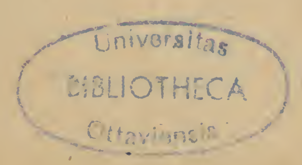



R. LAFRAMBOISE.



M Laframboise

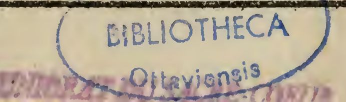
LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON,
A MONSIEUR
LE DUC DE NOAILLES
ET A DIVERSES PERSONNES.

TOME CINQUIÉME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE ERIALED, Imp. Libr.

M. DCC. LVII.





LETTRES DE MADAME DE MAINTENON.

A M. LE DUC DE NOAILLES *.

LETTRE I.

Samedi au soir.



OILA donc Athalie encore tombée ! le malheur pourſuit tout ce que je protege & que j'aime. Me. la D. de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réuſſiroit pas, que c'étoit une piece fort froide, que Racine s'en étoit repenti, que j'étois la ſeule

* Adrien Maurice comte d'Ayen, duc de Noailles, pair & maréchal de France, chevalier des ordres du roi & de la toiſon d'or, miniſtre d'état, né à Paris le 29 ſeptembre 1678, mouſquetaire en 1692, marié à Mlle. d'Aubigné le 31 mars 1696.

qui l'eſtimois, & mille autres choſes qui m'ont fait pénetrer, par la connoiſſance que j'ai de cette cour-là, que ſon perſonnage lui déplaît. Elle veut jouer Joſabeth, qu'elle ne jouera pas comme la comteſſe d'Ayen : elle fera pourtant tout ce que je voudrai. Je lui ai répondu, que ce n'étoit pas à elle à ſe contraindre dans un divertiſſement que je n'avois imaginé que pour elle. Elle eſt ravie, & trouve Athalie merveilleuſe. Jouons-là, puiſque nous nous y ſommes engagez : mais en vérité, il n'eſt point agréable de ſe mêler des plaiſirs des grands : vous faites auſſi ces choſes-là trop parfaites, trop magnifiques, trop dépendantes d'eux. L'année prochaine, nous prendrons un autre tour : en attendant, il faudra que la C. d'Ayen faſſe Salomith : car ſans compter ce qu'on doit à Me. de Mailly qu'on fait venir pour jouer Athalie, je ne puis me réſoudre à voir la comteſſe d'Ayen jouer la furieuſe. Bon ſoir, mon cher neveu, nous nous étions promis des plaiſirs : & voilà des dégoûts. Je ne ſai comment étoit le monde avant moi : mais depuis que je le connois, il eſt bien comme cela.

LETTRE II.

A St. Cyr, 11 décembre. 1703

SI L'ON veut vous écrire, Monſieur, il faut venir ici : à Marli, ma chambre eſt remplie de quinze ou vingt dames qui ne gardent pas le ſilence. Me. la D. de Bourgogne eſt mal depuis quelques jours : elle a vomi, & ſans indigeſtion : car on pourroit quelquefois l'en ſoupçonner ſans avoir même mauvaiſe opinion de ſon eſtomac. La C. d'Eſtrées meurt de peur que ce ne ſoit une groſſeſſe : & elle en a les yeux plus égarés que jamais : à cela près, c'eſt la fée de notre cour : elle engagea hier MONSIEUR, qui languiſſoit dans ma chambre après le diné retardé par le conſeil ; à jouer au *trou Madame* : elle fut admirable : & les louanges ſe partagerent entre elle & la ducheſſe de Guiche. Je ne vous fais point le détail de nos occupations. Je crois que vous recevez autant de rélations de ce qui ſe paſſe à notre cour, que nous en recevons des avantures de la vôtre. Il faut qu'à Orléans il y ait de mauvaiſes harangues de pere en fils : il y a quinze ans que j'en entendis de pareille à celle qui a décon-

certé la gravité du roi d'Espagne. Dessiner est un très joli plaisir : mais écrire est un plaisir utile : je voudrois que nos princes ne regardassent l'un que comme le delassement de l'autre : il n'est point indifférent aux rois d'écrire bien & facilement : M. le D. de Bourgogne écrit avec goût, le roi d'espagne, de fort bon sens, M. le D. de Berry, fort mal : il devroit agacer les dames du palais, avec lesquelles il auroit bien à faire *d'avoir le dernier*. Je vous prie, mon cher Comte, de faire mes très humbles complimens au roi d'Espagne. Je me suis toujours intéressée à lui : mais ses visites dans mon cabinet m'ont donné une tendresse, dont je me serois bien passée. A propos de tendresse, je ne puis oublier la scène de Sceaux, où nos princes en firent éclater une si touchante les uns pour les autres : quoiqu'il leur en ait couté, j'en ai été ravie : je n'aurois jamais cru qu'on pût être prince & sensible. Adieu, je n'écris point à M. le maréchal : mon projet est de n'écrire qu'une lettre à la fois à votre cour ambulante : j'en excepte les princes à qui il faut bien des exceptions. Je vous prie de faire mille amitiés pour moi à Moreau *. Je ne vous dis rien pour vous :

* Musicien de St. Cyr.

vous savés si je vous estime, si je vous aime, si je vous goute.

Je ne vois point de sablon d'Etampes: vos projets sont-ils déjà renversez ? Nous sommes bien contens du maitre Espagnol que vous nous avez donné : le roi prétend qu'il parle fort bien, & moi, qu'il montre encore mieux : voilà sa fortune faite, si ceci va jusqu'à Paris. Le retour de M. le C. de Noailles me consolera de votre absence : mais aujourd'hui, je sens très fort que tout me manque, le pere, l'oncle, & le neveu.

LETTRE III.

19 décembre. 1700.

VOs bout-rimés sont venus fort à propos : nous commencions à nous lasser de l'uniformité de nos soirées, passées à dessiner ou à jouer au brelan. Le roi d'Espagne a quelque gout pour les jeux d'esprit : nos autres princes l'auroient aussi sans ces malheureuses cartes, qui, sans donner de grands plaisirs, dégoutent de tous les autres. Peu s'en falut que nous ne trouvassions un bon poëte en M. d'Hudicourt. M. de Noailles rend de très bons offices à la jeunesse : car il ne perd pas une occasion de dire à ces princes la vé-

rité. Je crains, mon cher Comte, que ce voiage ne vous donne pas les agrémens ſur leſquels vous aviez compté : mais ſi vous vous y ennuyez, un autre y mourroit d'ennui. Je vous ſupplie de faire mes très humbles remercimens à M. le D. de Berry : il ne m'écrit point & il m'envoye du Cotignac : je vois bien que c'eſt un homme ſolide : & il en verra bien à qui cette ſolidité plaira, & qui aimera mieux, tout prince qu'il eſt, des cadeaux que des complimens. Il eſt ici grand bruit des belles, bonnes, & tendres lettres de M. le D. de Bourgogne : j'en ai reçu une de notre cardinal, qui de Rome a le courage de me gronder ſur le carnaval que Me. de Bourgogne paſſa, il y a un an : il n'oublie pas nos péchés. Il doit partir le lendemain des fêtes. Qui auroit cru, que nous l'aurions cet hiver, & que nous ne vous aurions pas ? Après cette belle réflexion, il faut vous donner le bon ſoir. J'ai un aſſés grand rhume, dont j'ai un aſſés grand ſoin, de peur qu'il ne m'empêche d'aller à St. Cyr. Du reſte, je vois que c'eſt vous, qu'on a à ſept heures du matin : car je n'ai preſque plus perſonne, depuis que mon écuyer me manque. Me. la maréchale eſt exceſſivement ſérieuſe.

LETTRE IV.

à S. Cyr, 21 décembre.

VOus vous éloignez, Monſieur le Comte : & la rareté de vos lettres nous le dit aſſés. Un eſprit & un cœur délicat trouveroient bien à diſcourir là-deſſus : mais ces belles choſes arriveroient peut-être trop tard : mon expérience à la cour m'a appris que rien n'y étoit plus rare que l'à-propos : & croiez-vous, qu'à la vôtre, l'égalité de l'humeur ſuive l'iniformité des occupations ? Que vos ſoirées doivent être longues ! on demande ici pourquoi votre muſique ne ſe mêle pas de les égayer & de les accourcir. Les bouts-rimés ſont jolis, & d'un joli différent, l'un malgré le ſublime, & l'autre, en dépit du burleſque : vous ſavez que je me connois en ce dernier genre : tous deux ont fort bien réuſſi. Me. d'Hudicourt ne m'a pas paru moins ſenſible à la poëſie de ſon fils, qu'elle le fut aux promeſſes du cardinal d'Eſtrées que ſon fils l'abbé ſeroit un pere de l'égliſe. Notre commerce eſt moins agréable que je ne l'avois eſpéré : l'abſence eſt plus difficile à ſuporter que je ne l'avois

cru : & voilà de ces mécomptes que le cœur fait toujours. De qui me demandés-vous des nouvelles ? c'eſt ſans doute des dames du palais : c'eſt votre foible : il faut y compâtir. Me. de Dangeau deviendra auſſi merveilleuſe au triſtrac, qu'elle l'eſt dans tout le reſte : Me de Roucy nous menace d'un enfant : Me. de Nogaret eſt enfin graſſe : Me. d'O garde le lit, depuis l'abſence de ſon mari, pour regarder la place où il étoit, & pour s'écrier, hélas ! il n'y eſt plus. A ce ſoupir, on étouffe, on brule des aîles de perdrix, on appelle Gervais, on eſt tantot une colombe, tantot une bacchante. Que vous dirai-je de la groſſeſſe de Me. du Châtelet, de la maigreur de l'indolente Lévy, du teint incarnat de Me. de Montgon, des rires éclatans de la comteſſe d'Etrées, & du fauſſet de M. d'Ayen, de la goutte de la dame d'honneur, & de l'adreſſe de la dame d'atour à tourner le fuſeau ? Voilà, mon cher Comte, notre petite cour, qui s'aſſemble le jour dans mon cabinet autour d'une jeune princeſſe qui croit en taille à vue d'œil, & imperceptiblement en mérite. Vos boëtes de Cotignac auroient admirablement figuré aux nôces de Mlle.

de Normanville *, ſi je n'avois le bon ſens de jetter le feſtin ſur M. de Chamillart. Mes complimens à M. le maréchal. Il aura une lettre, à ſon tour : mais je crois qu'aujourd'hui c'étoit le vôtre, & que ma tendreſſe m'a trompée.

LETTRE V.

7. janvier. 1701.

QUE de réflexions à faire, mon cher Comte ! M. de Barbezieux meurt à la fleur de ſon âge, dans une très grande fortune, & à la veille d'une fortune encore plus grande †. Il n'a qu'un moment pour ſe préparer à paroitre devant Dieu : concevés bien ce que c'eſt que ce moment pour un miniſtre : & ce moment, l'habitude de penſer plutôt au frivole qu'à l'eſſentiel le fait partager avec une ſcandaleuſe inégalité entre le teſtament & la confeſſion.

On ne ſait encore qui aura ſa place : vous l'apprendrés avec cette lettre : ces

* Née en 1680, élevée à S. Cyr, attachée à Me. Maintenon, mariée en 1700 à M. le préſident Brunet, morte en 17....

† Ce mot détruit tout ce que les hiſtoriens de Louis XIV ont dit de la diſgrace qui menaçoit M. de Barbezieux.

places-là ne reſtent pas long-tems vuides.

Me. la C. d'Ayen a eu quelques accès de fiévre, & un léger ſoupçon de groſſeſſe. Me. la maréchale, contre mon avis, n'a pas voulu la quitter.

Si vous penſez à moi, d'où vous êtes vous voiez à peu près ce que je fais. Je vous écris dans des momens de repos qu'il faut prendre à la volée : Me. de Dangeau va diner avec moi, & peut-être M. d'Hudicourt, qui nous demandera raiſon de tout ce que nous ne mangerons pas : je m'en impatienterai : & Me. d'Hudicourt rougira de mon impatience : & j'en rougirai par imitation & par orgueil. Les princeſſes qui ne ſont point à la chaſſe, arriveront, ſuivies de leur cabale, & attendront chez moi le retour du roi pour diner : je ne prendrai pas plus de part à ces viſites, que j'y en ai : les chaſſeurs reviendront en foule, & feront tout à la fois l'hiſtoire de leur chaſſe, ſans nous faire grace d'une circonſtance : on ira diner : Me de Dangeau demandera, en bâillant, un trictrac, &c. voilà comme on vit à la cour : mais nous n'avons point à tout cela ce charmant comte d'Ayen, qui fait avec tant d'eſprit tant d'efforts inutiles pour nous en donner.

La C. d'Etrées devient une très jolie

femme : tout ce qu'elle fait, elle le fait avec grace : elle avoit promis peu d'esprit, & de tems en tems elle en fait voler jusqu'à nous des étincelles qui nous préparent à tout : elle est naturelle, gaye, sage, polie : plut-à-Dieu que ma niece lui ressemblât ! il seroit si aisé à cette paresseuse d'être quelque chose de plus !

La D. de Guiche se contente d'être belle : elle ne met pas assez dans le commerce : est-ce paresse ? est-ce prudence ? est-ce modestie ? est-ce dédain ?

Adieu, Monsieur : mes très respectueux complimens à nos princes sur la nouvelle année : il faut bien suivre la coutume, quoique je ne me sente point cette tendresse, qui transporte tout le monde, le premier jour de l'an.

LETTRE VI.

11 janvier, 1705.

VOus serez bientot en Espagne : & nous aurons rarement de vos nouvelles : il n'y a que des volumes qui puissent nous en consoler. Commencez depuis le moment que vous monterez dans ce carosse, gravement trainé par six mules, & que vous vous mettrés dans ce strapontin, s'il y en a dans les carosses

d'Espagne. Dites nous les moindres détails : tout ce que fait le roi d'Espagne intéresse fort celui de France : & tout ce que vous faites ne m'est point indifférent. M. le D. d'Harcourt fait une si grande figure, & a par conséquent tant d'affaires qne je n'ose presque plus lui écrire, & encore moins espérer qu'il me réponde. Pour le marquis de Sezannes, je le prie de continuer comme il a commencé : ses lettres feront sa cour aussi bien que sa personne. Ne nous oubliés assez, pour vous borner aux choses importantes : nous voulons des détails : comment le roi est-il vêtu ? à quelle heure mange-t'il, se couche-t'il, se leve-t'il ? A qui parle-t'il le plus souvent ? à qui, le plus volontiers ? Quel tems donne-t'il aux affaires ? quel, à ses plaisirs ? Et-il gai ? s'ennuie-t'il, autant qu'il convient à un Espagnol & à un roi ? en un mot, tout ce que vous verrés : rien ne sera au dessous de notre attention : car certainement on s'intéresse bien à son bonheur. Pour aquitter ce que j'emprunte de vous, je voudrois vous instruire de tout ce qui se passe ici : mais il y a si peu de chose où vous preniés part ! Le roi, que vous aimés tant, se porte à merveilles : je le trouve au comble de la gloire par la confiance que les

Eſpagnols ont pour lui : rien n'eſt plus flâteur, que de ſe faire aimer après s'être fait craindre. Adieu, mon cher Comte : je me porte bien auſſi, & je ne ſuis point au comble de la joye : je n'ai pourtant rien qui doive vous inquiéter : vous voiés que je compte ſur votre amitié.

LETTRE VII.

14 *janvier.* 1701.

VOICI bien des *pourquoi*, parce que le roi d'Eſpagne les aime. Donnés les à propos. Nous n'entendons plus parler que de morts ou de mourans. Le pauvre Bontems eſt tombé dans une maniere d'apoplexie, ſans pourtant avoir perdu connoiſſance : nous en ſommes tous bien attriſtés.

Je ne me ſouviens guere de ce que je vous ai écrit ſur l'amitié que vous avez pour moi : je vous aſſûre que j'en ai pour vous beaucoup plus que je ne vous le dis. J'en ai dit davantage à Me. la P. de Conti : & vous auriez été content des louanges ſérieuſes que nous chantâmes en *duo*. Je vous adreſſe le remercîment que je fais à M. le D. d'Harcourt ſur la diſtinction qu'il vous a procurée : quand il n'auroit pas penſé à moi, je me tiens en droit

de prendre part, & de remercier de tout ce qui vous arrive d'heureux : cette phrase m'a la mine d'être irrégulière : mais nous n'y regardons pas de si près. J'écris sur le dos de M. de Pontchartrain, qui parle fort haut & fort vite, & qui, quoiqu'il ne dise pas grand' chose, me cause bien des distractions. J'attends vos rélations avec impatience : elles amuseront celui que vous voudriez divertir par toutes sortes de personnages. Adieu. On m'assure que notre cardinal revient chargé de la confiance du pape, qui lui a marqué une estime particuliere.

LETTRE VIII.

1701. *à Versailles, ce 16 janvier.*

SI L'ON nous a dit vrai, vous êtes présentement sur des mules, peut-être assez fantasque, pour broncher sous un roi d'Espagne, & encore plus volontiers sous un comte d'Ayen. Cette voiture me paroit assez ridicule, & je le dirois, si elle n'étoit Espagnole : rien ne l'est davantage que ces marches-là quand elles sont sérieuses ; & cependant on ne peut pas toujours rire : on est mouillé, croté, pénétré de froid, & souvent environné de ceux qu'on aime le moins. Votre poëte est

bien auſſi embarraſſé là, qu'à ſuivre des cochers : mais vous joindrez les caroſſes, & alors votre place ſi honorable ſe fera ſentir. Notre roi d'Eſpagne ſoutiendra tous ces évenemens avec ſon ſens-froid, & ne perdra pas cette gravité dont il a été affublé dès le ventre de Me. ſa mere. Vous faites très bien d'épargner à la vôtre le louage de ces mules : effectivement cet argent-là n'eſt pas trop bien emploié. Me. la ducheſſe de Guiche eſt allée à Fontainebleau au-devant de M. le cardinal. J'eſpere le voir demain au matin, & dîner enſuite avec lui chez M. de Chamillart, qui ne paroit pas enflé de ſa grandeur. Je crains bien qu'elle ne lui coute cher. Vous avez raiſon de regarder la liberté comme le plus grand bien dont les hommes puiſſent jouir : ils n'en ſont pas toujours les maitres : & ce qu'on peut faire de mieux quand le corps eſt enchaîné, eſt de mettre ſon cœur & ſon eſprit en liberté : j'en uſe ainſi préſentement. Je garde Me. la ducheſſe de Bourgogne : & pendant qu'elle écrit à M. ſon mari, j'écris à mon cher neveu, ou plutôt à mon cher ami : ce qui va chez moi bien loin devant les parens. Montrez cet endroit de ma lettre au duc d'Harcourt, & qu'il voie la ſérieuſe eſtime que j'ai pour vous.

LETTRE IX.

ce 29 janvier.

1701. VOs rélations & vos lettres m'ont fait pleurer, en me remettant devant les yeux la ſéparation que je comprends avoir été bien triſte : mais il ne tiendra qu'au roï d'Eſpagne de donner la joie de le revoir. Il eſt vrai que je ſens une grande tendreſſe pour lui : vous ſçavez qu'elle eſt deſintéreſſée, & que je ne ſuis pas flatteuſe. Je fis une grande imprudence de le convier à paſſer les ſoirées dans mon cabinet : car s'il étoit parti de ſon aîle, je n'aurois point connu tout ce que je vis en lui de vertu, de bonté, d'eſprit, de douceur, & tout ce que vous admirés. Les Eſpagnols ſont fort heureux de l'avoir : & il paroit qu'ils le ſentent bien. Remerciez le de l'honneur qu'il me fait de ſe ſouvenir de moi. Je voudrois qu'il pût voir l'état de cet appartement qu'il connnoit. Les dames liſent votre rélation ; l'une pleure de tendreſſe : & l'autre ſe réjouit de tout ce qui revient de lui : la D. de Bourgogne rappelle toutes ſes complaiſances, MONSIEUR, le plaiſir qu'il prenoit avec elle. Le roi n'a pas ceſſé de lui écrire depuis

que ſa lettre lui a été rendue. Je vous écris pour vous parler de lui : & je ne penſe pas qu'on puiſſe en être plus occupé. Je ſuis ravie de tout ce que vous & le duc d'Harcourt m'en dites : & je crois avec vous que ce ſera un grand roi. Dieu le bénira, car il l'aime, & le ſervira toute ſa vie. Le roi trouve très bon que vous vous habilliez à l'Eſpagnole, & que vous faſſiez tout ce qui peut plaire au roi d'Eſpagne. Votre rélation n'eſt point trop longue, & nous ne pouvons entendre trop parler des moindres détails de tout ce qui le regarde. M. le C. de Noailles arriva hier au ſoir : j'ai dîné avec lui chez M. Chamillart. S. E. m'a dit que la princeſſe de Savoye eſt fort jolie : il la trouve petite, mais par la meſure que Me. la D. Royale envoie, elle eſt plus grande que Me. la D. de B. ne l'étoit à ſon âge. Je voudrois ſçavoir des nouvelles qui puſſent réjouir le roi, car il ſera ravi encore long-tems d'entendre parler de ce péis-ici. On va paſſer les jours gras à Marly : il y aura trois bals. Me. la D. de B. danſe beaucoup mieux que l'année paſſée : la dame de *carreau* danſe très bien : mais elle n'a plus celui qui la menoit : & il n'eſt pas aiſé à remplacer. Mlle. de Bournonville eſt très jolie : le

roi a condamné la C. d'Eſtrées à danſer au bal par la diſette où l'on ſe trouve. La Pr. de Conti a déclaré qu'elle ne danſeroit plus, & les dames de ſa cabale ſuivent ſon exemple. Eſt-ce de MONSEIGNEUR que vous me demandez des nouvelles ? car le nom étoit un peu difficile à lire : il eſt en parfaite ſanté, & j'en ſuis plus contente que jamais : j'ai de grandes raiſons pour cela. Nous irons peu à Marly ce carême, parce que le roi a de la peine à donner de la viande à tant de gens. Nous irons à Meudon, où les ſéjours ſont plus courts, & pour faire plaiſir au ſeigneur du château, qui en vérité mériteroit de plus grandes complaiſances. M. le cardinal nous apporte deux jubilés, qu'on donnera en différens tems : il faut aller à Paris pour gagner celui de l'année ſainte. Votre oncle, courtiſan alerte, qui connoît la peine que le roi auroit à y aller, a demandé une diſpenſe au pape : il l'a accordée : mais nous ne ſçavons encore ſi elle ne feroit que perſonnelle, & ſi la cour n'y a point de part. Il faudroit que nous allaſſions tous paſſer quinze jours à Paris : ce qui ne laiſſeroit pas d'être aſſez incommode. Le roi a Trianon en tête : la façon de parler n'eſt pas aſſez reſpectueuſe : mais elle n'eſt que

pour vous. Il compte donc d'y aller cet été, & je n'en crois rien. Mes complimens à M. le duc d'Harcourt. Je vous ai donné tout mon tems, dans l'espérance que ma lettre amusera peut-être un moment le roi d'Espagne. Je répondrai au premier jour à M. l'ambassadeur. Dites, s'il vous plait, à M. le marquis de Sezannes que sa lettre m'a fait plaisir, & que je le prie de continuer. Adieu : il est dix heures, & je suis encore debout : & tout cela, pour ce roi, à qui je desire toute sorte de bonheur sans mêlange de peine : ce qui n'est gueres possible.

LETTRE X.

à Marly, ce 6 février. 1701.

TOUT le monde est au bal : & je profite avec plaisir du tems qu'on me laisse pour vous entretenir un peu. J'ai eu l'honneur d'écrire au roi d'Espagne, mais Me. la D. de B. qui lui écrivoit aussi, ne m'a pas laissé le tems de vous adresser nos lettres. Vous voilà tout Espagnol : vous ne quittez pas le roi : & vous avez pris l'habit. Je vous assure que vous faites fort bien votre cour au roi de France, & qu'il est bien sensible à ce qu'on fait pour aider ce prince à s'accoutumer

à des manieres toutes nouvelles poui lui. M. le D. de B. écrit aujourdui pour demander au roi d'aller à la guerre : ne montez pas ſur votre mule, à cette nouvelle ; il y en aura aſſez pour vous, ſi nous l'avons ; car pour moi, j'en veux douter juſques à ce que M. le duc d'Harcourt, mon oracle, me l'annonce. Le roi n'a point encore dit ſi M. le duc de Bourgogne ira ; en attendant, il eſt aſſiégé par les eaux à Dax. Mandez-moi ſi nos princes s'écrivent. Que vous dirai-je de la cour ? j'aurois grand beſoin de vous dans toutes les nouvelles tracaſſeries que j'ai ſur les bras. Je ſuis fâchée contre Me. la D. de Noailles, je n'admire plus la C. d'Eſtrées, j'ai querellé Me. d'O, Me. d'Hudicourt eſt brouillée avec moi ; tout cela en un jour. Voilà le fait, Monſieur le Comte, & je n'ai pas le courage de vous en raconter les raiſons ; je me flatte que vous feriez aſſez dénaturé pour être pour moi. Adieu, je vous donne le bon ſoir ; & je vous prie de faire mes complimens à M. le duc d'Harcourt. Il ne faut pas que M. le marquis de Sezannes ſe rebute de m'écrire. Me. d'Arpajon n'eſt pas bien ; mais il en recevra des nouvelles plus préciſes par ſa famille.

LETTRE XI.

11 *février.*

M. DE Torcy vient de me dire qu'il a retenu les lettres que je lui avois envoiées pour le Roi d'Eſpagne pour vous, parce que vous les aurés plutôt par ce courier, que vous ne les auriés eues par la poſte. Que je trouve qu'on eſt longtems ſans en avoir des vôtres, & que je ſuis éloignée d'oublier les abſens que j'aime! Je vous regrette plus que jamais : car j'ai plus de tems pour vous entretenir. Je crois vous avoir dit que j'ai diſgracié la plupart des dames du palais; les ſérieuſes ne ſont point ici; les autres ignorent ma ſolitude; de maniere que je ſuis aſſés ſeule; je n'aurois pas avec vous la vanité de cacher mon état; nous aurions quelques converſations auſſi agréables que celles que je perds. Je crains que tout ne ſoit racommodé avant votre retour. Je m'ennuie auſſi de ne pas ſçavoir tout ce que fait le roi d'Eſpagne; & je m'attens à une longue rélation. Il doit être content du ſoin qu'on prend ici de ſes affaires; elles doublent les conſeils, & le roi n'en eſt point fâché. Si après tout cela, nous n'avions point la guerre,

nous pourrions peut-être nous promener le matin. Nous allons à Meudon, & s'il faut faire le jubilé à Paris, nous pafferons quinze jours à Meudon, d'où l'on ira faire fes ftations. Votre mufique eft en faveur. Le duc de B. veut aller à la guerre ; & le roi y confent. Le pr. d'Orange ne fe porte pas bien, & je prétends, qu'on peut en confcience defirer fa mort ; j'y ajoute fa converfion ; ainfi il ne doit pas s'en plaindre. Je vous embraffe, mon cher neveu. Mille amitiés à M. le D. d'Harcourt ; c'eft par difcrétion que je ne lui écris pas.

LETTRE XII.

5 mars.

C'EST miracle que ce que nous voions entre les Efpagnols & les François. Dieu tourne les cœurs comme il lui plait, & felon fes deffeins. Je fuis ravie de tout ce que vous me mandez du roi d'Efpagne, & je n'en fuis point furprife ; mais je voudrois bien qu'au milieu de fes grandeurs il ne mourût pas de faim. On mande qu'il n'a ni pain ni vin, & qu'il ne s'accoutumera jamais à la nourriture qu'on lui préfente. Je voudrois bien lui en envoier ; car nous comptons pour beaucoup

la bonne chere. Quand reviendrez-vous ? L'entrée ſe fera-t-elle bientôt ? Songez-vous bien que s'il y a de la guerre, vous ne ferez que paſſer à la cour ? Vos lettres deviennent ſi rares, qu'il n'y a plus de plaiſir à vous écrire. Notre pauvre D. de Guiche ſe conſume dans la crainte de la guerre, & ne veut point attendre à s'affliger. L'idée que j'ai du duc d'Harcourt eſt très convenable à tout ce que vous me mandez ; c'eſt un honnête & habile homme ; adieu, je vous quitte pour lui écrire.

P. S. Mettez-moi aux pieds du roi, & aſſurez-le qu'il n'a point de ſujette plus attachée à lui. Je n'oſe lui écrire ſouvent, quoiqu'il me l'ait permis. Il a écrit une belle & bonne lettre à notre roi, qui me paroit y répondre avec empreſſement.

LETTRE XIII.

11 mars.

IL eſt tems de fixer votre abſence ; je n'aime plus votre commerce, parce qu'il devient trop rare. Vous recevez trois lettres de moi à la fois ; vous m'y répondez ; & je ne me ſouviens point du tout de ce que je vous ai mandé.

Nous ſommes ravis de ce qui nous revient de votre roi ; il eſt aimé tendrement ici. Je travaille à lui envoier le portrait qu'il m'a ordonné : voici deux après-dînées que je reviens de St. Cyr pour obliger le roi à ſe faire peindre. La goutte eſt venue à notre ſecours, & ſans elle nous ne l'aurions pas tenu trois ou quatre heures. Faites moi bien valoir auprès du roi d'Eſpagne de l'aimer mieux que S. Cyr, que j'aime pourtant plus que jamais. La tendreſſe, qui eſt entre les Eſpagnols & les François, eſt un vrai miracle ; Dieu tourne les cœurs comme il lui plait. Il faut bien les aimer pour leur pardonner la guerre qu'ils nous attirent ; car on n'en doute preſque plus ici. Vous n'aviés pas beſoin de la faveur pour en connoître les ſuites. Vous avés été gelé de froid ſur un ſtrapontin, pendant que votre poëte étoit dans le fond d'un bon caroſſe ; je voudrois le ſervir, mais il faut trouver quelque conjoncture ; je n'ai pas entendu parler de ſa famille. Adieu, ne reviendrés-vous pas bientôt ? la joie que j'aurai de vous voir ſera bien diminuée, en enviſageant un ſecond adieu. Nous avons penſé perdre M. Fagon, & j'en ai été bien alarmée. Le roi d'Angleterre s'en ira, je crois, bientôt en l'autre mon-

de

de, où il ſera mieux qu'en celui-ci : & la pauvre reine pleurera ſeule. Adieu, mon cher comte : je n'oſe écrire à M. le duc d'Harcourt par diſcrétion. Que les grandes places ſont éloignées du bonheur & de la paix !

LETTRE XIV.

20 mars.

QUEL ſpectacle nous venons d'avoir, mon cher comte ! MONSEIGNEUR aux portes de la mort, le roi ſaiſi de douleur, toute la cour dans les larmes. Il eſt très bien revenu, parce qu'il a été ſecouru très promptement, & M. Fagon eſt perſuadé que cet accident ſera ſans retour. J'en ſuis préſentement plus malade que lui.

LETTRE XV.

à St. Cyr, ce 14 mai.

ME. la comteſſe d'Ayen m'a dit qu'on ne pouvoit vous écrire que très rarement : & je crains que par la même raiſon vous ne puiſſiés auſſi nous donner de vos nouvelles auſſi ſouvent que je voudrois en recevoir. J'en ai d'autant plus d'im-

patience, que M. le maréchal me dit hier au soir que vous vous étiés arrêté dès votre seconde journée. Il faut vous guérir de préference à tout. Selon ce qu'on nous mande d'Allemagne, M. de Villars est avec M. de Baviere. M. le maréchal de Villeroi a pris Tongres. Le départ de M. le duc de Bourgogne n'est pas encore fixé; Mad. sa femme s'est véritablement blessée : on dit que la maréchale de Cœuvres est grosse. Je passe mes journées à St. Cyr; & je suis peu instruite des nouvelles de la cour. Duché m'a fait des reproches de ce que je ne l'emploie pas pour les histoires que je desire : je lui ai mandé de s'en prendre à vous. ATHENAÏS est fort agréable : je l'ai fait lire pendant mon dîner, plutôt pour mon amusement que pour en faire un examen. Nous irons à Marly le jour de l'ascension; il n'y viendra aucune Noailles, & le patriarche sera seul; ce qui est bien triste, aiant le malheur d'une si nombreuse famille; mais elle va à Paris pour faire une belle entrée au palais pour le procès de Me. la D. de Guiche. La fievre a changé de conduite; je ne l'ai plus quarte; elle vient à sept heures tous les soirs, mais legere & courte. On tue beaucoup de fanatiques; & on espere en purger le Lan-

guedoc. Adieu, mon cher comte, fervés Dieu & le roi, & aimés moi toujours, puifque vous vous y êtes engagé contre toutes fortes d'apparences.

LETTRE XVI.

à St. Cyr, ce 25 janvier. 170'.

IL y aura demain quinze jours que je fuis enrhumée & en fpectacle aux courtifans, aux médecins, aux princes, careffée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, confidérée, accablée, dorlotée, contrariée, tiraillée. Vous appliquerés, à votre loifir, chacun de ces termes, & vous avés affez de conoiffance de mon état pour trouver leur place. J'aimerois encore mieux, mon cher duc, que votre convoi fût arrivé à bon port. Vous voilà donc déja en mouvement, & aparemment pour longtems; encore eft-ce le mieux qui nous puiffe arriver; car il y a en Efpagne des révolutions qui font tout craindre. D'un autre côté, on doit beaucoup efpérer de la fituation où font les efprits de Barcelone, fi l'on nous dit vrai. Je crains toujours l'envie qu'on a de dire des chofes agréables; je compterai fur ce qui m'en reviendra par vous. Je ne trouve rien

à vous mander de la cour. Mr. le maréchal de Noailles ne vous laiſſera rien ignorer. Il quitta hier le roi pour aller voir repréſenter Joſeph ; Me. votre mere n'en auroit pas autant fait, & dès qu'on quitte ce péïs-ci, on ne peut plus répondre de ce qui s'y paſſe. Nous allons demain à Marly. Madame la ducheſſe de Bourgogne y danſera, & j'y prendrai médecine ; cependant je ne l'envierai point. Le roi eſt un peu enrhumé. J'ai entrevû pluſieurs fois Me. votre femme. Adieu, mon cher duc.

LETTRE XVII.

à St. Cyr, 4 mars.

VOUS connoiſſez, Monſieur le comte, la paſſion que j'ai pour St. Cyr ; mais vous ne ſavés peut-être pas dans quel détail j'entre ſur l'éducation des demoiſelles. Il faut les occuper dans une claſſe depuis le matin juſques au ſoir, & cela n'eſt pas facile pour les filles qui ont dix-huit ou vingt ans. Vous avés vû tout ce que j'ai imaginé pour remplir leur mémoire de belles & bonnes choſes, ou du moins d'innocentes. M. l'abbé de Choiſy a eu la complaiſance pour moi de faires des hiſtoires, très agréablement écri-

tes, & qui leur donnent des exemples de vertu ; il a fait la vie de David, celle d'Esther ; nous avons, ce me semble, Clotilde, Arsenius, & plusieurs autres dont je ne me souviens pas trop, mais qu'il seroit aisé de vous montrer dans la tête de mes filles. Je vous conjure de vous défaire pour un moment de ce goût exquis qui vous fait dédaigner tout ce qui n'est pas très délicat, de ce desir de perfection que vous voulés en tout & que vous aurés peine à trouver, & de descendre pour l'amour de moi, non à des contes de fées ou de peau d'âne, je n'en veux point, mais à lire *la cour sainte*, (*du P. Caussin*) remplie d'histoires touchantes, agréables, véritables, & telles que je les voudrois, si elles étoient mieux enchassées, ou absolument détachées ; ce qui seroit, à mon avis, le plus aisé ; car il est impossible de lire ce livre, dont le desordre des matieres, la confusion des tems, la grossiéreté de certaines expressions, la bassesse des autres, les digressions insupportables & mille autres défauts qui vous feront l'effet de l'émétique, ne permettent pas de faire usage. Pour moi, je n'en ai soutenu que cinq ou six pages ; & je meurs de peur que vous n'en puissiés lire davantage. Venons au

fait. N'avés-vous pas ſous votre protection quelque bel-eſprit qui eut un appétit égal à ſon mérite, & qui n'eut point un revenu égal à ſon appétit ? De mon tems, cela n'étoit pas ſans exemple. Eh bien ! je voudrois qu'il voulût me faire de petites hiſtoires bien choiſies, qui, en divertiſſant de jeunes perſonnes, ne leur laiſſaſſent dans l'eſprit que des choſes vraies & raiſonnables, qui leur montraſſent le vice puni tôt ou tard, & la vertu récompenſée ? Je ne voudrois pas, qu'il y eut du merveilleux ; car je connois le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'eſprit à des mêts ſimples. Je voudrois que vous fuſſiés le maître du choix des ſujets : je voudrois que vous péïaſſiés ces hiſtoires, à tant la piece, à meſure qu'on les feroit. Je ſens bien qu'avec de l'argent, on n'a pas du parfait, & que l'eſprit ne ſe vent pas. Mais vous traiteriés cela de maniere à n'avoir pas à péïer un travail mercenaire ; & vous envoloperiés de toutes vos politeſſes les vues groſſieres que je vous propoſe. En voilà aſſez pour être entendue. Cette petite liſte des hiſtoires de la *cour ſainte* vous en donnera une belle idée. J'apprends que vous vous portés mieux ; je ne ſai ſi je dois m'en réjouir.

LETTRE XVIII.

5 mars.

JE VOUS envoie cent louis pour Mr. Duché, & le brevet d'une penſion de mille francs que le roi lui donne ; & vous y pouvés joindre ma promeſſe d'une penſion de moi de cinq cens francs, ſi vous jugés qu'il en ait beſoin & s'il veut bien la prendre. Bon ſoir, Mr. le comte ; faites travailler notre bel eſprit à Débora ; il faut l'avoir de bonne heure.

Madame la ducheſſe de Bourgogne envoie cinquante louis à M. Rouſſeau ; elle en voudroit donner davantage, & ne veut pas qu'on la remercie.

LETTRE XIX.

à St. Cyr, 6 mai.

JE VOUDROIS un commerce de lettres avec vous, M. le comte ; mais de quoi ſeroit-il rempli ? nous n'oſons traiter les affaires ſérieuſes ; nous n'aimons point les bagatelles ; nous en ſommes même aſſés mal inſtruits ; je ne ſuis point ſavante ; vous n'êtes point dans le ſecret de la conduite de St. Cyr : que pourrions-nous dire ? votre ſanté va ſon train ; la mienne décline ;

demandés donc à Mr. de la Valliere quel ſujet il veut que nous traitions, car pour moi je n'en trouve aucun. La prudence rend de fort mauvaiſe compagnie, & la probité attire des méchantes affaires; je l'ai éprouvé ce matin. M. le duc de Richelieu m'eſt venu demander mon approbation pour ſe ſéparer de Me. ſa femme. Je n'ai pû en conſcience entrer dans ſes ſentimens; il eſt ſorti furieux de mon parloir. Je pourrai vous inſtruire de la ſuite de cette tragique avanture; mandés m'en de plus agréables. Je vous embraſſe, mon cher comte, & je vous eſtime trop pour ne vous pas aimer tendrement.

LETTRE XX.

1703. *à Marli, 22 mai.*

JE reçus hier votre premiere lettre, mon cher comte, qui me fit plaiſir en m'apprenant de vos nouvelles. Vous ne pouvés m'en donner trop ſouvent par rapport à moi; mais je ne veux pourtant pas abuſer de votre complaiſance; & je deſire que préférablement à toutes choſes, vous conſerviés votre ſanté. On dit qu'il ne faut pas s'appliquer en prenant les eaux, ſoit en bûvant, ſoit en ſe baignant; & les lieux où elles ſont,

ne peuvent divertir. Il faut eſperer en la compagnie, qui, de l'humeur dont je vous connois, ſera délicieuſe. Je ne puis vous rendre bon compte de Me. votre femme ; il a fallu la laiſſer montrer quelque aſſiduité auprès de Me. la ducheſſe de Bourgogne, qui prétend avoir été en couche. Je ne puis parler, & je paſſai hier ma journée en ſilence au milieu des dames du palais qui ne ſont point enrouées. Je me promenai deux fois avec le roi ; je m'y en vais encore après avoir entretenu M. de Chamillart, qui a bon courage. Il n'y a rien de vif préſentement ſur nos affaires. On eſt conſolé de la priſe de Bonn ; on s'y attendoit ; la garniſon en eſt ſauvée. Il ne ſe fait encore rien en Italie, & on laiſſe repoſer les troupes qui ſont ſur le Danube. Les péïſans bovient ici à la ſanté de M. le maréchal de Baviere, croiant ne pouvoir rien dire de plus. Mr. le duc eſt parti d'ici avec la fiévre ; Madame la ducheſſe l'a ſuivi ; & ſur ce que le roi lui dit qu'il ne doutoit pas qu'elle n'allât, en arrivant à Paris, tout droit à l'opera, elle répondit ; » ſans doute, ſi cela me » fait plaiſir. Belle réponſe qui ne pourroit être aſſés louée ; mais le roi n'y eſt

pas accoutumé. Adieu, Mr. le comte; voici le miniſtre.

LETTRE XXI.*

1703. *à Verſailles, ce 27 mai.*

MON frere eſt mort à Vichy, le 22 de ce mois; c'eſt une conſolation pour moi d'aprendre qu'il a eu de grands ſentimens de piété; j'eſpére que Dieu lui aura fait miſéricorde. La comteſſe d'Ayen, que j'ai vue un moment ce matin, m'en a paru fort touchée. Me. de Noailles l'a emmenée à Paris pour voir ſa mere. On ne peut trop tôt finir ces ſcènes-là, inutiles aux morts & importunes aux vivans. M. le duc de Bourgogne part demain au matin: mais ne vous inquiétés point; vous aurés le tems d'arriver, avant qu'il ſe paſſe rien de conſidérable; peut-être y ſerés-vous aſſez tôt pour vous bien ennuïer. Je ne puis vous dire combien j'ai reçu de marques de bonté & d'attention de M. de Noailles & de Me. la ducheſſe de Guiche. Je veux bien leur être obligée, mais je ſuis fâchée des peines que je leur ai données. Adieu, mon cher comte, j'ai un peu mal à la tête; du reſte je me porte aſſez bien.

LETTRE XXII.

VOus êtes peut-être un peu cauſe de ma diligence. Je n'aime point à dire adieu aux gens qui ne me ſont pas indifférens, & vous ne me l'êtes point. Allés donc, mon cher neveu ; ce nom m'eſt plus cher encore qu'il ne m'eſt favorable : allés ſous les yeux de Dieu, qui ne vous abandonnera pas ; vous aurés la bénédiction de notre ſaint paſteur, & mes indignes prieres. Ecrivés moi ſouvent, aiés ſoin de votre ſanté, comptés ſur la tendre amitié que j'ai pour vous ; & revenez comblé de gloire & chargé de lauriers.

LETTRE XXIII. *

à St. Cyr, ce 9 Juin. 1703.

J'Ai pleuré M. d'Aubigné ; il étoit mon frere, & il m'aimoit fort ; il étoit bon dans le fond ; mais il avoit vécu dans de ſi grands deſordres, que je puis dire qu'il ne m'a donné, en toute ſa vie, d'autre joie que celle d'être mort ſaintement ; c'eſt un des grands exemples de la bonté & de la miſéricorde de Dieu. Il a tenu des diſcours très édifians & qni partoient

de son cœur ; vous savés qu'il n'étoit pas grand parleur. Madame la comtesse d'Ayen a paru véritablement affligée, sans rien exagérer. Je ne puis assez remercier Dieu de pouvoir vous écrire avec autant de liberté d'esprit que j'en ai, malgré une si grande affliction dans le cœur. C'étoit une grande sagesse à votre âge d'être au-dessus des folies du monde autant que vous l'êtiés : mais que cette sagesse soit présentement la sagesse d'enhaut, c'est un bonheur pour vous & pour ceux qui vous aiment, auquel je ne m'accoutume point, & dont nous ne pouvons avoir assez de reconnoissance. Ma santé est toujours languissante ; mon tempérament a toujours été assez délicat ; l'âge & les chagrins ne le fortifient pas ; c'est beaucoup que je ne sois pas réduite dans un lit, où, par la situation où je suis, je souffrirois beaucoup. Ce lieu-ci m'est d'une grande consolation ; j'y suis près de Dieu, loin du monde, en paix, en liberté. Duché m'a fait des reproches de ce qu'il ne travailloit pas pour St. Cyr. Il m'a envoié une histoire courte & assez jolie. M. le maréchal se ruine en musique pour moi, & contribue au chant des himnes & des cantiques que St. Paul conseille aux chrétiens. J'espere que la piété

vous unira avec notre prince *, quoique jusqu'ici il nous l'ait montrée fort sauvage. Adieu, mon cher comte, je suis bien fâchée de vous aimer autant que je fais, n'étant point à portée de jouir de votre commerce.

LETTRE XXIV.

à Versailles, ce 11. juin. 1703.

MON frere n'a fait aucun testament en forme; mais il a chargé son confesseur †, fort honnête homme, connu & estimé de notre cardinal, de me dire ses dernieres volontés qu'il fit écrire. Cela consiste en 7 ou 8 mille francs distribués à Manseau, à qui il devoit, & à tous ses domestiques. Il y a cent louis à chacun des principaux, & vingt à chaque homme de livrée. J'ai envoié cette liste à Me. d'Aubigné qui l'a fait païer sur le champ de très bonne grace. Je vous avois regardé d'abord comme l'héritier, & cela ne me fesoit pas craindre de l'embarras; mais Mr. Voisin, qui a bien voulu entrer dans cette affaire, m'a dit

* M. le duc de Bourgogne.
† M. Madot; depuis évêque de Châlons sur Saône.

qu'il falloit avant toutes choses :

12 juin.

que Me. d'Aubigné trouvât ses reprises & son douaire. Elle retrouve tout ; ce qui m'a fort surprise, car je croiois qu'il y avoit plus de desordre dans la succession de mon pauvre frere. Il n'avoit mangé du bien de sa femme que douze mille francs. Dans cette occasion, Me. d'Aubigné n'a rien caché ; elle a remis dans la communauté tout ce qui est chez elle, & même de l'argent comptant. Elle a donc tout ce qui lui étoit dû, & demeure avec son bien, qui va à près de quarante mille écus, son douaire, & six mille francs de pension du roi que je me suis pressée de lui faire donner, croiant qu'elle n'auroit rien. Je ne m'en repens pas ; car outre que je suis contente d'elle, il ne convient pas que votre belle-mere soit dans l'indigence. Mr. le M. de Noailles me fit dire que vous lui païeriés son douaire sur le gouvernement ; c'est une honnêteté dont j'ai été touchée comme je le dois, mais il n'en est plus question. Elle aura plus de douze mille livres de rente ; & c'en est assez. M. Voisin va finir toutes ces affaires. Voilà, mon cher comte, ce qui s'est passé. Je n'y ajouterai pas les dits & les redits des dames sur l'ec-

cléſiaſtique qui a ſervi au ſalut de mon frere autant qu'un homme peut y contribuer ; il a pris de l'argent ; il s'entendoit avec un domeſtique ; il vous fait un faux rapport des volontés du défunt ; c'eſt enfin, mon cher comte, toutes les miſeres, toutes les injuſtices, toutes les ſottiſes du monde. Ce valet, dont on parle, eſt un tréſor que je voudrois pouvoir placer. Il eſt pieux, fidele ; intelligent : c'eſt ſur l'argent qu'il avoit entre les mains, que les diſpoſitions de mon frere ont été péïées ; il y en a encore eu de reſte ; & il l'a rendu, pouvant cacher le tout, s'il l'avoit voulu. Ces mêmes dames ont entendu dire qu'il y avoit de l'argent comptant, ou dans un coffre fort, ou chez quelque homme d'affaires. On s'inquiéte, on cherche, on les nomme tous pour en faire couper quelqu'un ; & on ne trouve rien. Voici le ſecret, que je vous demande de garder ſans aucune exception. Il eſt vrai que mon frere m'a envoié un billet de dix-neuf mille livres, me priant de faire péïer quelques dettes à Cognac & quelques reſtitutions que la délicateſſe de ſa conſcience lui preſcrivoit plus que la probité, & d'emploier le reſte, s'il y en a, en bonnes œuvres & prieres pour lui. Vous pouvés vous y oppoſer ; mais je

doute que vous le fassiez ; je vous prie donc d'écrire, que je vous ai rendu un compte exact de tout, & que vous ne voulés pas qu'il en soit parlé davantage. Adieu, je suis si lasse, que pour aujourdui je ne puis vous dire autre chose.

LETTRE XXV.

1703. *A Marly, 3. Juillet.*

SI JE vous avois écrit, hier au matin, je vous aurois mandé que je me croiois guérie ; mais la fiévre me reprit hier contre toute régle & toute raison. J'ai reçu votre lettre sur la suite de la mort de mon frere. Je ne suis point surprise de tout ce que j'y ai trouvé ; je vous sai le cœur noble & bien fait. Je ne m'en servirai pas, parce qu'il n'y a nulle raison de le faire ; s'il y en avoit, j'en userois avec confiance ; & ce n'est pas peu pour moi ; car l'expérience m'a appris qu'il y a beaucoup de gens prodigues, & peu de desintéressés.

Vous me ferés plaisir de me mander des nouvelles en détail de notre grand duc. On m'en a dit tout le bien que vous m'en écrivés ; mais vous ne m'écrivés pas qu'il se renferme souvent ; on mande qu'il fait merveilles, quand il se montre.

Il nous revient auſſi que votre maréchal de Tallard ſe fait aimer & eſtimer de tout le monde. Je ſouhaite qu'il ſoit heureux dans tout ce qu'il entreprendra. Adieu, vous voiés bien que je ne ſuis pas en auſſi bonne ſanté qu'à St. Cyr.

LETTRE XXVI.

à Verſailles, ce 3. aout.

J'AI grand regret à l'empreſſement que vous avés eu de partir, & encore plus au conſentement qu'on y a donné; car nous ne voions guères d'apparence à la guerre, où vous êtes. Je ſerois encore plus affligée de votre abſence, ſi je vous voiois plus ſouvent; mais c'eſt à quoi il ne faut plus penſer. La meute augmente tous les jours; je trouve des relais par-tout; & je ſuis véritablement aux abois; la figure des cerfs m'a toujours fort touchée en me l'appliquant: & j'en ai une tendreſſe pour eux qui me met dans leurs intérêts contre celui des chaſſeurs. Je fus aſſez hardie, il y a quelques jours à Marly, pour prendre la comteſſe de Grammont, Me. de Dangeau, & Me. d'Hudicourt pour me promener avec elles à Choiſy & me tirer par-là de ma chambre qui ſe remplit tous

les jours de plus en plus. A peine eûmes-nous fait vingt pas, que nous voilà au milieu de la chaſſe ; nous ordonnâmes au cocher de l'éviter ; mais mon étoile fut plus forte que mes ordres, & nous ne pûmes dire quatre paroles ſans être interrompues par la joie & par l'ardeur des chaſſeurs. Il faut renoncer à tout, m'abandonner aux chaſſeurs, & me renfermer le plus que je pourai à St. Cyr. Je vous aſſure, mon cher comte, que vous êtes celui qui me donnez le plus de regret à la ſociété. Vous m'en avés réveillé le gout, qui étoit aſſez amorti ; mais voilà aſſez donner à mon amour propre ; parlons des autres. Votre roi d'Eſpagne veut aller à la guerre, & en écrit au roi d'une manière fort preſſante & fort noble. J'ai peine à croire qu'on lui ait donné ce conſeil ; & ſi ce ſentiment vient de lui-même, il eſt d'un très bon augure. Le roi en a été ravi, & Mr. Le D. de Bourgogne, très ſerieux. J'ai fait pour Duché ce que vous m'aviés demandé. M. de Pontchartrain a été en cette occaſion le plus poli de tous les hommes ; il a été chez Duché, qui ſe trouva trop honoré que Mr. de Pontchartrain vint lui-même le mener à la baſtille ; car il ne lui paſſa pas autre choſe

par l'eſprit. Je ne doute pas qu'il ne vous rende compte de tout ce qui s'eſt paſſé là-deſſus. Abſalon ſera achevé dans quinze jours. Je vous embraſſe, mon cher neveu, auſſi tendrement que ſi vous étiés mon fils. Je vous prie de faire mes complimens à votre général.

LETTRE XXVII.

2 avril.

J'AI déjà commencé à lire le ſermon ; & je le trouve tel que je l'ai entendu ; j'ai beaucoup de reconnoiſſance de la complaiſance que votre ami a pour moi dans cette occaſion ; & je vous ſuis très-obligée, mon cher duc, d'en avoir été le ſolliciteur. Me. de St. Geran m'a aſſurée cet après-dîné, que l'air de St. Germain vous a déjà fait du bien. J'ai peine à croire un effet ſi prompt : mais j'eſpere bien que vous y ſerés mieux que dans votre entreſol. Je ferai mon poſſible pour vous aller voir de Marly. Dans l'état où nous ſommes, c'eſt de vous que j'attends des conſolations courageuſes. Je ne ſuis point d'avis que vous demandiés à y venir ſi vous êtes malade ; vous y aurés plus de peine que de plaiſir. Si vous êtes mieux, on dira que vous

vous portés très bien ; vous connoiſſés les courtiſans. Je ne voulois pas répondre devant Me. de Beaumanoir. Bon ſoir, Mr. le duc, je vous embraſſe tous deux. J'ai paſſé la journée à Verſailles, à cauſe de la médecine du roi. Il y a treize heures que je ſuis en compagnie : vous n'en avés peut-être pas aſſés : ainſi ſont diſpoſées les choſes du monde.

22 avril.

Rien n'eſt ſi mal à propos pour tout le monde, que le voïage de Me. de la Valliére : & rien n'eſt plus triſte & plus fâcheux que d'être obligée de ſe conduire contre la raiſon. Chacun porte ſon fardeau. Le roi a bien la goutte, & voici deux nuits ſans ſommeil. Notre princeſſe ne ſe conſole point. Je me porte aſſez bien, & je ne changerai jamais pour vous. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XXVIII.

1703. *à Marly, ce 11 ſeptembre.*

MADAME la comteſſe d'Ayen nous dît adieu hier ; elle part de tout ſon cœur, & mérite que vous acheviés d'en faire une femme raiſonnable. Elle eſt en bon chemin, mais elle en a enco-

re à faire. Je vous aſſure, mon cher comte, que je ſens toute ma tendreſſe revenir à meſure qu'elle revient, & que je ſuis ravie de la voir digne de vous. Elle a eu envie d'une demoiſelle de St. Cyr pour lui tenir compagnie. Me. la ducheſſe de Guiche l'a encouragée à me la demander; elle doit en mener une qui en eſt ſortie, il y a déjà longtems; jugés de l'eſtime que j'ai pour vous & pour elle de vous confier des filles que je regarde comme miennes. Achevez de vous guérir, s'il eſt poſſible; donnez tout le tems qui ſera néceſſaire pour vos remedes. La langueur eſt toujours fâcheuſe, mais je la trouve inſupportable dans la jeuneſſe. Il n'y a pas d'apparence qu'on puiſſe rien faire de plus en Allemagne que ce que vous avés fait. Mr. le duc de Bourgogne aura, je crois, quitté l'armée plutôt que vous; ſoiez donc en repos; & croiez que je vous aime tendrement, parce que je vous eſtime beaucoup.

LETTRE XXIX.

le 11 *mars.* 1704.

SI LE P. Maſſillon connoiſſoit St. Cyr autant que je le connois, il n'auroit

pu choiſir un ſujet plus convenable ; & s'il avoit parlé devant le roi & toute la France, il n'auroit pu faire un plus beau ſermon. Jamais on n'a montré la vertu ſi aimable, ſi reſpectable, ni donné plus d'horreur du vice ; mais quel dommage, mon cher duc, qu'une telle inſtruction ne dure qu'un moment, dans lequel il prononce avec tant de rapidité, & avec une ſi prodigieuſe quantité de choſes à retenir, que les unes font oublier les autres ! Je voudrois bien vous piquer de jalouſie en vous diſant qu'en parail cas, Mr. le cardinal obtint un ſermon par écrit. N'auriés-vous pas bien autant de crédit ſur un homme que vous aimez & admirez, & ne répondrez-vous pas ſur ma parole que ce ſermon ne ſera ni vû, ni copié ? Mais après avoir parlé pour St. Cyr & pour moi, il faut ſonger au bien public ; ces ſermons ne ſeront-ils pas imprimés quelque jour ?

Ne m'écrivés point, ſi la poſture vous fatigue ; mais dites à ma niece de m'écrire tous les jours de vos nouvelles & des ſiennes. Elle a, ce me ſemble, aſſez de loiſir pour prendre ce ſoin-là. Je me porte aſſez bien préſentement.

LETTRE XXX.

A Marly, ce 27 avril. 1705.

JE NE doute pas que Mr. le Maréchal ne vous instruise exactement de la santé du roi & de toutes les autres nouvelles. Ainsi je me retrancherai à vous dire des miennes, qui sont assez mauvaises pour mériter aussi bien qu'une autre d'être à Bourbon. Si j'habite encore longtems la chambre du roi, je deviendrai paralitique. Il n'y a ni porte, ni fenêtre qui ferme. On y est battu d'un vent, qui me fait souvenir des ouragans de l'Amérique. Il faut un peu parler de soi quand on a voïagé. J'ai un rhumatisme dans la tête & sur tout le reste de ma personne; & comme je n'ai que le tems de mon habillement, je m'en sers pour dicter cette lettre à Nanon. Je serai bien contente, si vous continuez comme vous avez commencé; car j'ai déjà reçu une lettre de Mlle. de Gralin, une de ma niece, & une de vous. Adieu, Mr. le duc. Je vous recommande M. Treil, confesseur de St. Cyr & de Madame d'Hudicourt, très honnête homme, & que j'aime fort. Faites lui, je vous prie, les honneurs de Bourbon, le mieux que vous pourrez.

LETTRE XXXI.

1705. *A St. Cyr, ce 3 mai.*

LE ROI a toujours la goutte ; mais comme elle eſt aſſez douce pour lui laiſſer la liberté de ſe faire porter dans ſes jardins, il ne peut ſe réſoudre à quitter Marly. D'un autre côté, il voit bien des gens qui s'y ennuïent, & penſe à aller paſſer quelque jours à Trianon. Je ne viens plus ici que des momens ; ce qui fait que je n'y trouve guéres plus de loiſir qu'ailleurs. Je vous aſſure que ſi je ne vous écris pas, je n'en penſe pas moins ſouvent à vous, & que je vois mille choſes tous les jours qui m'en font ſouvenir. Ce n'eſt pas toujours par la reſſemblance. J'ai bien plus d'inquiétude pour M. Fagon que pour le roi. Le pauvre homme, pour remplir ſon devoir, n'a pas dormi depuis quinze jours, & paſſe toutes les nuits à veiller la plus petite maladie qu'on puiſſe avoir. Je me trouve auſſi aſſez fatiguée d'une aſſiduité, qui, me tirant de ma niche & m'expoſant au vent, me donne bien des rhumatiſmes. La patience eſt une vertu qui nous eſt bien néceſſaire. Portez vous bien, mon cher duc, & ce ſera

une

une grande consolation pour moi. Je vous ai déjà recommandé M. Treilh. Madame de Montespan part incessamment pour Bourbon. Ce sont des mérites différens. Je ne vois rien de nouveau, si ce n'est qu'il y a beaucoup d'argent à Paris, & que nous ne sommes pas si mal que nos ennemis le croient, & que nous le disons souvent nous-mêmes. Je n'ai point encore vu le marquis de la Valliere, & j'ai été fâchée qu'on ne lui ait pas permis de venir à Marly. Il m'a envoié une lettre de M. de Tallard. Je vous embrasse, & mets Me. la marquise de la Valliere avec vous deux.

LETTRE XXXII.

A St. Cyr, ce 6 mai. 1705.

COMME je vous crois bon serviteur du roi, mon cher duc, je songeai hier au soir bien vite à vous sur la bonne nouvelle qui nous est venue d'Espagne. Dieu veuille qu'elle ait d'heureuses suites, & soutenir sur le trône ce jeune roi qu'il y a mis! Je n'ai point vu une plus grande joie que celle de Me. la duchesse de Bourgogne. Elle aime la reine sa sœur bien véritablement. J'ai reçu un mot de vous sur les bonnes fêtes: vous avez rai-

ſon de ne me pas écrire de longues lettres : mais j'ai de la peine d'avoir ſi peu de commerce avec vous. Je me porte bien : un heureux ſuccès en Flandre me rajeuniroit.

LETTRE XXXIII.

à S. Cyr, 21 mai.

J'ETOIS ici bien tranquillement pour y ſolemniſer l'aſcenſion : mais mon étoile pour la cour y a conduit notre aimable princeſſe, qui promene le plus qu'elle peut ſon inquiétude. Elle a de la peine à ſe conſoler de Mr. ſon fils, & elle joint à cette douleur un deſir de s'amuſer, qui n'eſt jamais ſatisfait. Mon antichambre eſt pleine de ſes dames qui s'ennuient de leur côté : & toute la douceur de St. Cyr ne peut réſiſter à l'amertume que les courtiſans, hommes & femmes, trainent avec eux. J'ai dit que j'avois à faire, & je ſuis venue vous écrire ce que je vous dirois ſi je vous voïois. Heureux, mon cher duc, ceux qui ne cherchent plus rien, & qui ont tout trouvé le jour qu'ils ſe ſont donnés à Dieu, & ont quitté le monde dans leur cœur, quoiqu'obligés à y laiſſer leur corps ! Vous nous avez un peu allarmés : cependant

la lettre de Me. la M. de la Valliere me raſſura d'abord. Pourquoi la ducheſſe de Noailles ſe prépare-t'elle toujours à prendre les eaux, & n'en prend-t'elle jamais ? On m'a dit que vous avez Me. de Monteſpan : comment vous en trouvez-vous ? Je n'entends point parler de Mr. Threil. N'eſt-il point encore arrivé ? La compagnie de Bourbon eſt fort mêlée. J'ai parlé encore une fois à M. de Maulevrier. J'ai une grande confiance en lui ſur votre compte. Je ne puis traiter en étranger votre ami intime. Vous ſeriez bien indigné ſi vous ſaviés ce que je ſai. Les hommes ſont bien mépriſables, & en vérité, ne valent guéres mieux que les femmes. Je ne vous dis point de nouvelles. Je ſuis perſuadée que vous en ſavez plus que moi. Pourquoi ne dictés-vous pas pour m'écrire de plus longues lettres ? N'avés-vous point le courage de badiner un peu ? M. de Bonrepaux ne vous rejouit-il pas ? Il m'a paru ſérieux, & pourtant aſſez plaiſant. Adieu, mon cher duc. Je me porte aſſez bien. Ne vous inquiétés pas de moi, je vous en conjure. Je ne ſuis pas trois jours en ſanté, & je n'ai point de mal qui dure trois jours : ainſi on ne ſait jamais l'état où je ſuis. Je le trouve très

bon quand j'en vois tant d'autres pires que le mien. Le roi a la goutte ſans douleur, & il n'y a pas eu ſujet de la moindre inquiétude ſur ſon mal. Mes complimens à vos dames & à M. de Bonrepaux. Je vis hier la harangue de notre cardinal : je n'ai jamais rien lu de ſi parfait.

LETTRE XXXIV.

à St. Cyr, ce 6 Juin.

VOUS avés grande raiſon de ne pas vouloir badiner avec des gens ſi ſujets à occaſionner des contretems, & ſur-tout dans les conjonctures préſentes. Les affaires de la Moſelle me donnent de grandes inquiétudes, & je vous connois aſſez bon François pour ne pas douter des vôtres. Le côté d'Eſpagne va très mal, & je crains que Me. la princeſſe des Urſins n'y arrive trop tard. Je ne ſai ſi elle auroit racommodé quelque choſe, il y a trois mois : mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle y reuſſiſſe aujourdui. Je reçois ſouvent des lettres de la reine qui ſont très ſurprenantes. On vous aura mandé le voiage de nos princes : ils reviennent aujourdui. Notre chere princeſſe commence à me faire peur : elle a

une grosseur dans le ventre, & devient si maigre, que je crains que son mal ne soit considérable. Je lui dirai tout ce que vous me mandez pour elle : surement elle y sera sensible : car vous savez comment elle est pour vous. Le roi a toujours la goutte, mais du reste il se porte fort bien : il est allé aujourdui à Marly, & je suis venue ici pour me reposer du délicieux séjour de Trianon, où j'ai enfin une chambre très saine. Du reste, il fait un froid insuportable & bien nuisible aux fruits de la terre. S'il continue, que deviendra tout ce pauvre peuple ? Je me fais une assez agréable idée de votre vie : & je crois que si vous ne receviez point de nouvelles de la cour, vous seriez fort à votre aise. Je serois bien fâchée d'avoir encore à vous prodiguer mes visites : il vous en coutoit trop cher. Mais vous avez assez connu mes sentimens pour vous, mon cher duc, pour y compter pour toujours. Ils sont indépendans de ma conduite, qui est souvent peu conforme à mes inclinations. Mes complimens à M. de Bonrepaux : c'est une lettre de lui qui m'a donné quelque envie d'être à Bourbon : & ne vous en déplaise, ce n'est point Me. de Montespan que j'y craindrois.

LETTRE XXXV.

à St. Cyr, ce 12 Juin.

Mr. de Bonrepaux d'une part & M. Threil de l'autre m'ont bien dit de vos nouvelles : mais ils ne s'accordent pas tout à fait. Le premier vous trouve fort bien, & le ſecond vous croit mieux. Ils s'accordent davantage ſur la grande piété & la merveilleuſe conduite de Me. la ducheſſe. Dieu veuille qu'ils diſent vrai, & que ce ſoit pour toujours !

L'inquiétude de ce qui peut arriver ſur la Moſelle m'a donné la fiévre : à cela près, je me porterois fort bien. Ce ſeroit trop grand domage que la lettre, que je vous envoïe, n'eût été que pour moi ! J'en ai preſque été auſſi touchée que j'aurois pu l'être dans le tems que j'avois dē l'eſprit : mais je n'ai point la force d'y répondre. Soiez donc mon ſecretaire dans cette occaſion, mon cher duc : & aſſurez bien celui qui me l'a écrite, que je n'ignore aucune des obligations que je lui ai, & que je ne ſuis point ingrate.

On m'a dit que vous ne quittez guéres Me. de Monteſpan. Je n'en ſuis point jalouſe : ſurement elle ne diminuera pas votre amitié pour moi.

M. le maréchal ne vous laiſſe pas manquer de nouvelles : celle, qu'on eut hier d'Eſpagne, ne ſont pas ſi mauvaiſes qu'à l'ordinaire. La campagne paroit finie : ce qui peut donner le tems d'avoir quelques troupes pour le mois de ſeptembre. M. Amelot commence à merveilles, & s'accommode très bien du roi & de la reine. Il y a quelque choſe ſur Me. des Urſins que je ne comprends pas : on ne peut la faire partir. Me. la ducheſſe de Bourgogne fait beaucoup de remedes, & n'en eſt pas mieux. Elle eſt plus inquiéte ſur la guerre, qu'il n'appartient à une perſonne de ſon âge.

LETTRE XXXVI.

à Marly, ce 5 ſeptembre. 1705.

JE ME flâte que Me. la D. de Noailles ſe tirera bien de ſes couches, & qu'elle ſera aſſez raiſonnable pour préférer les conſeils des médecins aux impreſſions de ſes fantaiſies. Je ne puis l'appeller Me. la D. de Noailles, ſans penſer quelle place elle remplit, & ſans lui deſirer un peu de mérite de celle * que j'ai tant aimée & reſpectée. Je ſuis ravie de

* Me. la premiere ducheſſe de Noailles.

vous voir badiner ſur une petite fille, qu'il me ſemble que vous traités fort bien : mais, mon cher duc, je ſuis bien triſte : & j'aurois grand beſoin de vos converſations conſolantes. Je ne ceſſe de demander la paix, quoique je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée, nous aurons une guerre de plume, & qu'il eſt plus aiſé de deſarmer des ſoldats que d'accorder des docteurs. Nous ne voudrions point de diſputes, & nous ne pouvons les éviter. Adieu mon cher duc, je me porte aſſez bien. Je file ma quenouille en ſilence de ma part, mais avec un grand bruit. Je ne ſai point de nouvelles.

Moreau, muſicien de St. Cyr, & avec ce titre-là bien prêt à mourir de faim, ſollicite un emploi auprès de M. l'arch. de Narbonne : voiés, mon cher duc, là-deſſus M. le cardinal : c'eſt emploier de bien grands perſonnages pour bien peu de choſe !

LETTRE XXXVII.

à Meudon, ce 26 juin.

JE ne ſuis point contente de ce que j'entends dire ſur votre ſanté. On m'aſſu-

re que vous pafferés encore la feconde faifon à Bourbon : & encore, ne nous promet-on pas une guérifon entiere. Que feriés-vous, mon cher duc, dans un fi trifte état, à votre âge, avec votre ambition, fi vous n'aviés toute la fageffe que vous a donnée la nature, & que la religion doit perfectionner ? J'y penfois tantôt en voiant l'ennui qui regne parmi ceux qui ne cherchent que le plaifir : le duc de Noailles, difois-je, malade dans le plus vilain lieu du monde, ne s'ennuie pas tant que nous. Il eft inutile de vous dire ce que nous fefons : vous le voiés d'où vous êtes. Eft-il vrai que Me. la D. de Noailles foit groffe ? j'en ferois charmée, dans l'efpérance de vous voir un fils. J'ai entretenu un moment aujourdui Me. la M. de la Valliere : elle m'a dit la vie que vous faites : la fienne eft exemplaire. Notre duc de Bourgogne a la grande & furieufe paffion que vous lui connoiffés. Me. la D. de Bourgogne fe porte mieux, & pleura hier M. fon fils comme le jour de fa mort, parce que c'étoit celui de fa naiffance. Vous aurés été content de la démarche de Marlborough. Quoi qu'il faffe en Flandres ne vaudra pas ce qu'il vouloit faire fur la Mofelle. Vous aurés appris auffi la vigueur du roi d'Efpagne en

exilant Leganés. Nous ſommes en peine des nouvelles d'Italie. Nous avons tant de maux différens, que nous ne ſavons lequel il faut pleurer & guérir. J'ai preſentement un rhume qui n'eſt point ſur le compte de Meudon : je me tue de le dire : on ne le veut pas croire. Adieu, mon cher duc : ſaine ou malade, je ſuis toujours la même pour vous.

P. S. M. Duché me fait une propoſition que je ſuis fâchée de refuſer. J'ai promis aux miniſtres de ne plus demander de nouveaux emplois, pourvu qu'on conſerve ceux que j'ai fait donner : & ils ne ſont pas en petit nombre. Si j'avois à ſortir de cette regle, certainement j'en ſortirois pour votre bel-eſprit : témoignez lui mon regret de le refuſer : qu'il m'offre d'autres moyens de le ſervir : il verra quel plaiſir j'aurois à lui en faire.

Vous allés à Maintenon : autrefois j'aurois deſiré d'y voler : aujourdui tous les lieux me ſont indifférens : & il n'y a que ce cabaret de Fontainebleau, que je hais. Je voudrois fort que mon château vous plut : vous le trouverés fort dépourvu de tout : vous croiés bien qu'il ne m'en coutera pas un ſoû pour vous y récevoir : je ſuis toujours fort généreuſe & fort avare.

LETTRE XXXVIII.

à Marly, à 6 heures du matin.

J'AI de tems en tems vingt-quatre heures d'une petite fiévre qui me consume : cette fois-ci, elle a été de quarante-huit : cet état de langueur empêche que je n'ose proposer St. Germain : j'en aurois bien la force : mais vous savés comme le roi crie contre moi sur tout ce que je fais pour les autres. La visite de la reine, à laquelle je n'oserois manquer, est encore une raison. Pourquoi, mon cher duc, m'écrivez-vous sans me parler de votre santé ? est-ce une politesse ? je vous conjure, retranchés là de notre commerce : je maudirois mon élévation, si elle me privoit des douceurs de votre amitié. Vous savés combien je m'intéresse à vous : je ne puis même compter que sur ce que vous me dites : car tout ce qui vous voit, parle de vous différemment.

Le roi a reçu agréablement le remerciment que vous lui faites, & m'a ordonné de vous le mander. Nous n'avons pas achevé de lire l'ouvrage que vous m'avés confié : les soirées sont courtes, & mes fievres fréquentes.

Rien n'eſt plus pitoiable que l'état de Me. la D. de Bourgogne , & ſans autre remede que ſon accouchement.

La D. de Noailles eſt bien heureuſe de ſe porter ſi bien. J'ai ici la petite fille dont je lui fais préſent : je la lui enverrai auſſi-tôt qu'elle aura une griſette : on dit qu'elle a beaucoup d'eſprit : elle n'eſt pas belle : &je crois qu'il faudra veiller de près à ſes inclinations.

Adieu , mon cher duc , je me porte mieux que je ne le devrois : & je vous aime avec toute la tendreſſe que vous pouvés deſirer : c'eſt beaucoup dire avec vous : mais je me ſens capable de le ſoutenir.

Je ne connois point du tout Mr. l'archev. de Bordeaux : & je n'ai point encore pris cette hauteur qu'il y auroit à écrire à des gens qu'on n'a jamais vus. De quoi s'agit-il auprès de M. de Bonrepaux , pour le maréchal de Montrevel ? Je ferois pour vous quelque choſe de plus difficile que de dicter quelques lettres. Empêchez Me. d'Hétorgues de faire revenir ſon fils : beau perſonnage pour un jeune gentilhomme dans le chemin de la fortune de venir s'établir chez une femme qui ne vit que de nos aumônes !

LETTRE XXXIX.

à St. Cyr, juillet.

On peut être honnête homme & faire mal les vers.

En voilà, que je vous prie d'examiner : ils me viennent de Marli, dont le curé eſt, je crois, meilleur chrétien que bon poëte : je n'ai le loiſir, ni la capacité d'en juger. S'ils ſont aſſés bons pour être notés, il faudroit, mon cher duc, faire encore ce préſent à St. Cyr. Avez-vous oublié Gabinie ? En cherchant ici des papiers, j'ai trouvé ce que je vous envoie : vous ſeul pouvés y prendre quelque intérêt : il me ſemble que de telles naiſſances devroient être comptées. Voilà le très beau ſermon que vous m'avés prêté : j'ai été fidele, & je le ferai encore, ſi le P. Maſſillon veut encore m'édifier & m'inſtruire. J'ai déjà dit pour M. l'abbé de L. tout ce qu'il faut pour le placer : on y a quelque répugnance : je parlerai encore. Le roi avoit déjà ouï parler de M. Crozade pour un évéché ; mais il veut un homme de condition pour Evreux. Si vous voulez que j'aille vous voir, je me ferai guinder chez vous vers midi. Envoiez, je vous prie, cinquante louis à Duché ; je vous les rendrai ; mais

de préférence à tout, portés vous bien : & pour un tems, aiez moins d'esprit.

LETTRE XL.

On m'a dit que la veuve de Duché est une femme d'opéra : on craint qu'elle n'éleve sa fille pour le théâtre. Si cela étoit vrai, je ne lui donnerois pas une pension : non que je croie qu'il faut laisser mourir de faim le vice, mais parce qu'il est juste de ne le nourir qu'après avoir bien engraissé la vertu. Vous rémédiés à la fille en la mettant dans un couvent : il y en a un à Mantes, où elles sont très bien instruites : ce sont des ursulines fort pauvres : ainsi c'est une charité de leur donner des pensionnaires. Ce seroit une affaire que Mlle. d'Osmond traiteroit indépendamment de moi. Nous avons taxé tous les seigneurs, & nous avons fait violence à l'avarice de quelques-uns, qui feignoient d'avoir oublié que Duché les avoit souvent divertis. Sans vous consulter, je vous ai mis sur ma liste : vous donnés 200. liv. payables par quartier : envoiés moi celui de janvier 1705. Le roi m'a accordé une pension de 4000. livres pour Me. de Cailus : elle se consolera de n'être point dame du palais.

LETTRE XLI.

à St. Cyr, ce 22 janvier. 1706.

JE REÇUS en moins d'une heure la nouvelle de votre ſeconde fille, & celle de votre entrée en Catalogne. Je ne me trouvai inſenſible ni à l'une, ni à l'autre.

Ouï certainement j'ai vu le détail de ce que vous avés fait, & j'ai entendu avec joie ce que le roi m'a dit en particulier ſur la conduite que vous avés tenue. Répondés à ces heureux commencemens. Il eſt impoſſible qu'ils ne faſſent une diverſion utile aux affaires d'Eſpagne. Vous voilà donc au ſiége de Barcelone *: ſi le ſuccès étoit favorable, ne pourrions-nous pas eſpérer la paix ?

Je ſuis fort aiſe que le duc de Berwick aille en Eſpagne : j'eſpere qu'il y ſera fort bien : mais je crains qu'il ne ſoit trop foible. On vous aura répondu ſur le ſiége de Gironne : ainſi je n'ai rien à vous dire là-deſſus. Me. des Urſins

* Attaquée & manquée par le roi d'Eſpagne en perſonne, après trente-ſept jours de tranchée ouverte : ce qui fut ſuivi de la perte de toute la Catalogne.

m'a un peu grondée de vous avoir recommandé à elle, & prétend être en droit de vous recommander à moi : je ne croiois pas vous aimer si peu. Me. la maréchale m'a amené Mlle. de Noailles, sans exception la plus aimable laide du monde. Elle ne joua pas toutes les pieces qu'elle sçait : son attention se tourna sur le petit Moïse qu'elle apperçut dans ma tapisserie, & à qui elle vouloit donner à teter. Ma santé ne se rétablit point : mon rhume se renouvelle tous les jours par le changement d'habitation, & parce qu'on me fait toujours parler : on passe ici d'une extrémité à l'autre : aujourdui on me croit à l'agonie, & demain en parfaite santé.

Il s'est passé bien des choses sur l'ambassade de Rome. Mr. le D. de St. Simon avoit été proposé, & après lui, Mr. d'Antin. Le roi penchoit pour ce dernier, quand il apprit par des gens fort graves, qu'il y avoit deux grandes cabales pour ces deux messieurs : que les Jésuites vouloient Mr. le D. de St. Simon, & les jansénistes M. d'Antin : que Me. de Montespan étoit à la tête de cette derniere cabale. J'avoue que je fus surprise de voir Mr. d'Antin accusé de jansénisme : mais enfin tout ce bruit a réveillé

l'averſion du roi pour tous les miniſtres qu'on lui nomme : cependant ſans exclure ni l'un ni l'autre, il a pris le parti du délai : & l'abbé de la Trimouille ſera chargé des affaires.

Il n'eſt pas difficile de bien faire votre cour à notre princeſſe. Je lui vois toujours pour vous beaucoup d'eſtime & d'amitié. Elle eſt parfaitement bien avec M. ſon mari : & j'en ſerois bien contente, s'il n'y avoit point de lanſquenet. La pr. de Conti eſt ſur le côté, & ſes ennemis triomphent : je ne vois pas que perſonne y gagne.

Je ne puis encore écrire de ma main : excuſez les fautes de mon ſecretaire, qui n'entend pas tous les mots de cette lettre. Je vous embraſſe, mon cher duc : je continue à vous eſtimer & à vous aimer.

LETTRE XLII.

ce 1 mars. 1706.

JE CROIS votre commandement fini : & vous avés montré que vous êtes capable de quelque choſe : les autres ſe conduiront-ils auſſi bien ? Ce ſiége de Barcelone eſt un coup bien important, à en juger par nos foibles lumieres : car il

eſt certain que nous ne ſavons ce qu'il nous faut. Quand je penſe que la mort du prince d'Orange n'a rien changé, je ne ſai que deſirer. Je deſire pourtant bien ardemment la priſe de Barcelone : & j'attends avec impatience ce que vous me manderés là-deſſus.

P. S. M. le Mal. de Teſſé m'écrit que vous avez eu un accès de fievre, & M. le Mal. de Cœuvres, des accidens qui font craindre la petite Vérole. Votre mal, quel qu'il ſoit, eſt la ſuite de vos fatigues. Le ſiége de Barcelone me fera donc mal paſſer mon tems. Il eſt très inutile de vous conjurer de vous conſerver : car vous n'en ferez ni plus ni moins.

LETTRE XLIII.

1706. *3 avril.*

LE ROI ne peut être que très content de vous, mon cher duc : mais quand il ne le feroit pas, vous avez ſans doute aſſés de vertu pour être content du témoignage de votre conſcience, & pour vous faire un bonheur en vous-même, indépendant des rois. Je vois, avec la ſenſibilité, que vous me connoiſſés, le retardement de ce qui étoit néceſſaire

pour le siége de Barcelone, & les apparences bien fondées qu'on ne le fera pas. On se flatte toujours ici : on eut hier des lettres de M. le C. de Toulouze, qui disent que tout arrive : elle sont du 26 mars. Ne dites pas, je vous conjure, que vous ne m'écrivés gueres, de peur de m'importuner : vos lettres me font un extrême plaisir : mais je comprends, par mon expérience, que notre commerce est trop froid pour être fréquent, & que ne voulant pas écrire ce qu'on se diroit, on ne sait trop qu'écrire. Vous apprendrés la triste fin du pauvre Maulevrier : j'y ai pris encore plus de part, parce qu'il étoit votre ami.

Votre courrier me mit hier en peine, quand j'arrivai à Versailles : on ne savoit ce qu'il avoit aporté : je ne pouvois le demander au roi : ma chambre étoit pleine ; on se parloit à l'oreille ; on me donna votre dépêche ; elle ne m'aprit rien : à dix heures, on me dît tout, après en avoir souffert quatre. Je crains, mon cher duc, que vous n'entamiés ce que vous ne pourrés soutenir, faute de troupes ; vous ferés le mieux que vous pourrés ; mais si le roi ne demande compte que de la conduite, le public rend responsable des événemens.

Je fais de bonne-foi la tentative dont

vous m'avez chargée, je ne vois encore rien ni en bien, ni en mal. Je ſuis toujours la même pour vous, & toujours la même pour l'état ; je tremble pour votre ſanté, & je tremble pour la campagne où nous touchons. Votre maître eſt ſeul inébranlable. Quoique je ne veuille plus rien vouloir, je ſens que je voudrois que vous fuſſiés auprés de lui.

LETTRE XLIV.

à St. Cyr, ce 28 avril.

1706. QUELLE allarme vous nous avez donnée, mon cher duc ! & qu'on a de peine à vous aimer ! J'ai pourtant toujours eſpéré beaucoup de la chaleur du climat, & j'ai dit : cette maladie ſauve mon neveu d'un plus grand péril. Mais l'accablement où je voiois Me. la maréchale de Noailles me feſoit peur ; autant que vous l'avez vue tranquille pendant vos maux paſſés, autant a-t-elle été frapée & altérée de celui-ci. Je ne vous peindrai point la joie de tout ce qui s'intéreſſe à vous, lorſqu'on vous ſçut hors de danger, & des dames, lorſqu'elles furent raſſurées ſur votre beauté, dont il me paroit que M. Bouvart fait grand cas. Remerciés le bien pour moi, Mon-

ſieur, de ce qu'il vous a conſervé ; il a fait plaiſir au roi qui compte votre perſonne ; j'en ai vu ce matin un ſaint cardinal bien touché. Loparia eſt une perte : mais mes inquiétudes, après avoir fini ſur votre ſanté, recommencent ſur le ſuccès de votre entrepriſe : nous ſerions trop heureux d'y réuſſir après l'action * de M. de Vendôme, qui vraiſemblablement aura des ſuites dont nous attendons le détail : Murçai s'y eſt diſtingué. M. de BERVVICK a grand beſoin de votre ſecours. Notre Dame de Bourgogne eſt toute triſte de l'extrêmité où ſe trouve la reine ſa ſœur. Vous ſavez, mon cher duc, ſi je vous eſtimois quand je vous quittai : il me ſemble que vous n'avés pas démérité depuis que vous êtes parti : j'en ai vu le P. de la Rue tranſporté de joie.

LETTRE XLV.

à St. Cyr, 29 mai. *1706.*

MR. DE Brancas nous apporte une aſſez mauvaiſe nouvelle : vous en aurés déja appris une bien plus fâcheu-

* Bataille de Calcinato, où le duc de Vendôme tailla en piéces l'armée des ennemis, & n'eut que 7 ou 800 hommes tués ou bleſſés.

ſe : celle de Flandres * eſt accompagnée des circonſtances les plus accablantes. Vous me connoiſſés aſſez pour déviner l'état où je ſuis. Il faut baiſſer la tête ſous la main de celui qui veut nous abattre, & qui nous relevera peut-être un jour. Rien n'eſt plus honorable que la commiſſion dont vous êtes chargé : je conçois pourtant aiſément que vous déſireriés qu'elle finiſſe. Je laiſſai hier au ſoir le roi dans l'intention de vous mander de laiſſer le roi d'Eſpagne à Pau, & de vous rendre à Perpignan. Le nouvel honneur qu'il vous fait me touche peu ; mais je ne ſuis pas inſenſible aux ſervices que vous avés rendus, & à la réputation que vous aquérés. J'eſpere que vous ne ſerés pas inutile où l'on vous met. Voici le tems où l'affection doit ſe montrer par d'autres endroits que par les proteſtations, ou les complimens. Je n'ai pas vû Mr. votre pere, depuis nos malheurs : le roi m'a dit qu'il les pleuroit, & je n'en ai pas été ſurpriſe. Vous nous avez donné de terribles inquiétudes, mon cher duc : Me. votre mere ne vivoit pas, & nous vous trouvions bien plus en danger que pendant la petite vérole. Mr. le C.

* La bataille de Ramillies, perdue le 23 mai.

de Toulouze a dit au roi que vous ſerviés, aiant encore les croutes ſur le viſage. Il a parlé bien obligeamment de vous, en plus d'un lieu, & ſans affectation, & ſans air de flaterie pour vous, ni d'égard pour moi ; le maréchal de Teſſé en uſe de même. Je vous quitte pour lui écrire. Adieu, Mr. le duc : les gens, que vous aimés le mieux à la cour, ſont les plus affligés.

LETTRE XLVI.

à St. Cyr, ce 8 juin. 1706.

QUE n'aurois-je point à vous dire, mon cher duc, ſur tous les perſonnages que vous faites auprès du roi d'Eſpagne, ſi la triſteſſe où je ſuis, me laiſſoit encore quelque liberté dans l'eſprit : je ne vous crois pas plus gai que nous, puiſque vous vous intéreſſés aux mêmes choſes : mais vous me manqués beaucoup pour pleurer avec moi, ou pour me conſoler. Il n'y a perſonne à qui je puiſſe parler : vous croiés bien que je ne ſuis pas ſouvent ſans fievre ; mais je la ſoutiens fort vigoureuſement, & j'ai l'eſprit plus abattu que le corps. Vous êtes peut-être à l'heure qu'il eſt dans une

étrange ſituation. Dieu appeſantit ſon bras ſur l'Eſpagne & ſur la France. Tout ce qu'il fait eſt juſte, & même bon. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Nous n'en ſommes pas à la manière dont nous ferons revenir le D. de Grammont. Le roi m'interrompit hier, au prémier mot que je voulus lui dire : je ne ſai ſi M. de Chamillart lui en a parlé. Le roi dit qu'il a été utile au duc d'Orléans.

LETTRE XLVII.

1706. *à Marly, ce 15 juin.*

JE VIENS de recevoir votre lettre du 6. de ce mois de Madrid. Aujourdui la joie des peuples eſt ſans conſéquence : j'aimerois mieux qu'ils donnaſſent de l'argent : il nous faut des ſoldats, & non des acclamations. En liſant votre lettre au roi, il m'a dit que vous ne ſaviés pas encore ce qui s'eſt paſſé en Flandres : vous en ſerés bien touché, & nous pouvons dire préſentement que nos affaires vont auſſi mal que celles d'Eſpagne.

Je n'entre point dans le détail de la perte de la bataille & de celle de toute la Flandre Eſpagnole : Mr. votre pere vous en rendra un meilleur compte que moi. On n'a jamais vû une plus grande re-

révolution en moins de tems. Nous ne ſommes qu'au commencement de la campagne, & les ennemis ſont en état de faire tout ce qu'ils voudront. Il n'y eut jamais un plus malheureux homme que le maréchal de Villeroi : s'il avoit évité le combat, il auroit été deshonoré, l'on auroit encore plus crié contre lui : mais il a, outre ce déchaînement public, le déplaiſir d'avoir perdu nos affaires, & affligé le roi qu'il aime, & dont il eſt aimé. Cependant ce déchaînement eſt à un tel point dans l'armée & dans Paris, que je ne crois pas que le roi le puiſſe ſoutenir : je ſuis perſuadée qu'il eſt du bien de ſon ſervice de donner une nouvelle face au commandement de l'armée : c'eſt vous dire que ſi je le puis, je nuirai à un de mes meilleurs amis, & que je ſuis bien fâchée de ne l'avoir pas fait plutôt. Le roi ſoutient ce revers de fortune avec un courage chrêtien qui attendrit pour lui, mais qui fait pourtant un grand plaiſir à ceux qui aiment encore plus ſon ſalut que ſa proſpérité ſur la terre.

Pour moi, mon cher duc, j'ai été étonnée, frapée, abattue, indignée, pétrifiée dans le premier moment : j'ai pleuré l'état de mes amis : & je reprends courage, & je me trouve un peu petite-fille d'A-

gripa. La foi vient à mon ſecours, & me dit, voilà le roi dans le chemin des élus; dont peu ſe ſauvent, ſans ſouffrir. J'avoue que la ſouffrance de le voir ſouffrir & ſe contraindre eſt grande, & que j'aurois beſoin de vous en ces momens : je ne parle à perſonne, & on n'en trouve point qui ſoit capable d'entendre : notre ſaint cardinal, qui auroit pû être ma conſolation, eſt devenu un de mes ſujets de peine : votre famille ne m'aime gueres, & ne penſe pas comme moi : je me contente donc de gémir de nos malheurs devant celui qui les ordonne, ou les permet. Votre beau-frere le duc de Guiche * a véritablement fait des merveilles : Biron s'eſt diſtingué : on loue le duc de Villars : on en blâme une infinité d'autres. Madame la D. de Bourgogne eſt ravie de ce que vous me mandés de la reine ſa ſœur : car vous l'avés perſuadée que ſi elle ne vous plaiſoit pas, vous ſeriés incapable d'en dire du bien, & elle compte plus ſur votre approbation que ſur tout ce qu'elle en avoit oui dire juſqu'ici : elle eſt groſſe ; mais l'état où nous ſommes tous, nous rend peu ſenſibles à la joie. Elle eſt dans de conti-

* Colonel des Gardes Françoiſes.

nuelles agitations pour la Flandre, pour Turin, pour l'Eſpagne : & nous ne pouvons de tous côtés attendre que de mauvaiſes nouvelles.

Je vous crois en Rouſſillon, ou bien prêt d'y arriver. Mr. Amelot deſireroit bien que les ennemis fuſſent obligés de laiſſer des troupes en Catalogne. N'êtes-vous pas bien content de Me. la princeſſe des Urſins & de notre ambaſſadeur ? Il me ſemble qu'ils font de leur mieux, & avec beaucoup de courage. Comment pourroit-on n'être pas content de vous ? Vous donnés votre ſanté, votre vie, vos ſoins, votre bien pour le ſervice des deux rois : vous ſerés encore plus récompenſé par le plaiſir d'agir en homme de bien, qui aime la choſe publique, & qui ſçaura s'envelopper dans ſa vertu, ſi la reconnoiſſance des hommes lui manque.

Jugés, par la longueur de ma lettre, mon cher duc, du plaiſir que j'aurois à vous entretenir, ſi l'on peut appeller plaiſir le ſoulagement de parler de nos malheurs avec quelqu'un de raiſonnable & qui penſe comme nous. Il n'y a plus de reſſource pour moi, je ne verrai plus que des peines : pour vous, qui êtes jeune, vous pouvés fort bien voir la Fran-

ce ſe remettre, & s'affoiblir plus d'une fois.

LETTRE XLVIII.

1706.

Ce 11 juillet.

OUI certainement, mon cher duc, je penſe ſouvent à vous & au bonheur que vous avés de penſer ſi différenment de tout ce qui m'environne. Il eſt vrai que le départ de Marlborough m'a bien ſoulagée : ſon arrivée m'avoit donné la fiévre. Il va reprendre Ems : & ce n'eſt pas une grande perte. Il me ſemble que l'on ne croit pas que les ennemis faſſent rien ni du côté du Rhin, ni en Flandres : c'eſt l'Italie & l'Eſpagne qui nous donnent de l'inquiétude. Le grand prieur ne fait rien qui vaille. M. de Vendôme le va joindre, & par-là M. de la Feuillade devient général. On ſe flate en Eſpagne de lever & de péïer une armée : ſi cela ſe fait, on ne pourra aſſez récompenſer Orry. Le duc de Gramont fait ici une ſi triſte figure, qu'il m'en fait pitié. Il ſent bien que le roi ne doit pas être content de lui, & il a toute ſa famille ſur les bras dans une affaire où il ne peut douter qu'il n'ait tort. Mlle. de la Cour de ſon côté n'eſt pas contente. Ce pau-

vre homme va paſſer une triſte vie. Me. la D. de Bourgogne ne ſe porte pas bien : on lui fait faire beaucoup de remedes, qui demanderoient plus de ſoins qu'elle n'eſt capable d'en prendre. M. Fagon ne fait pourtant pas grand cas de cette tumeur dont elle ſe vante : car c'eſt ſa maniere d'aimer à donner de grands noms à ſes maux. M. ſon mari eſt furieux : on ne peut appeller autrement la paſſion qu'il a pour elle, & je ne crois pas qu'on en ait jamais vu une ſi deſagréable pour celle qui la cauſe, & pour les ſpectateurs. Je n'en parle point en perſonne prévenue contre lui : car jamais je n'ai eu plus ſujet de m'en louer. Il n'y a point d'apparence de groſſeſſe : ces remedes les empêchent de vivre enſemble : & de-là en partie la fureur dont je vous parle. Vous avés bien jugé que par plus d'une raiſon je ſuis ravie de la groſſeſſe de ma niéce. J'epere que Dieu voudra bien vous donner un fils. J'aurois amené la petite niéce ici, ſans les continuels voïages que nous feſons. Nous avons beau faire, nous ne nous divertiſſons point, je ne dis pas ſeulement la vieilleſſe, mais notre princeſſe, qui n'y ſauroit parvenir malgré ſes bonnes intentions. Adieu, mon cher duc, je ſuis bien aiſe de ce que vous êtes un peu

mieux : je ne m'en fie qu'à ce que vous m'en dites vous-même. Je ſuis bien de votre avis ſur les remedes, mais il faut votre courage pour y renoncer quand on ſouffre. Comme les autres mêlent beaucoup d'inquiétude à leurs maux, ils cherchent le ſoulagement. Je me porte aſſez bien auſſi, & pour vous dire mon état, je m'ennuie de vivre, ſans pourtant aucune nouvelle mélancolie.

LETTRE XLIX.

1706. *à St. Cyr, ce 15 juillet.*

J'AI reçu votre gros paquet de Perpignan avec des lettres d'Eſpagne de vieille date. Les affaires y ont bien changé de face depuis ce tems-là. Je me ſuis trouvée aſſez de courage juſques ici par raport aux nôtres ; mais je vous avoue, mon cher duc, qu'il eſt à bout depuis la crainte trop bien fondée d'une deſcente en France. Je ne puis y voir les ennemis, ſans avoir le cœur dans une étrange ſituation. Je ſuis ſoumiſe à la volonté de Dieu dans la partie ſupérieure, pendant que l'autre eſt dans l'abatement. Ma ſanté devroit y ſuccomber, & elle eſt meilleure qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. Le roi n'eſt point inſenſible, mais

courageux & chrétien. Notre princeſſe eſt plus affligée que ſon âge ne le permet. Tout cela ne me conſole pas. Je me doutai bien que vous ne ſentiriés gueres la joie d'être lieutenant-général : je le dîs à votre famille, qui m'en feſoit compliment. Je crois bien vous connoitre : vous aimés le roi & l'état. Je n'ai pas la force de vous écrire, quelque envie que j'en euſſe, car je ne ſçai quel chapitre traiter avec vous. Les plaintes ſont inutiles, & on ne peut pourtant perdre de vue les ſujets qu'on en a, ni s'amuſer à parler d'autre choſe. Adieu, mon cher duc.

LETTRE L.

à St. Cyr, 24 juillet. *1706.*

J'AI à répondre à deux lettres de vous, mon cher duc, l'une du 11 & l'autre du 17, & toutes deux auſſi triſtes qu'il convient à notre état préſent. Je ne pourrois le ſupporter ſi je ne regardois d'où il nous vient, & que les hommes ne ſont que des inſtrumens entre les mains de Dieu pour affliger un roïaume trop heureux, & pour humilier un roi trop grand. Il ne faut point raiſonner avec le maitre des événemens, en diſant que les rois,

qu'il paroit abandonner, ſont pieux, & que nos ennemis ſont pour la plupart hérétiques. Dieu ne nous doit point rendre compte de ſa conduite : & il eſt bien ſûr qu'il eſt juſte, & au milieu de ſa colere plein de bonté. D'ailleurs ce ne ſont point les opinions qui prennent les villes, ou gagnent les batailles. Nos ennemis ſont pleins de prudence & d'habileté, & nos généraux ſont mal-habiles, & notre ſoldat découragé. Voilà, mon cher neveu, puiſque votre amitié pour moi vous fait aimer ce nom, ce que je penſe dans ce que St. François de Sales appelle la *fine pointe de l'eſprit*, tandis que tout le reſte de ce qui eſt en moi eſt dans la triſteſſe, dans l'abatement, & dans un ſerrement de cœur qui devroit bien terminer cette miſérable & trop longue vie : préciſément depuis ce tems-là, je me porte mieux.

Le roi eſt en parfaite ſanté. Même courage, même ſoumiſſion à la volonté de celui qui diſpoſe des empires : toujours malheureux, & feſant toujours tout ce qu'il faut pour ne l'être pas. Notre ami M. Chamillart eſt accablé de travail, & pénétré de douleur.

Les Caſtillans donnent de grandes marques de fidélité. Il me paroît que

le roi d'Eſpagne eſt réſolu à donner une bataille auſſitôt que nos troupes auront joint les ſiennes. Je ne crois pas qu'on en puiſſe voir une plus déciſive. Il y va du ſort de l'Eſpagne : & ſi l'Eſpagne ſe perd, quelle perte pour la France!

Les affaires ne prennent pas un bon tour en Italie. Et je tremble pour le ſuccès de Turin. M. de Vendôme ne peut être loué : il a mille choſes pour lui, mais il croit aiſément ce qu'il déſire.

D'un autre côté, nous attendons la flote. On nous dît hier qu'elle étoit en mer : & je ne doute point que je n'aprenne ce ſoir, en arrivant à Marly, qu'elle fait une deſcente en France. La bonne nuit!

Les nouvelles de Flandres étoient que les ennemis aſſiégoient Menin. Le roi reçut ſes trois courriers tous à la fois, qui repréſentent aſſez l'état de Job. Dieu lui donne les mêmes peines : qu'il lui donne la même patience!

Si le roi d'Eſpagne ne rentre bientôt dans Madrid, je ne doute pas que Naples & la Sicile ne ſe révoltent : car tous les roïaumes ſuivront toujours la deſtinée de Madrid.

M. de Vendôme ne peut être parti que du 18. Tout retarde : & nous ſommes preſ-

ſez de tous côtés par l'ennemi le plus actif.

Notre chere princeſſe ſe porte aſſez bien, malgré ſes inquiétudes ſurprenantes dans une perſonne de ſon âge, de ſon caractère, de ſon ſexe, & de ſon rang.

M. le Duc de Bourgogne eſt toujours amoureux, dévot, ſcrupuleux, mais tous les jours plus raiſonnable.

Non, je n'ai perſonne à qui parler : & ma ſolitude m'épargne beaucoup de fautes. Car mes conférences ne feroient ni favorables, ni glorieuſes au prochain. Les hommes ſont très mal dans mon eſprit : & je ne regarde pas les femmes. Adieu, mon cher duc : il n'eſt pas néceſſaire de vous recommander le zéle pour le roi & pour l'état. Vous agiſſés ſur des principes qui ne peuvent changer. Et ſi vous ne trouvés pas toute la reconnoiſſance que vous mérités, vous trouverez de ſolides récompenſes.

LETTRE LI.

1706. *12 août.*

JE PENSE tout comme vous, mon cher duc, ſur le commerce que nous voudrions avoir enſemble. Vous êtes un

des hommes du monde à qui j'aurois le plus de choſes à dire, & à qui j'en ai le moins à écrire. Vous aurés eu plutôt que nous les nouvelles d'Eſpagne, qui nous réjouirent fort hier au ſoir. Voilà donc Philippe V. encore retourné à Madrid ! Dieu veuille qu'il n'en ſorte plus ! Les Caſtillans ont été auſſi affectionnés, que les Catalans ont été révoltés. Vous avés là de vilains voiſins : ne ſont-ils point las de l'archiduc, & ne pourriés-vous point tramer encore quelque trahiſon avec eux ? On nous aſſura hier que la flote ſe ſépare : ſi cette nouvelle ſe trouve vraie, elle vaudra bien celle d'Eſpagne. L'arrivée de Monſieur de Vendôme en Flandres ranime nos troupes : on croit que ſi Menin * dure un tems raiſonnable, ſa priſe finira cette campagne. Mr. de la Feuillade m'a mandé que Turin ſera pris à la fin de ce mois. Le roi ſe porte parfaitement bien : & nous étions tous bien-aiſes hier de lui voir un éclair de joie. Je n'ai preſque pas eu de fiévres depuis l'affaire de Flandres : auriés-vous cru que c'étoit-là le remede qu'il me fal-

* Menin ſe rendit après 38 jours de tranchée ouverte : & la priſe de cette Ville fut ſuivie de celle de Dendermonde & d'Ath.

loit ? Adieu, mon cher duc, c'est bien sincérement que je vous aime, parce que je vous aime beaucoup.

LETTRE LII.

1706.

à Versailles, 3 septembre.

HE BIEN, mon cher duc, vous faites des merveilles, & on peut juger de ce que vous feriés si vous aviés un peu plus d'étoffe entre les mains. Il est vrai que les affaires d'Espagne vont assés bien, mais nous en avons tant de mauvaises, qu'il nous reste toujours beaucoup d'inquiétude. Le siége de Turin va bien lentement : on espere pourtant le prendre, & je crois que pour le manquer, il faudroit que le prince Eugene eût battu Mr. le duc d'Orléans : ce qui ne paroit pas bien aisé, sur-tout aiant joint Mr. de la Feuillade. La flotte me fait toujours une grande peine, soit qu'elle vienne en France, ou qu'elle aille en Espagne. On sait fort bien dire qu'il faut tout remettre entre les mains de Dieu, mais c'est souvent un langage : on sent bien dans l'occasion qu'on veut ce qu'on veut avec un grand attachement. Vous aurés sû que le voïage de Fontainebleau a été rompu pour notre princesse, & remis pour nous au 23 de

ce mois. Vous avés une sœur qui ne fut pas indifférente à cette nouvelle, & qui me fit une grande pitié ; je me conforme à l'inclination que vous avés pour elle, & plus je la vois, & plus elle me plait. Le roi la traite à merveilles, & elle a aussi beaucoup de gout pour lui. Je m'en vais à St. Germain voir notre triste reine, que je ne suis plus en état de consoler ; car j'ai moins de courage qu'elle, & nous ne sommes pas ici si accoutumés aux mauvaises avantures. Les ennemis de la princesse des Ursins répandent qu'elle est mal avec le roi, & qu'elle sera rappellée encore une fois, rien n'est si faux, & je vous assure que depuis qu'elle est partie, il n'y a pas eu un mot à réprendre dans sa conduite, ni dans celle de notre ambassadeur. Adieu, mon cher duc ; triste ou gaie, je suis la même pour vous, & mes sentimens sont fondés sur ce qui ne peut changer.

LETTRE LIII.

ce 12 septembre. 1706.

IL Y a bien des choses, Monsieur le duc, sur lesquelles il n'y a point de remede. Je doute que vous me fassiés un compliment sur la prise de Turin ; tout y lan-

guit ; notre armée eſt diminuée conſidérablement ; mais vous ſavés tout cela mieux que moi. Nous attendons toujours la deſcente, ſans ſavoir où ; nous n'avons pas même de nouvelle que la flotte ait mis à la voile. Nous partons pour Fontainebleau ; j'y ſerai bien ſeule ; car je n'aurai ni la princeſſe, ni les dames du palais. Je compte y voir quelquefois la marquiſe de la Valliere, qui ne ſera peut-être pas fâchée de reſpirer avec moi ; je ſuis affamée de la ſolitude ; & ſon cœur me paroit en preſſe. Me. la maréchale de Noailles me parla hier de vous, comme ſi vous deviés paſſer l'hiver en Rouſſillon. Je ne m'y oppoſerai certainement pas, ſi vous y êtes néceſſaire pour le ſervice des deux rois ; mais ſi cela n'étoit pas, je voudrois vous voir. Je me porte parfaitement bien depuis nos derniers & plus grands malheurs. Je n'ai plus de ces fiévres qui me prenoient à toutes les mauvaiſes nouvelles. M. Fagon dit que c'étoit le changement qu'elles faiſoient en moi, que mon cœur étant préſentement toujours dans la même ſituation, il n'y a plus d'inégalité. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, mais je ne vous laiſſe pas la même liberté ſur les ſentimens que j'ai pour vous.

LETTRE LIV.

A St. Cyr, ce 25 avril.

TOus vos bons amis, au nombre desquels je me range, étoient en peine de n'avoir point de vos nouvelles par Mr. le maréchal; car nul autre ne prétendoit à cet honneur. Vous avés passé mes espérances, mon cher duc, en m'écrivant. Je trouve très bien que ce soit de la main d'un secretaire, & je pourrai bien vous le rendre quand l'occasion s'en présentera. Les cataplames, qu'on vous met, ne me donneroient pas une si grande idée de votre mal, que de vous voir demeurer tout court. Je connois votre zèle pour le roi & votre amitié pour la France; & j'ai plus à craindre que vous ne vous pressiés, qu'on n'en auroit avec un autre qui ne se presseroit pas assez. Au reste, vous êtes parfaitement bien avec Mr. le controlleur général; je l'ai vu ce matin, & nommai votre nom sans dessein. Il s'est mis sur vos louanges d'un fort bon ton, & prétend être aussi fort bien avec vous; je l'en ai assuré. Il me paroit déjà chargé de quelqu'un de votre famille; je vous ai mis à part, sans les abandonner. A propos de

famille, n'êtes-vous pas bien-aiſe d'avoir un mouſquetaire au-lieu d'un abbé ? Me. la maréchale en rit fort ; il va faire la campagne, & à ſon retour ſon détournement ſera oublié, & on vous le donnera, ſi nous ſommes aſſez malheureux pour que la guerre dure. Notre princeſſe s'eſt bleſſée, & après pluſieurs accouchemens douteux & qui exerçoient la faculté & toutes nos dames, elle en fit un hier au ſoir d'un véritable enfant, dont elle eſt très affligée. Je tâche de la conſoler pour le paſſé, & de la faire profiter pour l'avenir de ſa propre expérience. Elle doit ſe trouver bien heureuſe de ce que vous n'êtes pas ici ; vous l'auriés bien grondée. Je ne fais plus que languir ; je m'ennuie à Marly, parce que je ſuis plus expoſée au monde, & je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE LV.

à Marly, ce 14 mai.

IL ME ſemble qu'il y a bien long-tems que je ne vous ai écrit, mon cher duc, & je n'en ai pourtant pas été moins occupée de vous. Mr. des Urſins eſt ici, & le bien de l'état paſſe aujourdui chez moi avant tous les droits de l'ami-

tié. Je fus hier enfermée dans mon entresol une heure & demie avec Mr. de Maulevrier. La converſation n'étoit pas aiſée ; il ne parle pas mieux qu'il ne faiſoit, & j'entends un peu moins. Il falloit remédier à ces deux inconvéniens par une grande application, qui n'eſt pas trop bonne à ma tête. Il a cru m'apprendre bien des choſes ; il n'a fait que confirmer tout ce qui nous a paru de nos ambaſſadeurs, & nous montrer qu'il dit très vrai dans le compte qu'il rend. Y aura-t-il encore du remede à l'état où ſe trouve l'Eſpagne ? Je crains qu'après qu'on aura tiré de lui les éclairciſſemens que chacun eſt bien aiſe d'avoir, il ne demeure avec un nombre d'ennemis irréconciliables ; il me paroit très-honnête homme & droit : l'eſtime, que vous avés pour lui, m'a diſpoſée à lui parler ouvertement, outre que de mon naturel je ne ſuis pas miſtérieuſe. Il parle de cette jeune reine comme Me. la princeſſe des Urſins. Je ne regrette point de m'en aller bientôt, mon cher duc ; les hommes ſont inſuportables, quand on les voit de près. Le roi ſe porte bien, & je le ſoupçonne de faire trainer ſa convaleſcence pour demeurer ici, où il fait effectivement très beau. Je voudrois

bien être à Verſailles pour regagner St. Cyr, dont j'ai un extrême beſoin ; je ne puis ſoutenir le vacarme de mon cabinet ; il y a plus de cinquante femmes à Marly. Nous avons mangé du beurre, mais vous n'y étiés pas : & les ſouhaits, que nous fimes là-deſſus, ne vous valoient point. Notre De. de Bourgogne ne ſe conſole point, quelques efforts qu'elle faſſe pour s'étourdir : & cette inquiétude, jointe à ſa vivacité naturelle, la rend aſſez inſupportable. Adieu, voici Mr. Chamillart, dont je ſuis toujours bien contente.

LETTRE LVI.

à Fontainebleau, ce 27 juin.

JE N'AI nul plaiſir à vous écrire, mon cher duc, & je n'y vois aucune utilité ; nous en ſommes ſouvent demeurés d'accord, pourquoi donc vous en fâchés-vous ? J'entends parfaitement votre lettre, mais n'allés pas devenir un courtiſan inquiet. Faites le mieux que vous pourrés. Aſſurés-vous du témoignage de votre conſcience ; n'attendés rien des hommes ; les biens qu'ils promettent ſont peu de choſe, & les maux qu'ils font n'ont pas plus de durée ; ils ſont légers dans les uns comme dans les autres. Mais où

m'emporte ma *ſolidité* ? je vous fais une lettre de conſolation, quand je ne ſai nul ſujet de peine pour vous ; il n'y a perſonne qui ſoit plus mal inſtruite de ce qui vous regarde ; on ne me nomme pas votre nom ; je vois peu M. votre pere, qui eſt celui avec qui je pourrois parler de vous. Il me paroît content ſur ce qui vous regarde, & ſans chagrin ſur les troupes qu'on vous ôte. J'ai cru auſſi que vous recevriés tout en grand homme, & que vous feriés ce que vous pourriés, à proportion des moïens qu'on vous fourniroit. Je ne doute pas que le ſtile ne ſoit différent quand les intérêts le ſont. Je ne ſçai où j'en ſuis là-deſſus. Le roi ſe porte à merveille ; voilà ce que vous deſirés. Notre princeſſe n'a nul ſujet de vous craindre ; ſes plaiſirs ſont modérés, & ſes ſoins pour M. ſon mari très empreſſés. Elle s'amuſe fort avec M. de Meſanges ; & je m'y amuſerois auſſi, ſi je me voiois quelques momens à jouir de ce qu'il m'apprendroit. La ducheſſe de Noailles paſſe ſes journées avec moi, & les ſoirées avec M. ſon beau-pere, dont je ſuis inquiéte ; il eſt ſouvent aſſoupi & dans une grande triſteſſe. Adieu, M. le duc : je ſuis très laſſe de vivre ; peu de choſes me plaiſent ; les jours ſont longs ici ; je ne

ſuis point fort triſte, nous n'en avons point de nouveaux ſujets ; mais la mort eſt préférable à la vie. Ne vous fâchés point de ce diſcours, il ne vient point de chagrin.

LETTRE LVII.

ce 15 juillet.

1707. MR. LE maréchal de Noailles ne vous aura pas laiſſé ignorer que le maréchal de Villars s'eſt un peu trop avancé, & que les ennemis l'ont coupé ; mais il aſſure fort qu'il conſervera la ſupériorité qu'il a eue juſqu'ici, à moins que les ennemis n'envoiaſſent un puiſſant ſecours. On l'élevoit aux nues, quand il ravageoit l'Allemagne ; c'eſt le dernier des généraux, depuis qu'il a ignoré la marche des ennemis ; les diſcours de ce ſalon (*de Marli*) feront donc éternellement les mêmes ?

Je puis vous aſſurer que le roi eſt très content de ce que vous faites, & très perſuadé de votre attachement pour lui ; vous agiſſez ſur des principes qui vous ſoutiendront toujours. Mes inquiétudes ſont préſentement pour la Provence ; beaucoup de gens les croient mal fondées ; qu'ils aient raiſon ! Le ſcorbut eſt

dans la flotte des ennemis : on dit qu'ils jettent dans la mer tous les jours plus de cinquante hommes : il eſt bien malheureux d'avoir à s'en réjouir ! Si nos affaires ſe ſoutiennent de ce côté-là, nous pourrions avoir la paix.

Votre denier de la veuve a été très bien reçu : vous faites ce que vous pouvez : & on eſt bien perſuadé que ce n'eſt ni le zéle, ni le courage qui vous manquent. Le mariage que vous ſavés ne va pas bien : & je crois, par des raiſons, que je ne ſçaurois expliquer, qu'il ſeroit mauvais pour tout le monde. Nous avons ſix Noailles à la cour.

Mes chagrins ſur le janſéniſme augmentent tous les jours, ſans que j'y voie aucun remede. On a commencé à gâter le Val de Grace : & le roi en a un ſenſible chagrin par rapport à la reine-mere.

Je ſuis plus que jamais hermite à la cour : & il n'y a perſonne ſans exception à qui je daigne parler : ma vieilleſſe me conſole de tout. Adieu, mon cher duc, je vous eſtime trop pour ne vous pas aimer. Me. la ducheſſe de Bourgogne prétend que vous êtes le plus honnête homme de France : elle vous aime & vous eſtime par des réflexions au-deſſus de ſon âge. Sa conduite eſt aſſez folle,

& cependant je lui trouve un fond de raiſon qui me fait beaucoup eſpérer pour l'avenir : elle & Mr. ſon mari ſont dans une parfaite union. Il y a dans le régiment d'Artois un ſous-lieutenant de la compagnie de Mr. le chevalier de Balincourt : il eſt ſous ma protection : & je vous le recommande, mon cher duc, s'il mérite que je me mêle de lui. Il eſt parfaitement bien gentilhomme, & frere de la petite muſicienne que vous m'avés vûe à Verſailles.

LETTRE LVIII.

1707. *à St. Cyr, ce 31. Juillet.*

J'AI de tems en tems ma petite fievre. Il s'y en joint quelquefois une autre un peu plus forte avec des vomiſſemens. L'intervale de ces accidens n'eſt pas aſſez long pour me remettre. Et j'en ſuis fort affoiblie. Je ſue, dès que je veux écrire quatre mots. Auſſi l'on ne voit preſque plus que le caractère de votre couſine. Les affaires de Provence me paroiſſent bien ſérieuſes. Et quoi qu'on diſe à Verſailles, où l'on chantoit victoire hier au ſoir, j'ai bien de la peine à croire qu'on ne prenne pas Toulon & tout le reſte. Je ne ſaurois me réjouir que je

ne ſache M. de Savoye en marche pour s'en retourner chez lui.

Me. la Ducheſſe de Noailles s'eſt bien conduite à Marli. Elle y a reçu de très bons traitemens du roi & de Me. la duchesse de Bourgogne. Elle paſſoit la plupart de ſes journées à jouer au tric-trac avec Madame de Dangeau dans mon cabinet, plutôt que d'aller dans le ſallon. Madame votre mere m'a aſſuré pluſieurs fois qu'elle étoit bien contente. Elle vint hier ici : & y eſt encore aujourdui. Elle a fait ſes dévotions trois fois en aſſez peu de tems. Elle a pris Mr. Treilh pour ſon confeſſeur. Que ces commencemens ſe ſoutiennent ! Mais elle eſt bien jeune pour être ſi tôt raiſonnable. Je vous tiendrai la parole que je vous ai donnée.

Je m'accomoderois fort bien d'avoir quelque commerce avec une de vos ſœurs. Mais il faudroit le traiter auſſi ſecretement qu'une galanterie.

Adieu, mon très cher duc ; ne verrons-nous point finir ce malheureux tems par une paix qui vous remette derriere votre maître pour ne le plus quitter ?

LETTRE LIX.

1706. *à St. Cyr, ce 2 septembre.*

JE MOUROIS d'envie de voir par vos letrres la joye que vous avez du départ de M. le duc de Savoye ; quelque téméraire que fut l'entreprise, elle eut réussi, si on avoit cru les conseils du prince Eugene : quoiqu'il en soit, voilà un grand bonheur.

Il est de l'apparence que vous allez porter le faix des plus grandes affaires, & que les efforts de nos ennemis vont se tourner de votre côté. J'ai toujours dans le cœur que Dieu n'abandonnera pas Nos Majestés : il paroit, comme vous le dites, qn'il a fait lui-même le partage : mais on prétend que les Anglois ne consentiront jamais à ce que Dieu a fait : il faudroit que d'heureux événemens nous missent en état de donner la loi. Voilà un prince des Asturies, qui va redoubler l'affection des peuples : mais on ne peut pas toujours les soutenir : en vérité, il est bien difficile de comprendre comment cette fusée pourra se démêler.

Je voudrois, mon cher duc, vous cacher le déplaisir que j'ai de voir celui de notre cardinal : ses affaires avec le roi

roi ſe gâtent tous les jours de plus en plus : je n'y vois point de remède : je n'oſe preſque lui en parler. Si quelqu'un y pouvoit quelque choſe, ce ſeroit vous : mais nous ne vous verrons de lon-tems : je n'ai pas le courage de paſſer de cette matiere-là aux nouvelles de notre cour : il faut ſeulement, pour répondre à votre amitié, vous dire que je me porte aſſez bien préſentement. Je paſſe mes jours avec Me. votre femme.

LETTRE LX.

à Fontainebleau, ce 13 ſeptembre. 1707.

NOus ſommes arrivés ici en bonne ſanté, & toute la cour, très occupée des chaſſes déja faites, & des chaſſes à faire. J'aurois plus d'envie de recevoir de vos nouvelles, que vous n'en aurés d'apprendre des nôtres, au moins de celles qui font l'attention de la plupart des courtiſans. Mr. le maréchal de Noailles ne vous laiſſera pas ignorer les conſidérables : nous avons celles de la mer. Il eſt certain que nous avons eu l'avantage : mais nous ne pouvons ſavoir que par les marins le plus ou le moins de cet avantage. Je cherche une retraite contre la voliere, qui eſt plus vive, depuis hier, que

je ne l'ai jamais entendue, si elle est fatigante dans les tems où on n'a rien qui afflige, jugez de ce qu'elle sera dans celui-ci, où j'ai un grand serrement de cœur sur ce qui s'est passé, & sur les suites que j'en crains. Je suis soumise à la volonté de Dieu: mais cette soumission n'ôte pas la tristesse: votre état y met le comble. Il faut plus de courage pour la soutenir que pour aller au combat: au combat, on est tué; & ici, l'on meurt. Quand je pense à cet hiver, qui n'est pas bien éloigné, où l'on se divertissoit dans mon cabinet, & que, de ce qui y étoit, le duc de Guiche & vous, étiés peut-être en langueur pour toute votre vie, & que le marquis de Noailles & Labaume sont morts, je vois le peu de fonds & de projets qu'il faut faire. Il n'y a que moi qui ne saurois mourir. Je vous embrasse, mon cher duc, avec ces tristes réflexions.

LETTRE LXI.

1705. *à Versailles, ce 16 mars.*

OU AVEZ-vous apris, mon cher duc, que je suis affligée des discours des courtisans, vous qui savez que nous vivons d'injures? J'ai été choquée de ce-

lui d'un de vos amis. vous ſavez que ce qui eſt déraiſonnable me déplait, & que j'ai peine à comprendre dans ces occaſions-là, que l'eſprit ne ſupplée pas au cœur. Si vous étiés prophete, je ſerois bien conſolée par les aſſurances que vous me donnez, que nos maux ſont paſſez. Nous voici pourtant à la veille d'une campagne bien importante. On s'y prépare avec plus de confiance & de courage que les autres années : & tout le monde convient que les arrangemens ſont meilleurs.

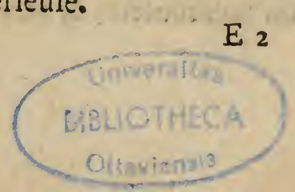
Le roi donna hier le gouvernement de Valenciennes au chevalier de Luxembourg. On dit beaucoup de bien de lui. Le comte d'Aubigné me dit en ce moment qu'il eſt inſpecteur. J'en ſuis très aiſe, & je voudrois voir ce nom-là ſe relever.

On parle d'un beau diſcours que le Ml. de Villeroi a fait, en prenant poſſeſſion de la place de doyen des maréchaux de France. Il me parle toujours comme un de vos meilleurs amis : Madame votre mere ne le croit pas.

Madame de Caylus eſt aſſez mal, pour me donner de l'inquiétude.

Notre princeſſe ſe met en pieces pour ſe divertir, ſans y parvenir. Elle n'a j'amais été ſi ſérieuſe.

E 2



Je crois être présentement assez bien avec Madame votre mere. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXII.

1708. *à Marly, ce 3 mai.*

J'AI reçu deux lettres de vous presque à la fois, l'une du 22, & l'autre du 27. Je suis bien affligée de votre état, & par rapport à vous, & par rapport aux affaires du roi. Je sai que vous n'êtes pas sur le ton plaintif : & je juge par-là de l'extrémité où vous vous trouvés : on m'assure qu'on y donne tous les ordres que vous proposés. Mr. le maréchal de Noailles vous instruit de la disposition des armées. Mr. de Vendôme part aujourdui, bien content de la sienne, & bien plein de confiance qu'il va faire des merveilles. Il m'est revenu qu'on dit ici que le maréchal de Villars refusera de commander en Dauphiné : je ne le crois pas capable d'une telle sottise : & j'en serois bien fâchée. Nos princes sont ravis d'aller en Flandres. Mr. Chamillart est charmé de Mr. l'électeur de Baviere : mais ce que j'entends dire aux autres me feroit trembler pour l'Allemagne, s'il n'avoit un bon conseil, & Mr. le maréchal de

Bervvick, préſentement l'homme à la mode, & digne de l'être.

Mr. le maréchal vous mandera ſans doute le très-petit *bisbiglio* dont on a ſoupçonné Mrs. les maréchaux de France, qui ſe réduira, je crois, à rien. Mr. votre pere me fit, là-deſſus, une réponſe, qui a bien fait ſa cour. Ecrivés moi toujours par un ſecretaire : c'eſt un ſoulagement pour vous & pour moi : & nous ſommes tous deux trop ſages pour nous écrire des choſes bien importantes.

Votre maitre ſe porte parfaitement bien. Il eſt content de vous : & je ſai combien vous l'êtes de lui. La D. de Noailles ne me quitte point : & il me ſemble qu'elle fait fort bien. Elle & Me. de Cailus ſont en faveur auprès de notre princeſſe, & n'en abuſent pas. Je vous aime toujours : & je vous le dis avec la ſéchereſſe d'une perſonne qui ne meſure point l'amitié ſur les démonſtrations.

LETTRE LXIII.

à Fontainebleau, ce 12 août. 1708.

NOUS ſommes convenus que notre commerce ne pouvoit être agréable, & je le ſens tous les jours. Vous me

taiſés tout ce que vous penſés : & comme je ſerois auſſi prudente que vous ; quoique fort tentée de ne l'être pas, je vous écris le moins que je puis. Vous ſavés l'état où nous ſommes : & vous comprenés parfaitement le mien en particulier : vous êtes mieux inſtruit que moi des affaires générales : car votre gazetier eſt fort ſoigneux de s'en informer : ainſi je ne veux vous parler que de Me. la ducheſſe de Bourgogne, qui paſſe mes eſpérances, & même mes ſouhaits, dans la maniere vive & tendre dont elle aime ſon mari. Je ne l'aurois jamais cru : & s'il pouvoit le voir, je crois qu'il en mourroit de joye : enfin, vous feriés content, & c'eſt beaucoup dire. Nous attendons de moment à autre, de voir à quel ſiége les ennemis ſe détermineront : Lille & Tournai ſont également menacés. Je vois la place priſe, bien plutôt qu'on ne penſe, ſi on ne la ſecourt pas : je vois la bataille perdue, ſi on veut la ſecourir : je vois trois princes en danger, dont le moindre eſt d'aſſez grande conſéquence. Jugés, mon cher duc, ſi je ſuis bien à mon aiſe avec de telles viſions, & s'il ne vaudroit pas mieux voir des phantômes. Je ne ſuis point contente de la ſanté de M. de Noailles, quoiqu'on

me cite tous les jours des exemples de gens qui ont vécu vingt ans avec de pareils assoupissemens. Tout, en ce monde, est affliction d'esprit, affliction dans les affaires temporelles, dans celles de l'église, dans les grands, dans les petits, dans les hommes, dans les femmes, dans les biens, dans le repos, dans les amitiés, dans les sociétés, dans les familles : tout est affliction d'esprit : tout est plein de contradictions : & pour comble de malheur, on n'est pas en paix avec soi-même. Je ne vous connois de bonheur que votre sagesse : vous êtes absent de tout ce que vous aimés : vous vous dévoués pour le roi & pour l'état : & on vous ôte les moïens d'être utile. Mr. d'Orléans crie miséricorde : Mr. de Villars en fait autant : Mr. l'électeur pense pis & se tait : les puissantes armées de Flandres ne peuvent rien faire : tout est affliction d'esprit. Je vous embrasse. La duchesse de Noailles ne me quitte gueres.

LETTRE LXIV.

à St. Cyr, ce 10 septembre. 1708.

VOUS savés, mon cher duc, que je pense comme vous sur le commerce des lettres, & qu'il y a de bonnes rai-

ſons pour les rendre rares entre ceux qui ſont tentés de tout dire. Nous ſommes dans un état très violent ſur les affaires de Flandres : vous en connoiſſés mieux que moi l'importance : je ne doute pas que Mr. votre pere ne vous tienne inſtruit de tout. Je voulois attendre qu'elles fuſſent décidées : mais je n'y vois point de fin : les armées ſont pourtant bien près l'une de l'autre. Le roi veut qu'on hazarde tout pour ſecourir Lille : & il s'y trouve de ſi grandes difficultés par les poſtes avantageux que les ennemis occupent, que je ſuis perſuadée qu'on ne pourra les ſurmonter : cependant on les croit, à tous momens, aux mains : & jamais la cour n'a été dans l'état, où elle eſt depuis la malheureuſe journée d'Oudenarde. Notre roi eſt le ſeul qui ſe poſſede toujours dans la même égalité d'eſprit, d'humeur, & d'occupations. Notre princeſſe eſt trop aimable : & je commence à lui trouver trop de mérite. Vous feriés charmé de ſa conduite : & je voudrois qu'elle eut des témoins comme vous : car aucun de ceux qui l'environnent n'eſt capable de connoitre le prix de ce qu'elle ſent : & je la vois ſouvent louée très mal à propos : ſujets de converſation pour cet hiver, ſi vous me re-

trouvés encore. Je me ſoutiens, malgré mon extrême foibleſſe de corps & d'eſprit, ou, pour parler plus juſte, (car on peut vous parler dans toutes ſortes de langues) Dieu me ſoutient & me ſoutiendra, tant qu'il lui plaira de me faire ſouffrir. Vous connoiſſés mes croix : & elles ſont imperceptibles aux autres : mais il n'importe:l'eſſentiel eſt de les bien porter. Je ne ſuis pas contente de la ſanté de M. votre pere : je l'aime véritablement, & je ſçai ce que vous ſouffrirés quand vous le perdrés : il dort ſouvent & n'a plus d'appétit On ſe moque de moi, quand je m'en effraye : je ſouhaite qu'on s'en moque lon-tems. J'ai fait vos complimens à votre maître, qui les a reçus comme d'un ſerviteur fidele ; il ſait que vous ne pouvés plus rien faire ; & tout eſt oublié & négligé préſentement. On ne penſe qu'à la Flandres, & vous, comme les autres, & peut-être, mieux que les autres. Les choſes ſont diſpoſées, de façon à donner de longs déplaiſirs. Il faut que les François & les amis du roi renouvellent de zéle & de courage. J'ai de grandes eſpérances ſur vous, mon cher duc, & bien de l'impatience de vous voir ici. Votre cœur nous dit que nous ſortirons bien de l'action de Lille ; cepen-

dant, à parler ſelon les apparences, nous devons être battus, & tout perdre. Notre cher maréchal de Boufflers fait tout ce qui eſt poſſible. Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE LXV.

1708. *ce 4. Novembre.*

LE ROI a ordonné à M. le Ml. de Boufflers de ſe rendre : je ſuis dans une grande inquiétude du dénouement de la citadelle : car je crains tout de la ſupériorité des ennemis : je ſerai bien affligée, & pour le mari & pour la femme, ſi ce merveilleux homme eſt priſonnier de guerre. Je ne ſais rien de nouveau de Flandres : & vous n'en ſauriez être inſtruit par moi ; car mon ignorance eſt ſi grande, que je ne puis juger de ce qui nous eſt bon ou mauvais.

Je vous remercie, mon cher duc, de ce que vous voulez faire pour Me. de Barneval : ſi vous la logez chaudement, vous lui ſauverez la vie. Je me porte mieux qu'il ne m'apartient dans la ſituation où eſt mon cœur : les malheurs de l'état ne me laiſſent pas même le loiſir de pleurer les malheurs de mes amis.

LETTRE LXVI.

3 decembre. 1708.

LISEZ cette lettre, mon cher duc ; & voiés ce qu'on me demande & à quoi l'on m'expose. Que les gens en place sont à plaindre d'avoir à refuser leurs meilleurs amis, ou à faire des injustices !

Si nous fesons la guerre au roi d'Espagne, vous n'en serés point chargé. Vos remontrances ont été trouvées fort justes : & je me presse de vous ôter l'inquiétude que je vous ai vue.

Dites à Me. la maréchale que je n'ai jamais autant senti qu'aujourdui le poids de ma fortune & de ma vieillesse, puisque l'une m'ôte le tems & l'autre, la force d'aller rendre à votre famille un devoir, qui est encore plus de tendresse que de bienséance.

LETTRE LXVII.

à Versailles, ce 28. décembre. 1708.

MR. LE cardinal d'Estrées travaille à raccommoder M. l'évêq. de Chartres & Mr. l'év. de Noyon avec Mr. le cardinal de Noailles. Il y réussit assés

bien ; & j'ai reçu une lettre de votre cher oncle ſur ce ſujet, pleine de bonté, de douceur, & de cette paix, qui aura encore augmenté en lui, parce que nous ne pouvons douter qu'il ne ſoit de bonne volonté.

On tâche d'empoiſonner votre voiage : c'eſt le deſſein de figurer avec la Feuillade, qui vous le fait entreprendre. On ne manquera pas d'envoier ces ſoupçons en Eſpagne, qui y arriveront avant vous : mais la force de la vérité ſurmontera la malice des diſcoureurs.

Me. votre mere eſt à Paris pour le mariage de Mlle. de Bournonville avec le duc de Duras.

Le maréchal de Villeroi eſt ici. Il a paru ſurpris de la ſanté du roi, & il dit qu'on lui donne mille maux. N'allés pas devenir provincial, & raſſurés les autres.

Je verrai notre ſaint cardinal mercredi : il eſt mieux de ſa goutte. Je ne me cache point, comme vous le ſavés, de l'eſtime & de l'amitié que j'ai pour Mr. l'év. de Chartres : mais c'eſt ſincérement que je regarde auſſi les intérêts de Mr. le cardinal dans ce raccommodement. Ils ſeroient forts, s'ils étoient unis : je crois que vous m'entendrés bien. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

à St. Cyr, ce 28 mai. 1709.

JE vous ai écrit une fois, mon cher duc : & je n'ai point encore reçu de vos lettres. Nous ſommes toujours comme vous nous avez laiſſés, & même plus mal, puiſque la durée des maux les augmente.

Nos princes ne vont plus à l'armée, elle n'eſt pas en aſſez bon état pour les avoir à leur tête. M. le Ml. d'Harcourt a peu de troupes, & aura peu d'ennemis : le Ml. de Villars eſt très content de l'armée de Flandres, mais très inquiet de ſa ſubſiſtance : la famine n'augmente pas, mais elle ne diminue point.

Nous ſommes toujours dans l'incertitude de la paix ou de la guerre : on ne conclut, ni on ne rompt : nous attendons un courier de M. de Torcy.

On diſoit, il y a deux jours, que Me. la Pr. des Urſins étoit chaſſée : je crois que nous le ſçaurions.

J'ai diné chez Me. la D. de Noailles : Mlles. vos filles y étoient : l'ainée * eſt

* Françoiſe Adélaïde de Noailles, née le 1 ſeptembre 1704, mariée, le 12 mai, à Charles de Lorraine, comte d'Armagnac, grand-écuyer de France.

embellie, & a tout l'eſprit de ſon âge : la petite vous reſſemble. Elles me vinrent voir ici le lendemain, elles ont charmé tout St. Cyr : l'ainée ſçut ſe contraindre pour plaire aux dames : la cadette fut bouffonne, biſarre, naturelle ; elle ne vous en reſſemble pas moins : en voilà aſſez pour un pere qui ne m'a jamais paru affolé.

Je tiens une grande rigueur à Me. votre femme pour l'empêcher de venir ici : elle m'aſſure que Me. la maréchale & Me. la D. de Guiche y conſentent : j'ai répondu que je voulois voir ce conſentement par écrit.

Le roi fait à ſon ordinaire : mais il eſt triſte & enrhumé.

Me. de Mantoue eſt à Vincennes. Elle verra, je crois, le roi dans ma chambre, quand ſon exil ſera fini : on dit qu'elle eſt embellie & fort ſage : du reſte, elle eſt princeſſe, Lorraine, & inutile : on commence déjà à la décrier : vous connoiſſez notre cour.

ce 29 mai, à St. Cyr.

Il n'étoit queſtion, hier au ſoir, à la cour que de Mlles. de Noailles : l'ainée avoit été diner à Meudon avec Me. la D. de Bourgogne : Mr. le dauphin ne pouvoit tarir ſur ſes louanges. Mlle. d'A-

yen ſe contenta d'aller voir M. le duc de Bretagne : il lui prit ſon éventail & le déchira d'un bout à l'autre ; Mlle. d'Ayen lui en donne un coup de toute ſa force ; & le prince le lui rendit par un coup de pié dans le ventre. Me. de Ventadour les ſépara, & rendit un éventail à Mlle. votre fille : ainſi finît le combat.

On dit par tout Paris que la paix a été ſignée le 24 : il n'y a pas d'apparence, puiſque le roi n'en ſait aucune nouvelle.

L'évêque de Limoges m'écrit que vous vous êtes fait adorer en Limoſin. J'ai vu, ce matin, M. le cardinal en bonne ſanté, malgré deux mille pauvres qu'il s'eſt chargé de faire ſubſiſter. Je mange du pain d'avoine : il eſt très bon : ce ménage n'eſt pas conſidérable : mais cela épargne l'eſpece du froment : Adieu, mon cher duc.

LETTRE LXIX.

à Verſailles, ce 3 juin. 1709.

ME. LA D. de Noailles, chez qui nous dinons, vient de me donner votre lettre du 24, la premiere que vous m'aïez écrite. Nos malheurs augmentent tous les jours : nous ne pouvons ni faire la paix, ni faire la guerre : vous apprendrez ce que M. de Torcy nous a rappor-

té, qui a donné de l'indignation à tout ce qui a une goute de sang François. J'ai vu donner les ordres pour que vous soyez bien informé de tout, & qu'on vous consulte sur les troupes qu'on veut vous donner, & sur l'usage que vous croirez en devoir faire. Le Ml. de Boufflers seche de ce qui se passe ; je n'ose entrer dans le détail, je n'ai pas la force de traiter les bagatelles : ainsi il vaut mieux finir, sans vous dire même, comme je suis pour vous, car vous devez le sçavoir. Vos aimables enfans sont avec nous. Adieu, mon cher duc.

LETTRE LXX.

1709. *à St. Cyr, ce 9 juin.*

JE NE sais si votre courier me fera avertir de son départ : je vais vous écrire comme si je le savois.

Votre situation est en petit ce que celle du maréchal de Villars est en grand. On prétend que le Dauphiné & l'Allemagne sont mieux. Quant à la mauvaise commission que le roi vous fit envisager quand vous partites d'ici, il n'en est plus question. La paix ne se fait point : & quand elle se feroit, le roi d'Espagne ne veut point revenir ; mais le notre,

après avoir lu votre lettre, m'a donné ordre de vous mander qu'en aucun cas vous ne feriez emploié pour un tel personnage : il m'effrayeroit très fort ; ce n'eſt pas un Bourbon qu'il vous convient de détrôner.

Votre lettre m'a paru belle & bonne. On eſt très perſuadé des ſentimens qui y ſont. Vous ne pouvez croire à quel point ils deviennent rares : & j'en ſuis ſi effrayée, qu'à peine comptai-je préſentement nos autres maux. Comment ſauvera-t-on la France, s'il n'y a plus de François ?

Quand on a ſu que le roi refuſoit les indignes propoſitions de paix, que les ennemis ont faites à Mr. de Torcy, tout le monde a applaudi & demandé la guerre : mais ce mouvement n'a pas duré, & l'on eſt bien vite retombé dans cet abattement que vous avez vu, & qui vous indignoit.

Quand vous étiés ici, combien de fois avez-vous entendu dire : pourquoi nous laiſſe-t-on de la vaiſſelle d'argent ? le roi nous feroit plaiſir de tout prendre. Depuis que les plus zélés en ont donné l'exemple tout eſt conſterné ; on murmure : on trouve que c'eſt au roi à commencer à ſe retrancher : on lui plaint toutes ſes dé-

penſes : les voïages des Marly ſont la cauſe de la ruine de l'état : on voudroit lui ôter ſes chevaux, ſes chiens, ſes valets : on attaque ſes meubles : en un mot, on le veut dépouiller le premier. Où ſe font ces murmures ? à ſa porte : par qui ? par des gens à qui il a tout donné. Pour moi, on veut me lapider, parce qu'on ſuppoſe que je ne lui dis rien, comme s'il n'ouvroit pas lui même toutes les lettres, & ne donnoit pas lui-mêmes ſes ordres.

Cépendant le roi a diminué ſa table de Marly : il a envoyé ſa vaiſſelle d'or à la monnoye il met ſes pierreries entre les mains de M. Desmaretz, pour les engager, ſi on le peut ; mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. Je vous avoue que de telles diſpoſitions me glacent le ſang dans les veines, & que vous me feriez bien néceſſaire ici.

Le déchaînement contre l'homme, que vous ſçavez, augmente tous les jours, & vient juſqu'au maître : il ne peut ſe réſoudre à le ſacrifier, parce qu'il lui fait pitié, & qu'il ſe met en pieces préſentement pour le ſervice.

Les enfans du roi paroiſſent plus ſenſibles à l'état des choſes. Le dauphin parle davantage & écoute : il porte même au roi les plaintes qu'il a reçues : mais

après tout cela, il dit, j'ai parlé, & fait par-là encore plus blâmer ſon pere.

La D. de Bourgogne eſt dans une triſteſſe qui paſſe la mienne : c'eſt ſa pente natureile ; & elle connoit trop le fonds & les circonſtances de ſon état. Elle aime le roi, elle aime ſon mari, elle aime ſon pere, elle aime ſa ſœur ; tous ces endroits-là lui fourniſſent aſſez de matière à ſes chagrins, ſans compter ceux de la journée, qui eſt ſi longue à paſſer.

D'un autre côté, Mr. le maréchal de Villars veut ſe faire valoir, & gronde de n'être pas premier gentilhomme de la chambre. Le maréchal de Boufflers ſeche d'affection pour le roi, & de zéle pour la France, mais il veut trop de perfection, pout nous convenir ; & à force de demander, il ſe mettra en état de ne rien obtenir. Je lui conſeille un peu plus de ménagement ; mais ſes principes n'en admettent point, & ſont trop durs pour la foibleſſe des hommes. Je ſerois bien fâchée que vous allaſſiez à Madrid ; il n'y a plus rien à faire en ce péis-là ; vous vous y perdriez ſans les ſauver.

Je n'ai pas encore lu le manifeſte de Manſera, & je l'ai laiſſé à Verſailles.

Nos princes n'iront point à l'armée : on ſe trouve trop incertain ſur les ſubſiſtances.

Le chevalier de St. Georges va en Flandres, ſi on peut lui donner de quoi partir, & mêmes quand on ne lui donneroit pas : nous ne péïons plus la reine : tout eſt à l'extrémité.

J'ai été des premieres à envoyer ma vaiſſelle ; vous y perdez plus que moi : & vous ne vous y feriez pas oppoſé ; il y en a pour treize ou quatorze mille francs. S'il n'y avoit qu'à manger ſur de la fayance, nous en ſerions quittes à bon marché.

Le chevalier de la Vrilliere ſe meurt à Strasbourg.

Les ennemis ſe ſont crus ſi sûrs de la paix, qu'ils en ont ſigné les articles avant de ſe ſéparer, & ont fait partir ſix ou ſept couriers pour en donner part à leurs alliez. Il en paſſa un par ici pour porter cette nouvelle en Portugal, & il nous demanda un paſſe-port.

Il me paroit qu'on donne tous les ordres poſſibles pour les blés : il en eſt arrivé à Dunkerque ; il en vient de tous côtés ; il y en a beaucoup ſur le port à Paris ; cependant le pain ne diminue point ; il y a ſouvent du deſordre dans les marchés. On vient de donner un arrêt pour qu'il n'y ait plus que de deux ſortes de pain, & un bis pour les pauvres qui ſera un peu cher : il faut conſulter là-deſſus tant de

gens, que tout ſe fait trop lentement ; & la jalouſie entre les magiſtrats y contribue encore.

On eſt un peu ſcandaliſé, à la cour, des careſſes que M. le dauphin fait à M. de Vendôme à Meudon ; notre princeſſe, ſoutenant ſon caractere, ne s'eſt pas preſſée d'y aller.

Le roi, pour faire ſa cour à M. la D. de Guiche, a gardé ſon mari ici, le plus long-tems qu'il a pu ; mais enfin il a fallu qu'il partît.

à Verſailles, ce 10 juin.

En entrant hier dans ma chambre au retour de St. Cyr, je trouvai ſur ma table une lettre de M. de Chamillart, qui m'apprenoit ſa diſgrace. Le roi l'a accompagnée de toutes les marques de bonté qui lui ont été poſſibles. C'eſt Mr. de Beauvillers, qui lui en porta la nouvelle. Il ira où il lui plaira, pourvu que ce ne ſoit pas à la cour ; il a une très groſſe penſion ; une pour ſa femme, celle de ſon fils conſervée, il aura la ſurvivance de la charge de Cavoye.

Mr. Voiſin eſt arrivé ce matin ; le roi lui a déclaré le choix qu'il a fait de lui pour cette place ; je le plains plus que ſon prédéceſſeur.

C'eſt MONSEIGNEUR, qui a achevé de déterminer le roi.

Ménagés votre ſanté, je vous en conjure. Vous n'êtes pas ſi robuſte par le corps que par l'eſprit. Adieu, je n'en puis plus. Je compte ſur vous, mon cher duc, comptez ſur moi.

LETTRE LXXI.

1709. *à St. Cyr, ce 22 Juin.*

LA SUITE vous aura fait voir, mon cher duc, que j'étois mieux informée ſur la paix, que votre ami de Rotterdam ; nous ne l'avons point, cette malheureuſe paix ; & notre état eſt encore plus triſte, que ſi nous l'avions. On eſt bien deſeſpéré de la ſavoir rompue ; on auroit été bien affligé de ſe ſoumettre à de telles conditions ; la guerre vaut encore mieux que la honte.

Je crois que la guerre vous fera perdre deux de vos bons amis, M. le Ml. de Boufflers, & moi, qui ſéchons de tout ce que nous voyons de lâche, & de tout ce que nous craignons de funeſte. J'y pourrois ajouter une perſonne qui ſe pique d'être votre amie ; c'eſt Me. la D. de Bourgogne ; elle eſt un peu plus triſte que moi : il s'y joint un ſoupçon de groſſeſſe ; & dans l'état où nous ſommes, faire des princes, c'eſt preſque faire des malheureux. Je

ſuis bien de votre avis ſur nos princes : tout bien conſideré, il eſt encore meilleur qu'ils n'aillent pas à l'armée que d'y aller : ils la ruineroient & ne la ranimeroient pas.

Je ne crois pas qu'il ne ſe paſſe rien en Allemagne. Le Ml. de Bervvick paroit aſſez tranquille de ſon côté, & croit avoir fait de bonnes diſpoſitions. Nos grandes inquiétudes ſont pour la Flandres : le grand nombre de nos ennemis m'épouvante ; mais je voudrois bien qu'il n'épouvantât que moi, & que les officiers généraux ne recommençaſſent pas les diſcours de l'année paſſée.

Me. la pr. des Urſins n'eſt point chaſſée ; mais les choſes pourront bien ſe tourner de façon qu'elle ſera obligée de laiſſer le roi & la reine entre les mains des ſeuls Eſpagnols, auxquels elle ſera toujours ſuſpecte.

Il me paroit qu'on ſonge à vous fortifier : vous n'avez pas beſoin d'être exhorté ni excité : & je ſuis bien perſuadée que vous n'oublierez rien pour le ſervice du roi : vous ſavés, que dans les grands malheurs, ne faire que ſon devoir c'eſt ne pas le faire. J'eſpere que notre miniſtre ſera autant de vos amis que des miens : il ne ſauroit faire auſſi mal ſa charge, que ſon prédéceſſeur qui étoit

tombé dans un abatement, dans un mépris qui le rendoient inutile. Je ne vois personne qui n'aprouve ce changement. Le disgracié le porte avec fermeté : je suis persuadée qu'il s'en consoleroit, s'il n'étoit environné d'une famille desespérée : il n'a pas même la consolation d'être content de M. de la Feuillade, comme il le fut quand il quitta les finances : car la Feuillade n'a rien fait qui vaille dans cette occasion-ci.

Me. la pr. de Conti a fait offrir à Me. de Dreux un appartement à l'hôtel de Conti, & sa table, toutes les fois qu'elle voudroit : je ne connoissois point cette grande amitié : ce n'est peut-être qu'une générosité. Le roi se porte très bien : l'extérieur est comme vous le voiez du lieu où vous êtes : l'intérieur n'est pas toujours tranquille : mais le courage & l'occupation le soutiennent, & plus que tout cela, la confiance en Dieu.

Il ne me paroit pas que l'on compte que votre rôle doive être si petit : il est de notre intérêt, autant que de celui de Philippe V, de soutenir l'Espagne, tant que la guerre durera.

Me. votre femme ne me quitte guere : nous avons six Noailles à la cour : la marquise de la Valliere a été obligée de quit-

quitter Marly, pour aller chercher de l'argent à Paris ; ce qui ne ſe trouve pas fort aiſément. La reſſource de la vaiſſelle d'argent n'a pas été juſqu'ici bien grande ; mais elle étoit abſolument néceſſaire dans un commencement de campagne ; les quatre cens mille francs de vaiſſelle d'or ont fourni de quoi envoyer de petits ſecours ; ce qu'on a porté de vaiſſelle d'argent va à quatorze cens mille francs ; c'eſt toujours quelque choſe, en attendant que les monnoyes fourniſſent davantage. La vaiſſelle que l'on vend fait du bien au roi par le cinquieme qu'il gagne ſur l'augmentation des eſpeces ; ce qui me fait eſpérer qu'à la fin on la défendra tout-à-fait. Que n'en ſommes-nous quittes, pour manger toute notre vie dans de la fayance ?

M. le D. d'Orléans paroit dans un très grand chagrin ; les uns diſent que c'eſt parce qu'on ne le conſulte pas ; les autres prétendent qu'il voudroit commander en Flandres ; d'autres diſent que ce n'eſt que ſur le rang de ſes filles, & d'autres n'y croient pas de plus grand miſtère, que la contrainte d'être quelquefois à Marli aimant mieux que jamais les libertinages de Paris.

On a été très content du mandement

que Mr. le cardinal a fait pour les prieres publiques.

Le roi nomma hier pour abbesse de Maubuisson Me. de Chateau-morand.

Le chevalier de St. George est parti pour l'armée, avec un équipage au-dessous même de cette dignité ; il a reglé son ordinaire, à une livre de viande par tête ; vous ne l'en estimerez pas moins. Adieu, mon cher duc ; je suis aujourdui dans une langueur qui ne m'auroit pas permis d'écrire de ma main. Mon amitié pour vous n'est ni moins vive, ni moins tendre, ni moins courageuse.

LETTRE LXXII.

1709. *A St. Cyr, ce 30 juin.*

C'EST être trop modeste de ne vouloir pas d'un personnage important quand on est général, & général d'une armée qui sera bien-tôt assez nombreuse. Le roi m'a paru bien aise de vous avoir destiné, à un bataillon & un escadron près, le même nombre de troupes que vous demandés. Il est bien content aussi de vos arrangemens, de votre prévoiance ; enfin il vous a donné des louanges ; & il n'en sort gueres de la bouche des rois.

Me. la D. de Noailles eſt une vive ſolliciteuſe des commiſſions que vous lui donnez ; elle m'importuna bien, hier, ſur votre Mr. de Fimarcon ; elle voulut abſolument que je le viſſe au travers de tout ce que vous ſçavez qui remplira ma chambre à Marly, le roi, Me. la D. de Bourgogne, le piquet, une médecine, tout cela ne l'arrêtoit point, tout devoit céder à M. de Fimarcon, il arrive ; & nous ſerons peut-être aſſez embaraſſés l'un de l'autre.

M. Chamillart ſoutient avec courage le changement de ſa fortune. Non, je ne le trouverois pas à plaindre, ſi ſa famille penſoit comme lui ; mais il eſt le ſeul de ſon ſang, qui ait quelque fermeté. M. Voiſin commence très bien ; & tout ce qu'on dit de ſon exactitude fait voir que l'autre ne feſoit preſque plus rien ; Me. Voiſin prétend être fort de vos amies ; je ne ſçais ſi elle ſe vante ; mais je deſire fort que ces gens-là vous aiment & que vous les aimiez ; j'y contribuerai autant que je le pourrai. M. le Ml. de Boufflèrs ne veut pas abſolument qu'ils ſe parlent ; je le voudrois auſſi abſolument que lui, mais j'y trouve plus de difficultés.

Tous les bons François ont ſenti, com-

me vous, la dureté des conditions de la paix qu'on vient de rompre : mais il eſt difficile de ſoutenir la guerre, quand on n'a ni blé, ni argent. La famine vient ſi directement de Dieu, qu'il me ſemble que c'eſt une preuve qu'il veut que nous ſoyons accablés, ſoit par la paix, ſoit par la guerre.

Me. la D. de Bourgogne eſt groſſe : C'eſt encore un contretems dans la conjoncture préſente : ſa triſteſſe acheve de me conſterner.

On commence à croire que les ennemis n'attaqueront point le Ml. de Villars : il eſt ſi bien retranché, qu'ils feroient une imprudence : le parti qu'ils prendront ne nous ſera peut-être pas plus avantageux : car on dit qu'une armée demeurera devant la nôtre, & que l'autre entrera en France ; je n'en dirai pas davantage, ne pouvant ſouffrir que les femmes parlent de guerre.

Vous n'avez jamais vû un tel vacarme dans le ſalon de Marli, qu'il y en a eu ſur l'évacuation des troupes d'Eſpagne. Je ne ſçai par la faute de quel miniſtre on ſçut que les avis avoient été partagés là-deſſus dans le conſeil, les uns ſoutenant que la paix ne pouvoit jamais ſe faire ſans le renoncement de l'Eſpagne,

les autres, que quand cela seroit vrai, il ne falloit la céder que le plus tard qu'on pourroit. M. le D. d'Orléans, M. le maréchal de Boufflers soutenoient ce dernier parti, & Mrs. de Beauvilliers & de Chevreuse étoient pour le premier : car M. de Chevreuse s'est fourré plus avant que personne, à ce voyage-ci, dans toutes sortes d'affaires, & si fort dans le monde, qu'il a joué après minuit avec Me. la D. de Bourgogne dans le salon.

Je n'ai pas fait de même, & je n'ai jamais eu moins de monde : quoique notre séjour de Marli ait été bien long, je suis presque toujours demeurée dans ma petite chambre, où il n'est guere entré que notre languissant piquet & *les princesses de mon sang* : mais à propos de ces princesses, n'oubliez pas que Me. de Caylus fait un grand personnage, & tient intimément à nos deux principaux ministres.

J'avois proposé, dès que vous étiés ici de voir Me. votre mere à St. Cyr : je n'en ai pas eu la force. Nous ne vivons pas, dans l'attente continuelle des nouvelles de Flandres : le Ml. de Villars s'y conduit fort bien jusqu'ici, & est très approuvé, hormis de quelque officier général qui n'approuve rien.

La petite armée d'Allemagne a pensé

être noyée : elle a été bien vite à Strasbourg : & on alloit le lendemain en batteau dans le camp. M. le Ml. de Bervvick ne paroit pas inquiet de sa situation. Le chevalier de St. George commence bien : il se fait aimer de tout le monde.

Il n'est pas necessaire, mon cher duc, de vous recommander de faire le mieux que vous pouvez : je suis sûre que vous irez plus loin que nos idées ; vous devez être content de ce que votre maitre pense sur vous : il soutient les revers avec courage, & juge des services avec discernement.

MONSEIGNEUR entre dans les affaires, & s'en occupe plus qu'il n'a jamais fait. Le roi & le public le voient avec plaisir : aussi ira-t'on diner jeudi à Meudon : je ne serai pas de cette promenade : il n'y a plus que St. Cyr, qui convienne à mon âge, à ma santé, & à mon humeur.

LETTRE LXXIII.

1709. *à Versailles, le 10 juillet.*

MR. DE Fimarcon m'a paru content du nombre & de la qualité des troupes qu'on vous donne, & je vous trouverois bien, si vous aviez de quoi vivre ; c'est ce qui manque par-tout ; car nous avons de bonnes armées. Le Ml.

de Villars voudroit encore quelque infanterie ; M. le Ml. d'Harcourt ne demande rien ; & M. le Ml. de Bervvick eſt content ; mais cette diſette eſt partout.

On ne comprend rien à ce qui ſe paſſe à Paris ; il n'y eut jamais tant de blé ſur la riviere, ni dans les marchés ; & cependant le pain augmente tous les jours, & le peuple, par conſéquent, toujours prêt à ſe mutiner. On y apporte tous les remedes qu'on imagine ; & juſqu'ici, ces remedes ont aigri le mal. Les magiſtrats ne ſont point d'accord. Il n'en a pas été ainſi à Rouen, où il y a eu une ſédition. Le premier préſident, l'intendant, & l'archevêque ſe ſont unis, pour aller au bien ; M. de Luxembourg les a ſecondés ; tout paroit fini, de ce côté-là, pourvu qu'on ſoutienne une manufacture, dont la chute eſt la cauſe de la révolte.

Nous croions auſſi que tout ſera bientôt apaiſé en Languedoc.

La paix ſera plus difficile à établir dans la *cour à* M. le D. d'Orléans. Le pauvre Longe-Pierre a perdu ſon procès ; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt que Mlle. de Seri a penſé comme Mr. le C. de Noailles, qui m'a dit ce matin que le précepteur, qu'elle a protégé, eſt un ſaint.

Mr. Chamillart tient des discours admirables : il dit que le roi ne pouvoit faire que ce qu'il a fait, & que le déchaînement du public étoit trop grand & trop général pour y résister : il demande à voir le roi en particulier, & lui écrit des lettres fort tendres : cependant il fait ses visites dans Paris avec le comte de Bergneich, qui doit y demeurer quinze jours pour les affaires d'Espagne.

Mr. de Polignac a épousé cette nuit Mlle. de Mailly : il ne sçait pas les tendresses que vous avez pour elle : on ne peut être plus jolie qu'elle l'est : Dieu veuille qu'il la possede en paix! Notre princesse a été bien aise d'avoir une nôce, qui lui a donné le plaisir de veiller toute la nuit.

Le siege de Tournai me fait respirer : on prétend que c'est ce qui pouvoit nous arriver de mieux : il est à desirer qu'il dure long-tems : la garnison n'est pas forte : il y a bien des munitions de guerre & de bouche : l'argent manque : on y fait de la monnoye. L'évêque fait des merveilles : l'inondation va bien : Surville * fera son possible pour imiter notre Romain † :

* Le marquis de Surville ne se rendit que faute de vivres.

† Le maréchal de Boufflers.

mais il ſera plus rudement aſſiégé : on ne croit pas qu'il ſoit ſecouru.

On vous aura mandé la petite action d'Artagnan *. Il me paroit qu'on eſt content des beaux commencemens de M. Voiſin : Me. ſa femme eſt en paſſe d'être ma favorite : je lui ai préſenté & recommandé la De. de Noailles.

Le roi nous donna lundi à dîner à Trianon : vous y aviez trois ſœurs, & une femme. Les careſſes, que M. le dauphin continue de faire à M. de Vendôme, ſcandaliſent tout le monde : il lui donne un logement marqué à Meudon, dans ce nouveau palais qu'on montre à tout ce qui y va : de ſorte que c'eſt une occaſion qui ſe renouvelle tous les jours.

La voix publique de l'armée dit beaucoup de bien du Ml. de Villars : il y a toujours quelque envieux, qui chante un couplet inſolent.

Il faut finir par ce qui vous plaira le plus : c'eſt que le roi eſt en parfaite ſanté, & je vous aſſure, fort content de vous. Je me porte aſſés bien pour mon âge : plus je vois les hommes, plus je vous eſtime :

* Depuis maréchal de Monteſquiou. Il força 1600 hommes retranchés à Varneton, en prit 800, & n'en perdit que 2.

je ſuis très fâchée, qu'il y en ait ſi peu qui vous vaillent.

LETTRE LXXIV.

1709. *à St. Cyr, ce 28 juillet.*

JE CROIS que votre courage vous trompe, quand vous eſpérés des reſſources; ſi vous faites réflexion aux malheurs qui nous ſont arrivés à la guerre depuis pluſieurs années, & à la famine préſente qui y met le comble, je ne comprends point qu'on puiſſe éviter une paix auſſi affligeante, que celle qu'on nous offre. La diſette de blé & d'argent met à bout les ſentimens les plus courageux, & toute la capacité de nos héros. Le Ml. de Villars, par ſa bonne conduite, a arrêté les ennemis, & a changé leurs deſſeins; mais il ſe voit toujours prêt à périr, faute de ſubſiſtance. Vous éprouvés, de votre côté, la même extrêmité. Il eſt pourtant bien vrai que nos affaires changeroient de face; ſi la recolte des petits grains feſoit diminuer le prix du blé, s'il n'arrive rien en Flandres de plus fâcheux que la priſe de Tournai, & même de quelque autre place, & ſi vous vous ſoutenez un peu en Eſpagne.

Tout le monde eſt perſuadé qu'il y a

plus d'argent à Paris, qu'il n'y en eut jamais. Si Mr. des Marêts, par l'anéantissement des billets de monoye, pouvoit rétablir quelque crédit, nous aurions le tems de nous arranger pour la campagne prochaine. Je suis persuadée que M. Voisin servira très utilement. M. Chamillart a tout perdu par son opiniâtreté; il vouloit absolument compter sur la paix, & n'avoit fait aucun préparatif pour la guerre; c'est ce qui nous met dans la dangereuse situation où nous sommes. Ce pauvre homme n'est bon que dans le commencement de toutes choses; il ne conduit pas mieux sa disgrace que sa fortune; il veut voir le roi; il se pare de la bonté qu'il lui a marquée; il se donne, ou se laisse donner l'air d'un retour qui n'est pas prêt, mais qui ne laisse pas de nuire à ceux qui sont en place; de là, ces changemens continuels de nos ministres, qu'on fait à Paris. Vous croiez bien que Me. de Bourgogne a vu l'article de votre lettre qui la regarde, & qu'elle n'y a pas été insensible; elle est présentement dans son lit pour quinze jours, parce que c'est le tems qu'elle se blessa la derniere fois.

Je ne sçais ce que c'est que cette lettre, que la reine d'Espagne a écrite à M.

le duc de Savoie : ce prince commence à s'ébranler : M. de Bervvick n'en paroit pas inquiet. Les Eſpagnols ne ſont pas des traîtres : & je compterois beaucoup ſur l'affection qu'ils ont pour leur roi, s'ils n'étoient ſans argent, auſſi bien que nous : ils perdront en M. Amelot, qui m'a paru bien habile dans tout ce qui s'eſt paſſé, depuis qu'il eſt ambaſſadeur. Me. la pr. des Urſins ne revient pas encore : mais elle pourra bien devenir ſuſpecte aux Eſpagnols : on ſe déchaîne contre elle : mais je ſuis témoin que ſa conduite a été bien droite & bien noble.

Un évêque de Normandie, je crois que c'eſt M. de Lizieux, (il s'appelle Nêmond) aiant ſçu que trois bataillons paſſoient, & ſe trouvoient ſans ſubſiſtance, il a envoyé mille francs à chaque bataillon. Mon archevêque de Rouen s'eſt jetté bravement au milieu de trois mille ſéditieux, & a contribué à les appaiſer : mais, ce qui eſt encore plus beau, c'eſt que le gouverneur, l'archevêque, le premier préſident, & l'intendant ſont très unis pour bien ſervir le roi. Il n'en eſt pas de même à Paris : nos magiſtrats ſont de différens avis ſur ce qu'il y auroit à faire pour le pain, dont le prix augmente tous les jours : le peuple eſt toujours prêt

à se mutiner. Je seche à vue d'œil : mais je ne me porte pas trop mal : je suis un peu moins triste : & j'espere davantage : le siege de Tournai va son train : la garnison fait des sorties vigoureuses : l'inondation va à merveilles.

Adieu, mon cher duc : oui, certainement, je compte sur votre sincere attachement pour moi, & je vous regarde comme le meilleur de mes amis. Nous en avons un qui est en mauvais état, c'est notre maréchal de Boufflers : il ne guérit point : l'agitation, où il est continuellement, suffiroit pour le tuer.

LETTRE LXXV.

à St. Cyr, ce 31. Juillet. 1709.

JE COMPRENDS aisément, Monsieur le duc, que vous avez bien des affaires : un général en a, quand les choses sont dans le train ordinaire : à plus forte raison, quand il faut penser à tout, prévoir tout, craindre tout, réparer tout, & faire toutes sortes de mêtiers : on est bien persuadé ici, que vous ne négligés rien.

Les troupes, laissées en Espagne, ont partagé tout le monde : les uns prétendent qu'en les retirant, nous nous attirons encore une guerre avec l'Espagne : les au-

tres croient, que nous n'aurons jamais la paix, qu'en abandonnant l'Eſpagne de bonne-foi, & que cette paix eſt d'une néceſſité abſolue & préſente.

J'ai ſouvent fait la même réflexion que vous ſur le ſiége de Tournai : il faut être bien mal pour ſentir un tel ſoulagement ! mais enfin Dieu a voulu nous réduire à cette extrémité. Cependant je ne ſerois pas ſans eſpérances, ſi nous avions de l'argent : mais il n'y a plus de crédit : & je crois qu'il ne peut ſe rétablir, que par d'heureux événemens qui ne ſont pas vraiſemblables, ou par une paix qui ne paroit pas s'approcher.

Notre cour eſt toujours fort triſte : & dans ce ſalon, où l'on ne parloit que de milliers de louis jettés ſur une carte, de caroſſes, de chevaux, on ne parle plus que de blé, d'orge, & d'avoine. On eſt fort occupé du ſoulagement des peuples : mais juſqu'ici ce qu'on fait pour eux les irrite : il y a des gens de mauvaiſe volonté, qui les excitent au murmure. Me. la D. de Bourgogne eſt très mélancolique : elle eſt groſſe dans un mauvais tems : elle eſt ſi ſenſible ! Vous voïez ce qu'il en coute à la reine d'Eſpagne : en quelque pitoiable état qu'elle ſoit, je ſuis fâchée de la mort de l'infant : c'étoit encore un engagement pour les Eſpagnols.

Le roi eſt plus mécontent que jamais de ſon archevêque : il vous déſiroit, il y a quelques jours, pour lui parler : & je ne vous déſire point du tout pour une telle commiſſion : c'eſt toujours ſur la même matiere. Adieu, mon cher duc : je ſuis aſſez bien depuis hier : je ne pourrois pas vivre plus lon-tems que je fais, quand j'aurois une forte ſanté & toute ſorte de bonheur. Ne faites point de vœux pour moi : ils ajouteroient, peut-être, quelques jours à ma vie.

LETTRE LXXVI.

à Verſailles, ce 2 ſeptembre. 1709.

NOUS ſommes ſouvent convenus enſemble des raiſons que nous avons de nous pas écrire ſouvent : & je crois l'amitié, qui eſt entre nous, trop ſolide pour avoir beſoin de ce ſecours pour ſe ſoutenir. Je conçois que vous ne reſpirez pas : & j'aimerois bien mieux, Monſieur, que vous donaſſiez quelques momens à l'amuſement, qu'à vous fatiguer à me lire ou à me répondre.

On nous annonce ſouvent ici la mort prochaine de l'archiduc ; mais, outre qu'il ne faut déſirer la mort de perſonne, il n'eſt pas bien décidé, que celle-là nous fut avantageuſe,

Dieu nous a protégés du côté de Mr. d'Harcourt : il paroît qu'il y avoit un grand concert entre nos ennemis, pour entrer chez nous par ce côté-là : on parle d'une caſſette de M. de Mercy, qui nous apprendra, avec l'almanac, qu'il y a bien des trahiſons en campagne.

à St. Cyr, ce 3 ſeptembre.

Vous ne ſerez pas ſurpris, mon cher duc, que je commence ma lettre dans un lieu, & que je la continue dans un autre : je ne ſais où elle s'achevera.

Dans cette intervalle, nous avons appris que la citadelle de Tournai a capitulé, le dernier jour d'août. Le Ml. de Boufflers ſoutient, le plus qu'il peut, la défenſe de M. de Surville : & M. le Ml. de Villars l'attaque hautement : quand on a pour ſoi le défenſeur de Lille, on n'eſt ni à plaindre ni à blamer.

Comme il y a bien craindre une bataille, le roi a envoyé le Ml. de Boufflers à Bavai pour les accidens qui pourroient arriver au Ml. de Villars. Notre ami s'offre à être l'aide de camp de ſon cadet : Villars ne devroit pas être fâché que Boufflers fut à une aîle : je ne ſais comment tout cela ſe démêlera. Nous joue-rons gros jeu dans cette bataille, mon

cher duc : il n'y a que Dieu, qui ſache ce que nous allons devenir.

La miſére viendra bientôt juſqu'à nous : on n'a pas un ſou : le blé enchérit tous les jours : vous ſeriez pénétré de la douleur du roi & de ſon courage.

Le reſpect que je dois à M. le D. d'Orléans fait que je ne dis pas un mot ſur ſon affaire. Je vois avec déplaiſir le tort qu'elle lui a fait dans le monde. D'un autre côté, il mène une vie ſcandaleuſe & publique : le roi en ſouffre, par amitié pour lui, par averſion pour le déſordre, & par la délicateſſe de conſcience. Votre projet a été trouvé bon & beau, bien détaillé : mais les moyens manquent de tous côtés. Je ne ſais ce qui eſt le plus à plaïndre, ou de ſervir de loin avec les peines que vous avez, ou de voir de près l'état où nous ſommes.

On vous aura mandé la triſte avanture de Me. de Beaumanoir : elle va aux eaux de Bourbon : Me. de Champeron la ſuit. Il me paroit qu'elle n'eſt gouvernante de Mlle. de Noailles qu'*ad honores*: bagatelle, en comparaiſon des autres peines qui nous accablent.

Vous aurez appris la déſolation de la ducheſſe d'Albe. Je ſuis très contente de Me. de Châtillon : & il me ſemble que la

De. de Noailles s'en accomode fort bien; au reſte, elle fait la vie du monde la plus innocente; elle paſſe les jours dans ſa chambre, ou à St. Cyr; elle travaille, elle chante, & il me paroit qu'elle aime mieux être chez elle, que dans le monde.

Le roi reçoit très bien vos complimens: il eſt perſuadé de votre attachement pour ſa perſonne, & de votre mérite. Me. la D. de Bourgogne ſe pique d'être la meilleure de vos amies. Je n'oſe parler de moi après de tels perſonnages; vous ſçavez à quoi vous en tenir.

LETTRE LXXVII.

à St. Cyr, ce 14 ſeptembre.

1709. LA nouvelle de votre petite victoire * arriva hier à Verſailles, un quart d'heure après celle de la perte de la ba-

* M. le D. de Noailles, aïant fait en Catalogne une marche ſecrete, pour ſurprendre deux régimens des ennemis qui étoient dans Figuieres, les trouva ſortant de ce quartier. Il les chargea, à la tête de ſix eſcadrons, & les tua, ou les prit tous. Le 2 ſeptembre, il ſurprit dix-huit cens chevaux campés entre Palau & Santa Eugenia, à demi portée du canon de Gironne: il en tua deux cens, & mit le reſte en fuite: le général de la cavalerie palatine fut fait priſonnier.

taille * en Flandres. Vous jugez bien, mon cher duc, qu'on fut plus ſenſible à la douleur qu'à la joie ; cependant j'entendis dire au roi, que ce que vous aviez fait étoit bien penſé, bien conduit, & bien exécuté. M. Voiſin m'en avoit écrit à peu près de même, en m'envoyant ici le détail de cette action.

Vous croirez aiſément que je ſuis un peu abatue des ſcènes que j'ai eſſuïée depuis trois jours ; l'intérêt général ne m'eſt pas indifférent ; & je ne ſuis gueres moins ſenſible à celui des particuliers.

J'ai été témoin de la déſolation de la plupart des meres & des femmes des tués ou bleſſés, qui juſqu'ici ne ſont pas en grand nombre, pour une bataille qui a duré huit heures, & qui s'eſt paſſée de part & d'autre avec un courage qui alloit à l'acharnement.

De la maniére dont on compte le détail, nous l'aurions gagné ſans la bleſſure de Mr. le Ml. de Villars ; l'aîle, qu'il commandoit, plia dès qu'il l'eut quitée; on y envoia de l'infanterie; & par-là on dé-

* De Malplaquet, entre Mons & Bavay. Le champ de bataille couta aux alliés trente-mille hommes tués ou bleſſés : „ encore une victoire, „ telle que celle-ci, dit un Hollandois. & nous „ ſommes perdus.

garnît un endroit que les ennemis occuperent bien vite. La blessure est dangereuse, & j'ai grand'peur, que nous ne le perdions : je n'ai pas entendu ni à la cour, ni à l'armée, qu'on ait donné un seul blâme à toute sa conduite : il avoit reçu le Ml. de Boufflers d'une maniére, qui a bien augmenté l'estime que j'ai pour lui, je veux dire pour le Ml. de Villars : car celle, que j'ai pour l'autre, est au comble, depuis Lille.

Il s'est battu, comme s'il avoit eu une réputation à commencer : il s'est aquis une gloire dont assurément il n'avoit pas besoin : point de régiment, à la tête duquel il n'ait donné. Il alloit à la charge avec la férocité d'un lion, & donnoit ses ordres avec le sang-froid d'un philosophe en robe de chambre.

Mr. d'Artagnan * a eu trois chevaux tués sous lui : & sa conduite a égalé son courage. La fievre n'a pas empêché le roi d'Angleterre de faire des merveilles.

Le Ml. de Boufflers a écrit une lettre au roi, dont on m'a dit qu'on donnoit des copies : quelqu'un vous l'enverra avec la liste des tués ou blessés, qui sera sans dou-

* Il fut fait maréchal de France, & prit le nom de maréchal de Montesquiou.

te plus longue, quand on aura ſu un plus grand détail.

Je ſuis bien affligée de l'état de Me. de Dangeau: il n'y a guere d'apparence que ſon fils * en revienne.

Vous ſerez ſans doute inſtruit de tout ce qui regarde mrs. vos beaux-freres. Notre princeſſe a rempli dans cette occaſion, comme en toute autre, la bonne opinion que vous avez d'elle.

Vous croiez bien que je ſuis un peu languiſſante & que j'ai eu beſoin de la main de Mlle. d'Aumale, pour vous faire une ſi longue lettre: votre adreſſe me paroit bien longue. Vous me feriez un ſecours, & une conſolation. Dieu ne le veut pas; mais il veut bien que je vous aime avec une grande eſtime & beaucoup de tendreſſe.

Le Ml. de Boufflers appelle l'action, qui vient de ſe paſſer, *illuſtre & malheureuſe*.

LETTRE LXXVIII.

à Marly, ce 1● octobre. 1709.

VOTRE courier m'annonce qu'il va partir; je ſuis dans le bain. Je ne

* M. de Courcillon, pere de Me. la P. de Rohan: il en fut quitte pour une jambe.

vous écrirai donc qu'un mot, mon cher duc, pour vous dire que tous les déplaiſirs qui m'accablent, ne peuvent m'empêcher de ſentir quelque joie, en aprenant que vous revenez bientôt. Venez nous aider à ſuporter tout ce qui nous arrive. Il n'eſt non plus queſtion de paix, que ſi l'on étoit au commencement de la guerre. Maréchal arrive en ce moment: il vient de ſauver la vie au maréchal de Villars. Tous nos bleſſés vont bien, & comptent tous d'être ici vers la Touſſaint. C'eſt tout ce que j'ai le tems de vous dire, en vous aſſurant d'une amitié, trop bien fondée pour finir jamais.

LETTRE LXXIX.

1709. *à St. Cyr, ce 6 decembre.*

VOILA donc la reine d'Eſpagne en France, pour aller prendre les eaux de Bagneres, qu'on lui a conſeillées pour ſes glandes qui augmentent tous les jours! Je n'aime point cette ſituation pour elle; les Eſpagnols ont témoigné quelque crainte que nous ne la gardaſſions; nous ſommes bien éloignés d'un tel déſir. Elle a écrit au roi la plus belle lettre, qu'une femme puiſſe écrire, pour lui demander l'approbation de ſon voyage, & la per-

miſſion d'entrer dans ſon royaume ; elle mene avec elle M. le P. des Aſturies.

On nous avoit mandé d'Eſpagne que les ennemis avoient abandonné Tolede ; & nous ſavons que M. de Staremberg s'y fortifie ; ce qui fait bien ou mal raiſonner nos politiques, qui ne peuvent comprendre qu'il ait mis aſſez de ſubſiſtance dans cette ville pour pouvoir y demeurer.

Cependant l'archiduc avec mille chevaux va ſe renfermer dans Barcelonne ; nous voudrions fort qu'il vous rencontrât.

Le maréchal de Villars eſt à la cour ; il ſe porte bien ; le chirurgien dit qu'il ne ſera ni eſtropié, ni boiteux.

Le Ml. d'Harcourt & tous ſes amis diſent qu'il eſt mieux, qu'il n'étoit avant d'aller en Flandres ; cependant il ne ſuit le roi que rarement. Le maréchal de Boufflers avoit, hier, le bâton; le roi s'occupe plus que jamais de ſes affaires ; ſes enfans s'amuſent, le plus qu'ils peuvent, entre Meudon, Marly, les chaſſes, la comédie, & le jeu, où l'on voit, à ce qu'on dit beaucoup d'or.

On croit qu'on fera, cet hyver, le mariage de Mr. le Duc avec Mlle. de Conti, & celui du P. de Conti avec Mlle. de Bourbon ; c'eſt Me. la Princeſſe, & enſuite Me. la Ducheſſe, qui en ont parlé au

roi: elles esperent finir par-là les procès de la famille. Je ne sais qui conduit la D. de Noailles; mais elle n'a pas encore été à un seul plaisir. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher duc, bien effréiée sur la campagne prochaine, & de ce qu'on ne parle plus de paix.

LETTRE LXXX.

1709. *à St. Cyr, ce 16 decembre.*

NOUS attendons de vos nouvelles, Mr. le duc, avec impatience: toute l'attention est présentement pour l'Espagne; & tout ce qui n'est pas capable d'une profonde politique, désire que l'archiduc soit chassé, & nos princes en repos.

J'y voudrois ajouter qu'ils nous envoyassent de l'argent, des troupes, & des généraux: on regarde ici le voyage de la reine à Bagneres comme un contretems: & il se répandoit, hier, un bruit, que les Espagnols n'avoient pas voulu consentir que M. le prince des Asturies passât en France.

Votre maitre se porte très bien, quoiqu'il se plaigne souvent: il a peine à comprendre la moindre différence entre un estomac de trente ans & un de soixante-douze.

Me. la D. de Bourgogne aura dorenavant

avant la diſpoſition des charges de ſa maiſon : le roi lui en a remis le gouvernement : elle eſt en tout dans une grande faveur : & je commence à eſpérer que mes projets pour elle réuſſiront.

Je dinai hier chez M. Deſmaretz ; je lui vis des eſpérances ſur le dixieme : on prétend que les Hollandois en ſont fâchés, & outrés de ce qu'on a fait ſur le commerce.

Il me ſemble que je ne ſuis point mal avec Me. la maréchale de Noailles : j'en eus hier deux billets à ſept heures du matin.

Nos généraux clopinent aſſez ſagement : j'attendois plus de démêlés : peut-être auſſi ne viennent-ils pas juſqu'à moi : qui ſuis plus farouche que jamais. Adieu, mon cher duc, j'entretiendra jeudi M. d'Aubigny, qui m'apporte une lettre de créance de Me. la princeſſe des Urſins, avec laquelle je ſuis encore en commerce. Je me porte bien, rien ne pourroit me faire plus de plaiſir, que de vous voir revenir avec de grands ſervices rendus à vos maîtres, duſſiez-vous aller labourer vos terres, n'en ſortir jamais, n'éprouver que l'ingratitude des rois, & n'avoir d'autre recompenſe que la gloire ſans les honneurs.

LETTRE LXXXI.

1710. *à Marly*, *ce* 14 *mai.*

IL ME paroit, mon cher duc, qu'il y a assez lon-tems que vous êtes parti, pour commencer à vous écrire : & il s'est même passé assez de choses nouvelles, pour que je ne sois pas en peine de remplir ma lettre. Le roi a appellé dans des conseils Mrs. le maréchaux de Boufflers & & d'Harcourt, & le maréchal de Villars, dans l'intervalle qu'il s'est trouvé ici : il n'y a fait qu'une apparition. M. le dauphin paroit entrer plus qu'à l'ordinaire dans les affaires avec le roi : & il a eu plusieurs conversations avec ces maréchaux de France. L'extrémité de nos affaires se fait sentir de plus en plus ; les ennemis les connoissent, & veulent en profiter sans aucune mesure ; les conditions de la paix sont plus affligeantes que quand vous étiez ici. Cependant je crains que Marlborough, qu'on attend, ne rompe encore cette triste paix, qu'on est contraint de desirer. Le roi d'Espagne y met encore de nouveaux embarras. On ne peut comprendre comment tant d'intérêts différens se concilieront. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la douleur intérieu-

re où eſt le roi, qui me fait tout craindre, malgré ſon merveilleux tempérament; il fut purgé hier, & ſe porte très bien.

Le blé a diminué à Paris; les marchés s'y ſont paſſez tranquillement; & la derniere déclaration produit de bons effets.

Notre Romain ne ſe porte pas bien; il ſent les conditions de la paix avec ce grand & bon cœur que vous lui connoiſſés. Le ſéjour de Marly aïant été prolongé, j'ai rendu une viſite à Me. la D. de Noailles. Vous la ſavez d'humeur à n'avoir pas été inſenſible à mon empreſſement. Je la trouvai dans le plus aimable, le plus digne, le plus honnête établiſſement où une femme puiſſe être; elle avoit très bon viſage; ſon deuil rend ſon habillement modeſte avec une négligence convenable à une convaleſcente: une vieille dame auprès d'elle; deux filles travaillant dans ſa chambre; un bel apartement, un très beau jour; aſſez de domeſtiques dans l'antichambre; enfin j'en fus ſi frapée, qu'à mon retour, je le contai à bien des dames, qui ne m'en parurent pas ſi touchées que moi. Notre princeſſe y vint auſſi, & me trouva couchée dans ma niche, & tête-à-tête avec Madame votre femme, qui l'avoit ainſi

desiré, quoiqu'elle n'eût rien à me dire : mais il faut la contenter par ces petites complaisances. Elle me promit fort de ne pas jouer, & me dît ce que vous lui aviez recommandé, qui est très raisonnable : j'y tiendrai la main, autant qu'il me sera possible : elle me persécute pour venir passer la pentecôte à St. Syr.

A St. Cyr, ce 15 mai.

Il ne me fut pas possible d'achever cette lettre.

Le Ml. de Villars partit hier. On disoit que M. le P. Eugene venoit à Lille : mais il est allé à la Haye, dès qu'il a sçu que M. de Torcy y étoit. Je ne doute point que lui & Marlborough ne rompent la négocication qui s'y fait. Le maréchal d'Harcourt est assez embarassé entre l'envie de partir pour Strasbourg, dans la crainte que les ennemis ne s'assemblent, & la peine de n'être plus ici à solliciter les moyens nécessaires pour faire la guerre : le roi lui a dit d'attendre encore trois jours.

M. Chamillart paroit fort abattu. Je crois y avoir contribué par cette franchise, dont tant d'années, passées à la cour, n'ont pu me deshabituer.

Me voilà bien sortie de ma circonspection sur les écritures : car je n'aime-

rois pas trop, que cette lettre fut vue ; mais, voilà ma derniere imprudence ; j'ai cru encore vous entretenir. Je me porte bien, malgré mes peines, qui augmentent tous les jours par l'état où je vois le roi.

LETTRE LXXXII.

à St. Cyr, ce 1 juin, 1710.

QUE je suis lasse de vous mander, tous les couriers, que ce n'est point par oubli que je ne vous écris pas, que j'aurois bien des choses à vous dire, mais que je n'en ai guère à vous écrire ! Vous n'êtes pas sans commerce ici, & vous savez mieux que moi ce qui se passe en Flandres. On ne croit pas qu'il y ait de bataille, pour secourir Douai *. Les ennemis sont retranchés, & feront les mêmes manœuvres aux autres places. Albergotti fait, à ce qu'on dit, une belle défense, & aura tenu autant, & plus qu'il ne falloit pour secourir la place. Nos ennemis ne veulent point de paix : les pléni-

* Défendu par le comte Albergotti, lieutenant général, & rendu après 52 jours de tranchée ouverte. Albergotti fut récompensé du cordon bleu & du gouvernement de Sar-Louis.

potentiaires ne reviennent point encore, & paſſent mal leur tems. Notre cour eſt comme vous l'avez laiſſée, les nouvelles tables réuſſiſſent à merveilles ; & tout le monde eſt ravi de la liberté que le roi leur a donnée ; notre princeſſe eſt fort occupée de la ſienne, & en fait bien les honneurs ; MONSEIGNEUR ſe partage ; il dina avant-hier chez Me. la Ducheſſe, hier chez Me. de Bourgogne ; il eſt allé aujourdui à Verſailles diner avec Me. la princeſſe de Conti ; il va demain diner à Meudon ; c'eſt ainſi qu'il diſtribue ſes graces, & tient tout alerte, à qui l'aura le plus ſouvent. Mr. le duc d'Orléans eſt le plus triſte & le plus ennuié ; mais un mariage le conſolera de tout. Il faut bien vous parler auſſi un moment de mon perſonnage ; il eſt aſſez abandonné, depuis qu'on ne vient plus chez moi attendre les heures du roi ; je me retranche à Me. de Caylus, & aux femmes des miniſtres, qui me manquent même aſſez ſouvent. Je deviens un peu l'objet de la généroſité ; & il me paroit qu'on ſe fait aſſez bon gré quand on me vient voir. Je porte juſqu'ici cette humiliation avec aſſez de courage : elle ſied mieux à ma foibleſſe, que la foule qui ne me laiſſoit pas reſpirer. Me. votre femme avoit grande envie de ve-

nir à Marly ; elle a souffert mon refus avec une grande douceur. Finirai-je ma lettre, sans dire un mot de M. le C. de Bouillon, fils de souverain, grand prince, & tenant dans le monde la seconde place après la suprême ? sa famille a paru devant le roi ; elle l'excuse sur ce que la tête lui tourne depuis quelque tems ; on vous aura envoié sa lettre, qui en effet n'est pas bien arrangée ; mais le fond du cœur doit faire pardonner le mauvais stile ; il habite présentement le palais épiscopal de Tournai. La politique devroit s'opposer toujours aux grandes élévations des particuliers, dont on n'est jamais assuré ; cette sotte affaire peut avoir des suites embarassantes. Adieu, mon cher duc.

LETTRE LXXXIII.

à Versailles, ce 9 juin. 1710.

JE CONNOIS trop votre cœur, Monsieur, pour douter de vos peines & de vos chagrins ; votre situation n'a rien d'agréable. On crie miséricorde à Madrid sur la force que vous donnez à l'archiduc, en ne lui opposant rien ; le roi d'Espagne ne se trouve plus en état d'espérer des conquêtes. De notre côté, nous voudrions bien encore avoir en Flandres le peu de trou-

pes que vous avez. C'eſt ainſi que tout eſt forcé par-tout ; nous allons perdre Douai, & attendre ce que les ennemis voudront faire ; & ce qu'ils voudront faire, il nous ſera difficile de le parer.

Nous avons pourtant véritablement & réellement une armée belle, bonne, nourrie, péïée, & brave ; & cela n'eſt plus conteſté, même de ceux qui ont prédit tout l'hiver qu'il n'y en auroit pas ; mais cette belle armée eſt inférieure d'un nombre conſidérable à celle des ennemis ; ils ſont ſages, & prennent autant de précautions, que ſi nous étions puiſſans ; c'eſt ce qui a mis le Ml. de Villars hors d'état de rien entreprendre, après les avoir tournés de tous les côtés ; ce général ſouffre quand il monte à cheval ; je crains qu'il ne nous manque tout-à-fait. Le Ml. de Bervvick va en Dauphiné ; ont dit que Mr. de Savoye ira cette année à l'armée.

Nous ferons des nôces *, mais ſans joye & ſans dépenſe, au moins ſans joye publique ; car on ne peut en voir une plus grande, que celle de Mr. le duc & de M. la D. d'Orléans, & celle de Mlle. leur fille.

* De M. le duc de Berry avec Mademoiſelle.

On croit que le *ministre* d'Antin n'a pas été content de ce mariage, & qu'il auroit eu besoin de la petite consolation de faire Me. de Lesdiguieres dame d'honneur; le roi y étoit tout disposé; & les ordres étoient donnés au ministre pour aller persuader le mari, quand il vint un avis, que cette dame est du parti qui nous fait tant de peur, & conduite par le chef du parti; le contre-ordre ne tarda pas. J'étois prévenue d'une grande estime pour cette femme; & vous sçavez, sur la parole de qui; j'ai admiré, depuis, mon imbécilité de n'avoir pas soupçonné ce qui nous est revenu; j'en suis véritablement fâchée, & de la destinée de ne pouvoir attirer à la cour une personne d'un mérite sans tâche.

On ne donnera ni apanage, ni maison au prince ni à la princesse; on nommera seulement la dame d'honneur, & la dame d'atour qui ne sont pas encore déterminées, & dont vous ne vous souciez gueres. M. le D. d'Orléans, croiant, & disant par-tout, qu'il m'est obligé, m'a réfusé avec une fermeté très louable de mettre Mr. de Longe-pierre auprès de Mr. le D. de Chartres; il convient de son mérite; mais il ne veut pas donner cette marque de foiblesse & de re-

connoiſſance : il eſt fort le maître : il ſait bien qui il refuſe, & qu'il eſt plus aiſé de m'offenſer que de m'exciter à la vengeance.

Me. votre femme a un viſage, qui promet un garçon bien ſain, ſelon les lumieres des dames.

Votre maître ſe porte très bien, mais ſouvent trop ſérieux. Il n'y a nulle apparence de paix.

LETTRE LXXXIV.

1710. *à St. Cyr, ce 13 juin.*

NOUS n'avons point encore appris la priſe de Douai. Mr. d'Albergotti aquiert beaucoup de gloire : mais il faut bien ſe rendre, quand on ne peut être ſecouru.

Le Ml. de Bervvick revient demain : on le croit néceſſaire en Dauphiné : il ſeroit devenu inutile & à charge en Flandres, par la différence de ſes penſées avec celles du Ml. de Villars : ils ont très bien vécu enſemble, ſoutenus par l'eſpérance de ſe quitter bientôt.

Nous rentrerons, après la perte de Douai, dans les mêmes embarras pour une autre place : & tout le monde eſt perſuadé qu'il faut une bataille : le ſuccès

n'en ſera pas indifférent. Nos plénipotentiaires demeurent ſans rien avancer. Paris vit toujours dans l'eſpérance de la paix : tout y eſt paiſible, parce qu'on y a la comédie & du pain.

Nous attendons la diſpenſe de Rome, pour marier M. le D. de Berry : il y auroit bien des choſes à vous mander là-deſſus ; mais il eſt tems d'avoir un peu de prudence. On ne fera ni fête, ni réjouiſſance, ni dépenſe : tout ſe paſſera avec une économie & une triſteſſe convenable à l'état des affaires : notre joie inſulteroit le peuple, qu'il faut reſpecter ſans le craindre.

J'avois propoſé & prôné Me. de Lesdiguieres ſur votre très périlleuſe parole : mais des gens, plus alertes & moins crédules que moi, ont découvert une direction intime du P. de la Tour : M. d'Antin en eſt au deſeſpoir : il ſouhaitoit paſſionément cette affaire. Me. de Cailus a eu la même excluſion ſur la charge de dame d'atour : il faut que ce Pere ſoit bien aimable, s'il peut conſoler, de telles pertes, des femmes qui tiennent encore au monde !

Notre grande Pr. de Conti eſt affligée de Me. la D. de la Valliere. Elle a été deſolée de ce que le roi n'a pas été la voir là-deſſus : mais il a cru ne devoir pas

renouveller le ſouvenir d'une faute, dont il ſe repent tous les jours ; du reſte, il l'aime toujours tendrement. La princeſſe ne peut plus cacher ſa pieté, & donne un grand exemple à la cour, avec beaucoup de raiſon & de courage. Nous irons à Marly, auſſitot après le mariage. J'ai quelque impatience d'y voir deux petites chambres, auprès de la chapelle, que le roi me donne pour aller me repoſer quelquefois, & me dérober à l'importunité des viſites du matin.

Me. la D. de Bourgogne devient tous les jours plus raiſonnable : elle ſera chargée de la nourriture & de l'éducation de Me. la D. de Berry, qui de lon-teins n'aura rien chez elle ; on commence pourtant à dire qu'on ne peut faire de contrats de mariage ſans donner un apanage ; le roi peut prendre ce qu'avoit Me. de Guiſe. Jamais on n'a vu un ſi bon ménage que celui de M. & de Me. d'Orléans ; ils ne ſe quittent plus, & prennent tous leurs plaiſirs en famille. On croit que la D. de St. Simon ſera dame d'honneur ; la dame d'atour n'eſt pas nommée. Il n'eſt queſtion que de la chapelle ; on accourt de tous côtés pour la voir ; elle eſt magnifique ; je n'ai pas aſſez bon gout pour juger du reſte.

Me. votre mere m'a écrit pour avoir un rendez-vous, & n'a pas mis le pié à Versailles, depuis ce tems-là Me. de Gondrin est des repas particuliers de Meudon : & Mr. d'Antin va chercher Me. la D. de Bourgogne à la ménagerie.

J'ai par-dessus tous mes maux un petit mal de dents, qui ne me rend pas gaie : j'ai toujours bon courage, dans l'espérance de la vicissitude des choses de ce monde. Adieu, Monsieur le duc.

LETTRE LXXXV.

à St. Cyr, ce 19 juillet. 1710.

JE VOUDROIS, mon cher duc, pouvoir me souvenir de la disposition de cette lettre qui vous a tant plu : j'en recommencerois une, à peu près de même stile : car j'aime fort à vous plaire : mais vous sçavez que si je vous plais par-là, ce n'est que par hazard ; ce que je dis part du sentiment ; & ce que j'écris est sans art & sans étude. Si vous y trouvés quelques traits vifs ou solides, n'en faites point honneur à mes lumieres : attribuez les à ce naturel, qui même a été peu cultivé. Telle que je suis, personne ne vous aime, & ne vous estime plus que moi. Je ne sais comment vous recevrez de loin

la derniere réponſe de nos ennemis. Le roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui ſe ſouvient de ſes anciennes victoires, mais avec le ſang-froid d'un homme, maitre de la guerre & de la paix. Nos princes, nos grands ſeigneurs n'ont pu ſe moderer ainſi : je ne les ai jamais vus moins courtiſans & plus citoïens. Pour moi, ſi j'oſe vous parler de moi en ſi bonne compagnie, j'ai été moins vive qu'eux : je n'ai rien appris de nouveau : je n'ai jamais eſpéré une paix raiſonnable, & n'ai jamais cru que le roi en acceptât une honteuſe. Il faut donc ſonger à la guerre, & défendre notre terrain & notre roi juſqu'à la derniere goute de notre ſang. Je ſuis préparée à tout ce qui nous peut arriver de pis.

Nulle apparence, qu'on attaque Mr. de Villars dans ſes retranchemens, qu'on dit très bons ; la nouvelle d'avant-hier marquoit que les ennemis alloient faire le ſiege de Béthune ; & je crois en trouver, à mon retour, la confirmation. M. le D. de Savoie a été à l'extrémité, de la rougeole ; il a reçu tous ſes ſacremens. M. le maréchal d'Harcourt eſt revenu, mais abbattu, mais tout-à-fait raiſonnable ; ce n'eſt plus cet homme dur & inhumain, qui demandoit ſans ceſſe pour lui-

même, & qui mordoit également & généraux & ministres ; il ne veut pas qu'on parle du passé, mais qu'on prenne les choses dans l'état où elles sont, qu'on s'unisse pour soulager le roi, pour le soutenir, & qu'on meure avec la France & avec lui ; il conseille d'animer le peuple à son devoir par toutes sortes de moiens ; il n'admet aucunes aversions particuliéres ; il veut que tout céde au bien public, & que le maitre se serve de chacun, selon ses talens. Il a eu une longue conversation avec le roi sur ce ton-là ; il vient les matins, & retourne se reposer à Pontalie.

Il y a lon-tems, que je n'ai vu notre ami Boufflers. Il m'a demandé, ce matin, un rendez-vous. La D. de Guiche est à Marli, par politique, pour être plus à portée des nouvelles ; car ce n'est assurément pas pour son plaisir ; elle est hors d'elle, à chaque courier ; un siége la mettra un peu plus à son aise. Me. la D. de Berri est en soupçon de grossesse ; je crois que M. le D. de Berri s'en saura aussi bon gré, que deux hommes que j'ai connus. Notre princesse gouverne sa belle-sœur, avec autorité sans en abuser, & avec tendresse sans mollir. M. le dauphin est souvent avec ses belles-fil-

les : c'eſt à qui lui donnera les dinés les plus élégans : car notre miſére nous borne aux délicateſſes du gout, & nous défend les profuſions de la magnificence. M. & Me. d'Orléans ſont de tout & ne ſe quittent plus. Madame la Ducheſſe eſt dans ſon antre obſcur & humide, ne ſe montrant gueres, dédaignant nos plaiſirs, inſenſible à nos malheurs, méditant ſans doute notre perte à tous. Je la vois ſortir, au bout de ſon année, plus aimable & plus redoutable que ſes ennemis. Notre princeſſe tâche de s'étourdir : elle court à pié, à cheval, en caroſſe, & ſes inquiétudes avec elle : vous feriez bien charmé, mon cher duc, de lui voir la dignité de la premiere femme de l'état, les ſentimens d'une Romaine pour Rome, & ces agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'eſt pas de ſon âge.

On rompt, on efface les fleurs de lys & les armes que le cardinal de Bouillon fait mettre à St. Denys dans la chapelle d'Evreux, pour confondre quelque jour le nom de Bourbon avec le ſien : on laiſſe ſeulement les armes de M. de Turenne ſur ſon tombeau. Plus on approfondit tout ce qui a raport à ce pantalon Suiſſe, plus on trouve de preuves de ſon in-

croiable vanité : M. de Bouillon ne se porte pas bien : il est pourtant à Marli.

Les gens de bon sens croient qu'on devroit envoier quelqu'un au roi d'Espagne, pour le persuader, qu'en refusant un équivalent, il perdra tout, & sera réduit à Versailles : c'est-là une mauvaise commission, quoique le sujet n'en soit que trop vraisemblable.

On se trouve mieux que jamais à Marli, depuis cette liberté de courre les tables. Me. de Caylus a été considérablement malade. Je me porte très bien, pour mon âge : je suis toute courageuse, au moins en ce moment : car je vous avoue que j'en ai de mauvais & de moins braves.

Je ne voudrois point vous savoir à une triste défensive dans l'état où nous sommes. Adieu, mon cher duc : j'espere toujours un comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVI.

à Marly, ce 1 août. 1710.

JE vois avec plaisir, Monsieur, votre vivacité pour M. de Brancas. Il y a lon-tems que je l'aime & l'estime ; je voudrois de tout mon cœur lui en donner des marques solides. Il y a bien des pré-

tendans préſens pour les charges de M. le duc de Berri ; on vendra tout ce qu'on pourra vendre ; M. de Beauvilliers a des droits. Toutes ces raiſons-là rendent ce que nous deſirons difficile à l'égard d'un homme, qui n'a que du mérite & point d'argent.

Nous ne penſons plus ici qu'à la guerre ; nos plénipotentiaires ſont revenus. Je ne puis vous dire les reſſources qu'on trouve en Mr. Deſmaretz ; plut-à-Dieu que nos militaires euſſent autant de courage, qu'il a, lui, d'habileté ! le roi a commencé à travailler avec lui & avec M. Voiſin, pour régler les fonds. Il a été réſolu de donner tout ce qu'il y a de plus ſûr & de plus préſent à l'extraordinaire de la guerre. Ces aſſemblées ſe feront toutes les ſemaines ; il en naîtra peut-être le bonheur de l'état.

Le roi, en m'apprenant la deſcente *, des ennemis en Languedoc, me dît, qu'il croioit que vous auriez pris ſur vous d'y envoïer des troupes, & qu'à tout hazard il vous en donnoit l'ordre. Je ne ſai ſi l'on ſe flatte ſur cette affaire : on ne croit pas qu'elle ait des ſuites; pour moi, ſelon

* Vingt-cinq vaiſſeaux de guerre s'emparerent du bourg & du fort de Cette.

ma bonne coutume, je ne puis voir ſans effroi ces Anglois en France.

On travaille maintenant pour la ſubſiſtance préſente : on fait des magazins de ſègle, pour empêcher le ſiége d'Arras à la fin de la campagne ; on arrange tout pour la campagne prochaine, & pour être auſſi-tôt prêt que nos ennemis, morfondus aux ſiéges de toutes ces places, qui leur coutent plus qu'à nous.

Quoique les grands vents aient fait quelque deſordre dans les blés, on compte ſur une année abondante ; & il en arrive, tous les jours, des péïs où l'on en avoit demandé, quand on craignoit la diſette.

Par les projets que je vois faire, je n'eſpere pas vous voir ſi tôt. Mais je vous connois aſſez, pour croire que vous ſeriez conſolé d'être loin de nous, ſi les affaires prenoient une meilleure face, & que vous puſſiez chaſſer l'archiduc.

Marli eſt un ſéjour délicieux, depuis l'établiſſement des tables particulieres ; on ſe donne à manger tour à tour. On eſt quelquefois conviés par quatre perſonnes à la fois ; nos princes ſont ravis de changer de mêts ; MONSEIGNEUR dine un jour chez la ducheſſe, un autre, chez notre princeſſe, qui lui donne ſouvent des

retours de chasse : on mange tard : on est trois heures à table : rien ne presse : on s'habille ensuite : Mr. d'Antin donne de grands repas, & fournit à tout.

Le roi est ravi de manger seul & en liberté à diné : il soupe, le soir, en compagnie : comme les princes ou les princesses manquent souvent tour à tour, il y a sept ou huit places pour des particulieres que Madame la duchesse de Bourgogne choisit, & qu'elle fait avertir quelquefois un peu tard : M. le Moine est son ministre dans son département.

Il me semble que Mesdames d'Estrées, de la Valliere, & de Gondrin ne brillent pas beaucoup, à ce voïage-ci. La duchesse de Villeroi l'emporte pour l'éclat, & Mer. d'O, pour les grandes choses. On prétend même que Me. de Lévi n'est que la rroisieme. Me. la D. de Guiche a beaucoup de part à l'estime & au goût : mais elle ne va pas plus loin : & je crois qu'elle n'a nul regret là-dessus.

J'allai diner hier à la Marche : je menai Mesdames de Lévi & de Caylus. Me. Desmaretz me fit la galanterie d'y convier Me. de Dangeau, qui étoit à Paris. Tout se passa très bien : & je suis tout-à-fait contente de ces gens-là.

La grande princesse fait souvenir de

Me. ſa belle-mere : elle arrive à l'égliſe, avec une ſuite preſque auſſi modeſte & recueillie qu'elle : elle ſoutient, ſans embarras & ſans oſtentation, ſon nouveau perſonnage.

Me. la D. de Bourgogne ſe conduit à merveilles en tout. Elle prend ſoin de Me. la D. de Berri, comme ſi celle-ci étoit ſa fille : on tâche de tous côtés de troubler cette union ; & l'on ſe déchaîne contre cette jeune princeſſe, qui juſqu'ici n'a ni mérite ni démérite.

M. le D. & Me. la De. d'Orléans ſont à St. Cloud pour huit jours. Ils ont ramaſſé vingt-trois ou vingt-quatre perſonnes, dont les principales ſont Me. la ducheſſe de Villeroi, & Me. la maréchale de Villars.

Mlle. de Chouin a été malade, & n'a pu aller au dernier voïage de Meudon. Madame la princeſſe de Conti y a toujours demeuré, diſant qu'il n'y a qu'à la prendre, ou à la laiſſer.

Nous irons, le 20 de ce mois, à Marli pour trois ſemaines. Je n'en ſuis pas fâchée, depuis que j'ai une chambre auprès de la chapelle, où je vais me mettre en ſolitude, quand je ſuis laſſe du bruit. La ducheſſe de Guiche eſt en faveur, & réveille tellement le roi, que ma jalouſie

auroit tout à craindre ſans leur grande vertu.

Le roi continue toutes les ſemaines à travailler avec meſſieurs Voiſin & Desmaretz ; il eſt content de l'un & de l'autre ; & je crois qu'ils ſeroient très bien enſemble, s'ils n'avoient point de femme.

La pauvre Madame de Châtillon eſt dans une grande douleur d'avoir perdu ſa fille, mariée à Toulouſe ; elle a voulu aller à Chaillot, où elle a une parente ; & M. le cardinal vient de l'y envoier. Je voudrois bien qu'elle n'y demeurât pas long-tems ; c'eſt un tréſor pour vous, auprès de Madame votre femme ; il me paroit qu'elle fait à merveilles les honneurs de la maiſon ; elle a ſoin de la ſanté de la ducheſſe ; elle eſt très bonne compagnie ; & certainement Me. de Noailles voit trop de monde pour être ſeule ; elle en aura beſoin dans ſes couches : je ferai mon poſſible pour lui rendre une ſi utile perſonne.

J'ai laiſſé à St. Cyr deux lettres que je voulois vous envoïer ; l'une de M. Desmaretz, l'autre de M. de Bâville. Je ſuis contente de ce qu'ils diſent de vous.

Madame la marquiſe de Laval ſe meurt de la maladie de quatre-vingt douze ans. On dit que le cardinal de Bouillon va

à Rome, & que la mort de ſon neveu dérange un de ſes plus beaux projets, qui regardoit Liege & Cologne.

Me. la D. de Mantoue eſt dangereuſement malade ; elle ne feroit point mal de mourir ; elle eſt, & embaraſſée & embaraſſante ; avec cela ; a-t'on des raiſons de vivre ? Adieu, mon cher duc, je me porte aſſez bien ; & je vous eſtime de tout mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

à St. Cyr, ce 2 août. 1700.

MA lettre ne pût s'achever hier à Marli ; je n'y ſuis pas lon-tems en repos. Je ſuis un peu inquiéte aujourdui ; M. le Ml. de Villars marcha hier ; & ſi les ennemis veulent une bataille, elle eſt donnée préſentement ; jugez avec quelle impatience on attend ce courier, qui doit nous apprendre notre mort ou notre réſurrection. Cependant les hommes diſent, que les Hollandois aimeront mieux nous miner ſurement que de ſe commettre à une action qui eſt toujours incertaine.

Nous retournons à Verſailles ; M. le dauphin, déja dégouté des affaires, va pour deux jours à Meudon, & y mene diner notre princeſſe avec la ducheſſe de Berri.

Toutes les autres prennent leur parti, ſoit pour s'étourdir, ſoit pour ſe déſennuier : & le roi ſera ſeul avec M. Voiſin, & avec ceux qui ne peuvent ſe diſpenſer de le ſuivre.

La ſanté de Mr. le maréchal d'Harcourt revient, depuis qu'il ſe repoſe : on croit qu'il ira en Flandres, à la fin de ce mois, que le Ml. de Villars eſt obligé de paſſer aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

Il y a une grande cabale, pour ôter le maréchal de Villars du ſervice : ſa conduite me paroit plus droite, que celle de ceux qui l'attaquent.

Je reviens du parloir voir M. l'évêque de Chartres. Vous ne ſauriez croire combien ces différens objets émouſſent le peu de vivacité qui me reſte. Adieu, donc, mon très cher neveu. Je m'en retourne de bonne heure, pour voir Madame votre femme, dont la ſanté me promet un comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVIII.

à Verſailles, ce 5 aout.

QUE puis-je vous dire, mon cher duc, ſur ce que vous venez de faire * ? Vous avez rendu un grand ſervice à

* Une flote de vingt-cinq vaiſſeaux de guer-

à l'état, vous avez fait un extrême plaisir au roi, vous aquérez une réputation qui est le plus grand bien des héros, vous avez ravi tous vos parens, vous avez consolé ma vieillesse, vous avez rempli mes espérances, vous m'avez ôté la confusion d'estimer si sérieusement un si jeune homme.

Le roi vous fait bon gré de ce que vous avez fait, & se félicite de l'avoir déviné: il admire votre diligence & celle de vos troupes : mais il avoue, qu'il ne peut comprendre celle de votre canon. Vous savez qu'il est juste, & point flatteur. Le peuple de Paris dit, que si vous êtes arrivé le jour que l'on marque, le diable

re avec plusieurs barques ayant fait une descente à Cette, le duc de Noailles, sur le premier avis du duc de Roquelaure commandant en Languedoc, partit en poste, suivi de neuf cens chevaux commandés par le marquis de Caylus, de mille grenadiers sous les ordres du brigadier Planque, & de douze pieces de canon : les troupes arriverent en trois jours, se reposerent cinq heures, allerent à l'ennemi, qui, chassé d'Agde & de Cette, se rembarqua avec perte de six cens hommes : le duc de Noailles ne perdit qu'un grenadier & quatre chevaux. Ce succès, dû à sa diligence, étoit important : si l'Anglois avoit eu le tems de se fortifier dans le port de Cette, il auroit pu recevoir, du port, des secours, & en tirer même du péis, où les feux de la guerre des fanatiques n'étoient pas encore éteints.

vous a porté : admiré ici, là vous paſſez pour magicien.

J'ai reçu bien des complimens : & j'ai été ſurpriſe de la vivacité de celui de M. le D. de Beauvilliers, avec qui je ne vous croïois pas ſi bien : il m'a parlé comme vous connoiſſant. M. Deſmarets m'écrivit de maniere à mériter de vous envoier ſa lettre : mais je ne l'ai pas ici : & il faut que celle-ci parte. Notre maréchal de Boufflers eſt à Paris : je m'attends à des démonſtrations d'une joie bien ſincere.

Madame la maréchale de Noailles me fit aller hier chez M. Deſmaretz pour l'affaire des rentes ſur la ville : nous conclumes tous deux, qu'il ne feroit pas de votre goût, qu'on en parlât dans ces circonſtances.

M. Voiſin envoia votre lettre à la De. de Noailles : elle n'a pas été inſenſible à cette attention : nous dinâmes hier enſemble chez Me. Voiſin. Elle eſt bien fiere de ce que vous avez fait : ſa ſanté eſt très bonne, quoi qu'elle puiſſe dire. Notre princeſſe a eu, en tout ceci, une conduite ſi obligeante pour vous, qu'elle doit vous raccommoder pour long-tems. Meſdames vos ſœurs ne vous la laiſſeront pas ignorer. Adieu, mon cher duc :

j'ai tant à répondre ſur tout ce que vous m'avez attiré, qu'il faut que je ſonge à ce que vous avez fait, pour vous le pardonner. Je ne laiſſe pas dans ma joye d'être en peine de l'excès des fatigues que vous venez d'eſſuyer : l'eſprit eſt prompt &c.

LETTRE LXXXIX.

à St. Cyr, ce 15 août. 1710.

IL n'y a pas long-tems que je vous ai écrit au long, mon cher duc : mais je veux vous envoyer cette lettre que je viens de retrouver dans mon porte-feuille.

Je crois que Bethune * n'ira plus guères loin. M. de Vendôme a toujours la goute à Anet. Les diſſenſions d'Angleterre augmentent tous les jours : Dieu prépare peut-être quelque choſe de ce côté-là. Le roi n'a pu ſe confeſſer, parce que ſon confeſſeur s'eſt trouvé mal.

DE M. DE BAVILLE.

J'ai eu l'honeur, Madame, de vous

* Elle fut très bien défendue par M. du Puy-Vauban, qui ne la rendit qu'après 35 jours de tranchée ouverte, quoiqu'il n'eut qu'une petite garniſon.

écrire en gros la descente des ennemis : voici ci-joint le détail de leur rembarquement. M. le duc de Noailles nous promet un grand général : il entre dans des détails infinis : il communique son application & son activité à tout ce qui reçoit ses ordres : voyant d'abord tout ce qu'on peut voir, il prend vite son parti : les troupes l'adorent, & feront toujours sous lui avec joie ce qu'elles ne feroient pas sous un autre sans murmure : mais il lui sera bien difficile de rendre à l'état un service plus important, que celui qu'il vient de rendre à cette province. Des officiers prisonniers m'ont dit aujourd'hui, qu'ils ne s'étoient embarqués dans ce projet, que sur l'assurance d'être soutenus par plus de vingt mille hommes qui devoient les joindre. C'est ce qu'il a prévenu par cette marche si vive & si extraordinaire, dont vous ne pouvez bien juger dans l'éloignement. Je serai toute ma vie avec le respect de mes jeunes années &c.

De Montpellier, ce 1. août 1710.

LETTRE XC.

à Versailles, ce 17 août. 1710.

VOus croiez donc, Monsieur le duc, que nous sommes des imbécilles en ce péïs-ci, & qu'il n'y a personne qui ait entendu toutes les merveilles, & toutes les délicatesses de votre conduite ! Quand on reçut votre lettre, simple, courte, Césarienne, » le roi dit : » il » n'a pas voulu rendre compte de ce qui » s'est passé : il veut laisser au comman- » dant & à l'intendant à mander le dé- » tail «. Cette lettre fut donc pesée dans toutes ses circonstances : & la fin ne fut pas ce qui plut le moins : vous priez si tendrement le ministre de la guerre d'envoier de vos nouvelles à vos parens : j'aurois été bien offensée, s'il y avoit eu quelque chose de plus pour moi. Quand le courrier, ou officier de M. de Roquelaure me présenta deux lettres, je dis qu'elles seroient de M. de Roquelaure & de M. de Bâville, & qu'elles ne pouvoient être de vous : vous voiez, Monsieur, qu'on a du discernement, & qu'on vous connoit un peu. Jamais on n'a plus donné de louanges à un homme, que vous

en avez reçues. Ne point attendre l'ordre, prendre son parti sur l'heure, ne consulter que le bien de l'état, aller servir en subalterne, donner d'abord les ordres, les exécuter avec la même diligence, pourvoir aux rafraîchissemens des troupes avec vigilance, attaquer l'ennemi avec la même promptitude, ramener sur le champ en Roussillon un soldat qui ne sent point les fatigues qu'un général, qu'il aime, partage avec lui : tout a été considéré : & je n'ai point encore eu de coup à parer. Je ne dis rien de votre courage : vous en seriez offensé : mais on a parlé de celui des deux freres. Faites mon compliment au chanoine : il n'auroit point si bien fait à Notre-Dame. J'ai été si contente, que j'ai été diner chez Me. de Noailles.

M. de Vendôme est retenu par la goute : on croit qu'il ne trouvera pas les affaires en fort bon état en Espagne : & que le dernier combat ne s'est pas passé heureusement pour le roi. On ne parle ici que de notre union avec l'Espagne : & les dames, en mettant leur rayon, agitent, s'il faut faire un traité, ou non : ce sera bien autre chose à Marly.

Je suis plus solitaire que jamais : je vis hier le pere de la Rue, qui vous vou-

droit connêtable : il vous aime passionément.

LETTRE XCI.

à St. Cyr, ce 3 septembre. 1710.

COMME l'incertitude est pour moi le plus grand mal, je ne pouvois ces jours passés avoir le courage de vous écrire : j'attendois toujours la confirmation de la mauvaise nouvelle d'Espagne *. Enfin, elle arriva hier, mais avec un reste d'espérance de rallier encore une petite armée : vous savez bien qu'on a la funeste maxime de n'affliger les rois qu'à demi. Apparemment on presse fort l'arrivée de M. de Vendôme, qui produira plus que toutes les promesses. On nous presse fort de Madrid de leur envoier des troupes pour faire quelque diversion : je ne doute pas qu'on ne le fasse quand on le pourra : la marche sera longue & le mal est présent.

Bethune est pris après une résistance qui a surpris tout le monde : voions ce que nos ennemis voudront faire. On mande de l'armée que ce sera le siege de St. Ve-

* La bataille de Sarragosse, où les Espagnols d'abord vainqueurs avec un grand avantage, furent ensuite battus par M. de Staremberg.

nant, & que l'on ne croit pas qu'ils entreprennent ſi tard celui d'Aire : nous en ſerons éclaircis dans peu de jours.

M. le Ml. de Villars eſt très incommodé : mais il renvoie toujours ſon voiage aux eaux : il veut voir finir la campagne, & ſans doute il voudroit bien y finir lui-même. Je crains qu'il ne ſe mette hors d'état de ſervir l'année prochaine : il eſt véritablement mal : & ſon ſeul courage le ſoutient.

M. le Ml. d'Harcourt obéira à tout ce qu'on lui commandera : mais il n'eſt point remis, & il ne pourra point remplir, ni les devoirs d'un général, ni ceux d'un ſoldat : notre ſituation eſt triſte de tous les côtés : & il n'y a que l'habitude de l'enviſager depuis long-tems, qui puiſſe nous la faire enviſager ſans trembler : je ſuis auſſi mécontente des officiers généraux, que je l'étois l'année paſſée à force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, les foibleſſes des philoſophes, les bêtiſes des politiques, la fauſſeté des devots, je ſuis parvenue à ne les pas plus eſtimer que les femmes, qui ſont pourtant de jour en jour plus mépriſables.

Les tracaſſeries, qui étoient autrefois reſſerrées dans les maiſons des particuliers,

font aujourd'hui à la mode parmi les grands, mais tracasseries qui emportent la piece, & qui communiquent le découragement aux mieux intentionnés, & qui déchirent la réputation. De quel côté qu'on se tourne, on ne voit que sujets de peines : il me semble que de mon tems il y avoit encore une espece de générosité & de franchise dans les malices mêmes de l'envie.

Oui, certainement, mon cher duc, le roi est très content de vous : il dit, que les Noailles ne lui manqueront jamais : il compte sur vous pour les plus mauvaises, comme pour les meilleures commissions.

La pauvre Me. des Ursins triomphoit, dans sa derniere lettre, d'un petit avantage remporté le 15 d'août : elle voit présentement que les batailles ne sont pas toujours avantageuses : il y a des gens qui ne savent ni se réjouir, ni s'affliger.

On n'a point voulu que vous allassiez à Madrid : vos raisons étoient pourtant bonnes. Vous aurez de la peine à bien arranger vos projets avec M. de Vendôme, outre que cette derniere affaire change fort l'état de l'Espagne. Faites de votre mieux : & ne vous attendez à rien de parfait.

M. Voisin se conduit parfaitement, &

tout le monde le loue. On ſe déchaîne aſſez contre M. Deſmarets. Il me paroit qu'il travaille beaucoup & avec un grand courage : ſa beſogne eſt difficile : il s'agit de contenter le roi, & de point aigrir le peuple, de nourrir des ſoldats, & de ne pas ruiner des péïſans : on lui demande des millions, & il n'a pas le ſoû : il ne peut que fournir des moiens d'en avoir : & ces moiens irritent, parce qu'ils ſont aujourd'hui tous violens.

Le roi eſt très occupé de ſes affaires : il les ſuit : il entre dans le détail : il travaille plus que jamais : & ſans le flater, on ne peut trop admirer la fermeté de ſon courage & la ſincérité de ſa réſignation. Le roi d'Angleterre eſt languiſſant : il a des hémorroïdes ſi douloureuſes, qu'il ne peut preſque plus monter à cheval : il ſera obligé de revenir à la fin de la campagne. J'irai vers le ſoir à Verſailles pour voir Me. la D. de Noailles, qui aura, je crois, bien des choſes à me dire : car ſa couche ne ſe tourne pas ſelon ſon projet : j'ai bien envie qu'elle ait un comte d'Ayen.

Plus je vieillis, & plus j'ai d'afflictions : plus j'ai d'afflictions, plus ma ſanté ſe rétablit : il y a bien long-tems que je ne m'étois auſſi bien portée. Je ſais que

vous le déſirez ainſi : & l'idée de vous plaire me conſole un peu du chagrin de me déplaire à moi-même.

Je vous embraſſe, mon cher duc, en vous aſſurant de ma parfaite eſtime & de ma tendre amitié.

P. S. Je viens de recevoir la lettre de Me. des Urſins : elle me mande que l'affaire eſt moins fâcheuſe qu'on ne l'avoit cru d'abord : elle ſe recrie fort ſur la fidélité & l'affection des peuples : il n'y a pas lieu d'en douter, & c'eſt un grand bien : mais il faudroit des troupes & de l'argent, & nous n'en avons point, & c'eſt un grand mal. Le gouvernement de Vincennes a été demandé par toute la cour : on croit que Me. la D. de Bourgogne l'a fait donner à M. du Châtelet : elle ſe fait bien des amis & des ennemis. Adieu, Monſieur le duc. M. Deſmarets vous aime toujours, & eſt toujours aimé de moi.

LETTRE XCII.

ce 31 octobre. 1710.

ME. la maréchale me vint voir le lendemain de votre départ : elle étoit ſi froide, que j'irois lui rendre ſa viſite,

ſi je pouvois aller dans un lieu où je n'ai pas une niche. Je n'ai rien vu de plus aimable que meſdemoiſelles vos filles: je vous les promets parfaites, ſi elles ſont élevées pour les mœurs comme pour les graces.

Me. votre femme veut aller à Marli: je lui ai déclaré qu'elle ne pouvoit pas y aller toujours: que le roi eſt embarraſſé pour les logemens: qu'elle ne peut contribuer au plaiſir préſent des princeſſes, qui eſt de monter à cheval & de jouer: il me parut qu'elle ne goutoit pas ma diſcrétion: mais un voyage à St. Cyr l'a conſolée.

Il n'eſt pas étonnant, Monſieur, que j'aïe oublié à vous recommander M. de Pelleport, qui a épouſé la fille de ma favorite Me. de Villefort, & M. du Perou, frere de la ſupérieure de St. Cyr, qui ne m'eſt pas indifférente.

Le roi & M. le cardinal ſont toujours en querelle: c'eſt une négociation, qui ne peut vous manquer quand vos affaires ſeront finies: celle-là vous fera plus de peine que d'aller de Madrid à Verſailles en poſte.

Il m'a paru qu'on goutoit aſſez le cardinal en Eſpagne: on en parla au conſeil: on croit que l'amitié de la France

peut lui être encore utile à Rome.

Les nouvelles d'Eſpagne marquent que les affaires ſe raccomodent tous les jours, & que l'archiduc eſt embarraſſé. Me. la princeſſe des Urſins me mande que ſi l'on vous met en état de faire une diverſion la guerre finira bientôt : elle pourroit bien ſe trop flatter, & nous nous trop deſeſpérer.

Le roi n'avoit pas encore hier au ſoir la nouvelle de la priſe d'Aire. Nos chers officiers trouvent que la défenſe eſt trop longue & qu'il pleut beaucoup.

Les amis de M. le Ml. d'Harcourt diſent qu'il ſe porte fort bien. Le maréchal de Villars ſe loue fort des eaux. Le maréchal de Berwick doit arriver demain. Le maréchal de Boufflers eſt allé planter : je crois que ce Cincinnatus ne ſeroit pas fâché qu'on allât le chercher à la charrue pour commander l'armée : en attendant il nous a tous chargés de penſer à lui, s'il vaque quelque choſe pendant ſon abſence, qui doit être de quinze jours. Je voudrois que nos ennemis craigniſſent nos généraux autant que moi : ils me deſeſpéreront cet hiver, & je n'aurai point celui qui me conſoleroit : je ne vois que des courtiſans, & pas un capitaine. M. le duc d'Orléans ſe démit hier l'épaule

à la chaſſe : ſon cheval ſe renverſa ſur lui : tout eſt bien remis. Adieu, mon cher duc : les gens, que vous aimez le mieux, ſe portent fort bien & vous eſtiment fort. Je vous prie de remercier M. le comte de Muret de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire ſur ce qu'il va ſervir en Catalogne. Rien n'eſt plus obligeant, & pour vous & pour moi.

LETTRE XCIII.

1710. *à St. Cyr, ce 9 novembre.*

JE ſuis en peine de votre ſanté, mon cher duc, & je ne ſerois point ſurpriſe que votre corps ne pût fournir à l'activité de votre eſprit & à l'ardeur de votre zèle. Conſervez-vous : ce ſera un ſervice que vous rendrez au roi : vos jours ſeront utiles à ſon ſucceſſeur. Je ne ſais de vos nouvelles que par le miniſtre : mais je ne ſuis point raſſurée, quoique vous continuiez votre voiage.

Nous ſommes occupés, & trop publiquement, d'un parti de cinquante hommes qui a paſſé quelques rivieres, & qui a deſſein d'enlever quelque perſonne conſidérable : les nouvelles, qu'on en reçut hier de Soiſſons diſent que ces cinquante

hommes ſont à pié. On dit que, ſi cela eſt, ils ne nous enleveront pas, & que c'eſt peut-être pour faire contribuer, en menaçant du feu.

La défenſe d'Aire ſurprend tout le monde, & donne grande envie qu'on pût la ſécourir. Les ennemis ont beaucoup perdu devant toutes les places qu'ils ont priſes, ſur-tout devant celle-ci : & il y a de fâcheuſes maladies dans leur armée, qu'on aſſure être fort diminuée. Je crois que M. le maréchal d'Harcourt fera tout ce qu'il pourra, & qu'il pourra très peu. On dit qu'il y a des maladies auſſi dans notre armée ; mais elles ne ſont pas ſi dangereuſes.

M. le maréchal de Berwick eſt revenu. M. de Savoye fait des propoſitions qui ne ſont pas recevables : il eſt aſſez mal depuis quelque tems : ſa perte ne nous feroit pas avantageuſe, à ce qu'on dit. Le fils du comte de la Mothe a été tué à Aire, après y avoir fait des merveilles.

à St. Cyr, ce 12 novembre.

M. de Guébriant mande qu'il peut encore venir, ſi cela eſt néceſſaire : vous entendez bien ce qu'il veut dire. Je ne ſaurois croire, que le maréchal d'Harcourt manque une ſi belle occaſion, ſi le ſecours eſt pratiquable.

Je dinai, hier, chez M. Desmarets, & je l'entretins ensuite : il ne me parut pas si chagrin qu'on me l'avoit dit. Il espere beaucoup du dixiéme denier, & croit que la recette se fera fidélement : il est ravi de la défense d'Aire. Nous ne nous séparâmes pas, sans parler de vous : je le crois de vos amis. On est rempli d'espérance en Espagne, & ravi du secours qu'on y envoie. Dieu veuille accomplir toutes vos prophéties ! Adieu, mon cher duc.

LETTRE XCIV.

1710. *à Versailles, ce 18 novembre.*

VOICI la troisiéme lettre que je vous ai écrite, mon cher duc, sans en avoir reçu de vous : tous vos parens ne s'accommoderoient pas d'un plus long silence : il faut un mot qui rassure sur votre santé notre tendresse allarmée.

Les armées sont apparemment séparées : on ne voit que lettres des courtisans qui annoncent leur retour. Leurs discours d'hiver seront comme ceux de l'été, & tous trés décourageans, & très préjudiciables au service.

Je ne vois que le duc d'Albe & le

comte de Bergneich, qui appronvent la taxe du dixiéme : c'eſt peu, que d'avoir le ſuffrage des étrangers. M. Deſmarets en eſpere pourtant beaucoup : il prétend que les Hollandois en ont été fâchés. Le débordement des rivieres cauſe encore une grande ruine. Le pont de Moulins, chef d'œuvre du grand Manſard, a été emporté. On découvre, tous les jours, combien ce grand homme a trompé le roi : il ne m'a jamais trompée.

Le duc d'Albe eſt toujours très mal : Me. ſa femme n'eſt plus groſſe : Me. la De. de Mantoue n'étoit pas encore morte hier au ſoir. Le maréchal d'Huxelles me paroit d'autant plus mal, qu'on dit que ſes jambes ſont deſſéchées : rien n'eſt plus dangereux. On chante déjà victoire à Vittoria : l'Archiduc eſt en marche pour ſe retirer ſoit en Arragon, ſoit en Catalogne : comme je ſuppoſe que l'armée du roi le ſuivra, je me fais une agréable idée, peut-être eſt-ce une chimere, de voir M. de Staremberg entre M. de Vendôme & vous.

Le petit Cailus a fait de grandes ſollicitations pour aller à Gironne ſervir d'aide-de-camp au général : j'approuvois fort ce deſſein : le roi ne l'a pas voulu : ſa mere eſt toujours très languiſſante. Mon

compliment, je vous prie, à M. le marquis de Brancas, ſur ce que M. ſon frere eſt aumônier du roi : je le vis hier : ſa figure eſt noble & modeſte : je le vois déjà un bon évêque, à tout ce que j'en entends dire. M. de Guebriant arrive, au premier jour : je crois qu'il ſera chevalier de l'ordre avec une penſion. La derniere lettre de Me. la pr. des Urſins étoit pleine de marques d'eſtime, & d'amitié pour vous : je le diſois, hier au ſoir, au roi, qui me répondit, que LL. MM. CC. vous avoient de grandes obligations, & que vous vous mettiez en pieces pour leur ſervice. Si votre confiance étoit dans les princes, je vous plaindrois pourtant : mais vous avez appris de bonne heure à les ſervir en dépit de l'ingratitude, & à n'attendre de récompenſe que de vous-même.

Me. de Champigny, dame de St. Louis, veut que je vous recommande ſon frere, colonel d'un régiment nouveau.

LETTRE XCV.

1710. *à St. Cyr, ce 25 novembre.*

ENFIN j'ai reçu une lettre de vous, du 14 de ce mois, toute remplie

de plaintes. Le roi ne doute point que votre zèle & votre intelligence ne remédient à tout : mais Me. la ducheſſe de Bourgogne & moi entrons dans vos peines : nous connoiſſons que votre ſtile n'eſt pas larmoïant : & nous jugeons que votre état eſt encore plus triſte, que vous ne nous le dépeignez.

Cependant vous avez le beau tems que vous deſirez : ainſi j'eſpére que vous ſortirez de vos premiers embarras : mais il en viendra d'autres. La cour de Vittoria s'étoit flattée, ſelon ſa coutume, que l'archiduc ſe retiroit : ce qui ne ſe trouve pas vrai. On dit que M. de Staremberg attend les troupes que les ennemis envoient à Barcelone, & en Portugal.

Nos bonnes têtes d'ici ſont toujours perſuadées, que nous n'aurons jamais la paix en gardant l'Eſpagne, & que tout bon François doit deſirer que Philippe V. ſe contente d'un partage, en attendant des conjonctures plus favorables. Ils prétendent, que le roi devroit exiger de Me. la princeſſe des Urſins d'entrer dans cette vue, & d'y travailler peu à peu : ils croient, que c'eſt la choſe du monde la plus aiſée de perſuader à un roi, qu'il doit ſe détrôner lui même, & à une favorite qu'elle doit s'ôter ſon crédit. Je n'a

encore vu M. le maréchal d'Harcourt, qu'en préſence du roi : il me parut, le viſage un peu étonné : je dois le voir demain ou après demain : il a pris le bâton : le duc de Villeroi eſt allé à Paris, & reviendra jeudi pour ſuivre le roi à Marli, & M. d'Harcourt prendra deux ou trois jours de repos.

M. le maréchal de Boufflers na point demandé à me voir depuis ſon retour. M. d'Albergotti m'a paru auſſi vif que jamais : auſſi dit-il que ſon mal n'étoit rien de conſidérable. M. de Guebriant ſera chevalier de l'ordre, & aura une penſion, en attendant le gouvernement vacant. Nous allons voir bientôt l'effet du dixieme : il y a des provinces qui murmurent un peu. Le roi dit que les gardes du corps ſont en très bon état. M. le prince de Conti ſera chevalier de l'ordre au premier jour de l'an. Notre princeſſe a commencé à tenir une cour chez elle, le ſoir, depuis ſept heures juſqu'à ſix : M. le duc de Bourgogne y tient une table de jeu. On veut quelques bals à Marly : tout cela m'inquiéte pour une perſonne qui paroit ſur ſa bonne foi, & qui juſqu'ici en uſe bien. On eſt fort attentif ſur la deſtinée de M. Marlborouhg, qui eſt retourné en Angleterre. Si tout ce qui s'y paſſe n'aporte point

d'autre changement que celui de ce général, il me ſemble que c'eſt peu de choſe : nous ſommes trop mal, pour qu'un ſeul homme puiſſe nous rétablir ou nous ſauver. Votre maitre ſe porte très bien, & la ſanté de votre très humble ſervante eſt meilleure qu'elle ne l'a été depuis dix ans.

Me. de Mantoue vivoit encore hier au ſoir.

LETTRE XCVI.

à St. Cyr, ce 27 décembre. 1710.

VOus ne devriez pas m'écrire, mon cher duc, quand vous n'avez à me mander que ce que vous écrivez au roi : il m'en fait part, & vous êtes accablé d'affaires. Je ne ceſſe de vous recommander à Dieu pour qu'il vous conſerve. Songez que vous êtes général, & général très néceſſaire.

Vous ſavez combien on juge à notre cour d'après les événemens : toutes les fautes de M. de Vendôme ſont oubliées, & c'eſt un héros : il n'auroit aucun talent, s'il étoit malheureux : notre jalouſie ronge toujours le mérite, & ne laiſſe pas même en paix le malheur.

Paris & la cour ſont dans la joie : les habiles croient que nous ne gagnons pas à ce qui ſe paſſe en Eſpagne : il n'y a que Dieu, qui ſache ce qui nous en doit revenir, & ce qu'il veut faire de nous.

On eſt très occupé du rétabliſſement de l'armée de Flandre : les officiers font plus qu'on n'avoit eſpéré : les recrues arrivent : on connoit la néceſſité de la diligence : l'argent ſeul nous arrête. Je ſuis perſuadée que ſi vous étiez ici, vous nous procureriez encore quelques millions : mais vous n'y êtes pas : & c'eſt ce qui me tue : vous faites du bien où vous êtes : & c'eſt ce qui me conſole.

Pourquoi ne vous ſervez-vous pas de toute votre autorité ſur le marquis de Noailles pour le renvoier ici ? Il eſt toujours malade : l'air de Rouſſillon lui eſt mauvais : celui de Paris eſt excellent pour la poitrine, qu'on dit qu'il a très foible. Je tremble que vous ne le perdiez. On croit Me. la De. de Noailles groſſe : elle ſoutient qu'elle ne l'eſt pas : ſi elle l'eſt, elle aura beſoin de conſolation : & il eſt vrai qu'elle paſſe une triſte jeuneſſe, & qu'elle ſouffre bien des maux. Adieu, Monſieur, notre amitié eſt trop véritable & trop ſolide pour nous faire des complimens : laiſſons-les aux traitres, ou aux deſœuvrés.

LETTRE XCVII.

à Marli, ce 12 janvier. 1711.

Les affaires d'Espagne sont maintenant l'objet de notre joie, & de notre application : nous ne les séparons point de celles des Catalans : & nous trouvons fort mauvais que nous n'ayons pas de vos nouvelles à tout moment : on ne s'àborde plus, sans se demander des nouvelles d'Espagne : il est encore du bel air de vous louer.

Nous apprimes hier qu'on diminue tous les jours le train de M. de Staremberg : je vous plains, si le manque de subsistance vous empêche de le joindre ! Nous vous fesons souvent aller bien vite avec un morceau de pain dans la poche, battre Staremberg, le prendre prisonnier, nous l'envoier : nous traitons assez de même M. l'archiduc : mais, encore une fois, vous serez bien fâché, si nos projets deviennent impossibles, & je n'en serai pas surprise.

Paris est ravi de l'état de l'Espagne : le plus grand nombre en ce péïs-ci pense de même : mais *ma solidité* est persuadée que nous en pâtissons. Il ne faut

pas vous en dire davantage, de peur de vous mettre en colere. Encore un mot. On ne croit pas que le ſiege de Barcelone ſoit poſſible, ni qu'il vous fut avantageux de chaſſer l'archiduc. Si votre ingénieur dit vrai, vous êtes dans la ville de Gironne. Vous avez tant de commerce, qu'on vous aura mandé, beaucoup mieux que je ne le ſaurois faire, tout ce qui regarde la guerre du Nord. La pente, que j'ai à la défiance, ne m'empêche pas de voir, que de tous côtés, il y a des mouvemens dont nous pourrons bien profiter : mais j'ai peur que nous ne puiſſions attendre leurs effets. On dit que nos ennemis commencent à faire de grands efforts en Flandres, & qu'ils ſont bien piqués de ce qui ſe paſſe.

M. Deſmarets & M. Voiſin me paroiſſent fort occupés à mettre l'armée en état de prévenir nos ennemis : nous avons un peu d'argent : & je vous avoue que j'admire M. Deſmarets de le voir dans l'eſpérance de pouvoir ſoutenir encore une quatrieme campagne : je l'ai vu aujourd'hui, non ſans parler de vous : il me paroit bien véritablement de vos amis.

M. Voiſin marie ſa fille au jeune comte de Châtillon. Le duc de Fronſac va épouſer votre couſine : jamais homme n'a mieux

mieux réussi à la cour, la premiere fois qu'il y a paru : c'est réellement une très jolie créature.

Je vis hier la De. de Noailles à St. Cyr, avec la contenance qu'auroit eue Mlle. de Lamoignon en pareil cas, pénétrée d'une douleur tranquille, inquiéte de vos nouvelles, comprenant le péril où vous êtes, priant instamment qu'on lui dise tout ce qu'on apprendra de vous.

Il y a assez de nouvelles ici sur le tapis, pour faire parler le salon : mais le jeu, qu'on y joue depuis le matin jusqu'au soir, fait une grande diversion, & nous épargne bien des sottises.

M. le Ml. de Boufflers a fait un grand raccommodement entre M. d'Harcourt & M. de Torcy : il n'y a pas eu grande peine : car ils en avoient tous deux envie. J'aime la paix, & j'ai souhaité celle-ci, parce que je la crois utile aux affaires du roi. M. d'Harcourt veut demeurer brouillé à jamais avec M. le D. de Beauvilliers. Le roi a permis à M. d'Antin de faire juger le procès qu'il a pour le duché d'Epernon : ce qui fait grand bruit à Marly. Il faut si peu de chose pour nous occuper.

Je vous embrasse, mon cher Duc : je suis inquiéte pour vous : je ne me porte pas bien. J'entends avec grand plaisir

chanter vos louanges : la table, que vous donnez aux ingénieurs, fait grand bruit : elle me ravit : mais je voudrois la De. de Noailles dans un couvent avec cent écus de penſion.

Il ne faut pas finir, ſans parler de notre princeſſe, qui s'attire préſentement beaucoup de louanges & de conſidération : nous ne vous oublions pas dans nos entretiens. Ma niéce n'eſt point ici : je ne ſais pourquoi.

Notre brillante ducheſſe
Ne ſeroit-elle pas mieux
De nous montrer ſes beaux yeux,
Que de reſter à Lutece,
Et laiſſer notre grand roi
Entre ſa couſine & moi?

LETTRE XCVIII.

1711. *à Verſailles, ce 20 janvier.*

VOs prophéties ſur l'Eſpagne ſont accomplies : & je vois même des apparences favorables pour celles que je vous ai vu faire ſur la France : cependant nous touchons à ce mois de mars, qui doit décider notre ſort.

J'ai vu avec plaiſir que vous penſez comme le roi ſur le ſiege de Barcelone. Je

craîns que M. de Vendôme ne se rende pas : il me paroit pourtant, par leurs projets, qu'ils veulent faire ce que vous proposez. Notre maréchal de Bouflers a été bien malade de sa poitrine : il est à Paris : M. Fagon n'y croit pas de danger : mais il ne le voit plus. Me. la Maréchale de Noailles me paroit bien contente de Me. votre femme, & de tout ce qu'elle a fait à Paris pour vos affaires. Il a fallu, bon gré malgré, voir M. d'Oremieux : mais, après avoir dit un mot de vos intérêts, nous nous sommes mis sur vos louanges. Vous êtes son héros, & nous croions que vous le serez de bien d'autres.

Je crois Gironne pris, mais il faut encore bien des jours pour en sçavoir des nouvelles. Vous faites fort bien votre cour : je connois vos sentimens, & je crois qu'ils ne changeront pas. La D. de Ber... a bien fait des imprudences : on s'en est lassé : & Me. la De. d'Orléans a pris le timon. Elle est en pénitence & gouvernée : elle fait tout ce qu'on veut : ceux, qui l'avoient abandonnée, ont plus de tort qu'elle. Notre princesse s'établit une grande réputation de prudence : la jeunesse commence à la craindre : & véritablement tout le monde est charmé d'elle, & a lieu d'en être charmé. Nous

parlons ſouvent de vous, & nous n'avons point de diſpute. Le roi eſt en parfaite ſanté : c'eſt ce qui vous paroit le plus important & à moi auſſi. Je ne puis, mon cher duc, vous dire à quel point je vous eſtime & je vous aime : je ſuis perſuadée que vous avez de l'amitié pour moi.

LETTRE XCIX.

1711. *à Verſailles, ce 25 janvier.*

JE ſuis bien fâchée de toutes vos tribulations, mon cher duc : mais graces à Dieu, vous avez de toutes ſortes de courages : & vous ſçavez mieux que moi, qu'il y en a plus à ſouffrir des contradictions, qu'à prendre des villes.

Il eſt certain qu'on vous a fait voler au-devant de M. de Staremberg pour l'empêcher de rentrer dans Barcelone : on l'a fait venir dans quatre jours : d'autres ont fait marcher le roi d'Eſpagne ſi vite, qu'il a pris M. de Staremberg avec toute ſon armée. Gironne a été d'abord une grande entrepriſe : enſuite on a parlé d'une muraille ſeche pour toute défenſe : on vous a fait laiſſer une partie de vos troupes pour la prendre, & vous, avec l'autre, défendre le paſſage de l'Ebre. Je n'ai

jamais vu le roi douter que M. de Staremberg ne feroit point pris, qu'il arriveroit à Barcelone, & que vous ne quitteriez point Gironne qu'il ne fût pris.

L'ingénieur, qui avoit écrit que vous feriez les *rois* dans la ville, a un peu contribué à l'impatience du public : mais les gens fensés, au nombre defquels je me range, ont bien remarqué que vous ne le mandiez pas, & que vos efpérances étoient du 5 au 20, de forte que nous n'attendions de vos nouvelles que le 25 ou le 30. Vous êtes fi folide, que vous ne compterez guères tous les difcours, & que vous ne fongerez qu'à finir votre entreprife, fans daigner même fonger à faire rougir les difcoureurs. Deux raifons empêchoient le roi de croire que vous ne l'abandonnaffiez: l'une, l'impoffibilité de marcher fans fubfiftance, & l'autre, que vous étiez d'humeur à achever ce que vous aviez entrepris, avant que de paffer à une autre idée.

Le fiege de Barcelone a fait faire auffi beaucoup de raifonnemens : les uns le vouloient, le croiant poffible : les autres foutenoient qu'il y auroit de la folie de l'entreprendre, & quelques-uns ont cru qu'il ne vous feroit pas avantageux de l'avoir, parce que les ennemis ne pourront le foutenir fans beaucoup de foin, de dépenfes

& de peines, qu'ils tourneroient toutes contre vous. Le roi a été très aise que vous vous soyez trouvé de son avis là-dessus : & il me semble même que du côté d'Espagne on n'en parle plus.

Nous sommes ici fort occupés du rétablissement de l'armée : on croit que les arrangemens pour la subsistance sont faits : les recrues vont mieux qu'on ne l'osoit espérer de la pauvreté des officiers : mais leur bonne volonté ne suffit pas : on les aidera par des milices. Le maréchal de Villars part pour la frontiere, & M. de Guebriant, pour St. Omer. Je vous pardonne d'être plus occupé de Gironne que de nous : la De. de Noailles m'avoit déjà dit, que vous lui mandiez que toute votre passion étoit pour cette place : apparemment vous jouirez enfin de votre maitresse au hazard d'être incestueux *. Il faut bien vous dire un mot de notre De. de Bourgogne, qui, malgré tout son mérite, est un peu trop engouée, de la danse, des bals, & des mascarades : le mariage de Mlle. Voisin en a fourni un : c'est dommage que celui de M. de Fronsac se fasse à Paris ! Il ne faut pas finir cet article, sans vous dire que de Lorme, ma femme de

* Le premier maréchal de Noailles avoit pris Gironne, le 29 juin, 1694.

chambre, épouse Baptiste. Je suis dans mon lit avec une fluxion sur la tête, qui m'empêche de vous écrire moi-même, mais qui ne m'empêche pas de vous aimer de tout mon cœur.

LETTRE C.

à Versailles, 26 janvier. 1711.

J'ENTENDIS lire hier au soir toutes vos lettres : & j'ai vu le détail de toutes vos souffrances : je les comprends dans toute leur étendue : & je les partage avec amitié : j'espere qu'elles sont finies, à l'heure qu'il est, & que nous aurons à la fin du mois la nouvelle de la prise de Gironne. Dieu veuille vous conserver, au travers de tant de périls pour votre vie & pour votre santé ! Il faut être bon françois pour servir dans le tems où nous sommes : il faut avoir un grand courage pour surmonter tant d'obstacles que vous n'avez pas ignorés, même avant que de partir.

Quand l'entreprise de Gironne sera finie, vous entrerez dans d'autres peines. J'étois bien mal instruite, quand je croyois qu'on ne pensoit plus au siege de Barcelone. M. de Vendôme ne se rendra pas aisément, & je crains que la différence de

vos ſentimens ne trouble l'intelligence qui eſt entre vous. Le roi eſt pour vous : mais on ne manquera pas de publier en Eſpagne, qu'il ne veut pas que la guerre y finiſſe. Je vois, par une de vos lettres, qu'on vous a donné quelques chagrins ſur la pancarte du roi catholique. Je dirois à un autre, qu'il ne faut jamais fâcher les gens éloignés, parce qu'ils voient les choſes pires qu'elles ne ſont : mais j'eſpere que votre eſprit ſupérieur vous les fait voir à peu près ce qu'elles ſont en effet. Enveloppons-nous dans notre vertu, mon cher duc : j'en ai un beſoin préſent, & vous en aurez beſoin toute votre vie : heureuſement vous aimez le bien pour le bien : le témoignage de votre conſcience vous ſatisfait : bon ſujet & bon citoien, vous aimez également l'état & le roi : vous connoiſſez la néceſſité de vos ſervices : c'en eſt aſſez pour vous faire paſſer pardeſſus bien des choſes déſagréables. Il eſt très ſûr que vous êtes très bien avec le roi, & que je n'ai point encore vu le déchaînement de l'envie contre vous : mais patience, cela viendra : & il faudroit que vous fuſſiez bien malheureux pour n'être pas envié. Ce qui ſurprend le plus ici, c'eſt la fidélité de vos Catalans, qui marque que l'archiduc n'eſt pas leur véritable roi.

Nous avions espéré qu'ils se rendroient à nous pour être à jamais dans leur devoir. Adieu, mon cher duc, continuez toujours à m'écrire l'état de votre esprit & de votre santé : je sçais par vos lettres au roi les autres détails. Il est inutile de finir les miennes par des protestations : je ne puis croire qu'elles soient nécessaires.

LETTRE CI.

à Marli, 6 février. 1711.

J'Ai beaucoup de joie : & je l'ai achetée par beaucoup de peine, non des sots discours que j'entendois sur la levée du siege, mais par beaucoup de raisons, comme le retardement que le déluge vous aportoit, la diminution de vos vivres, la difficulté d'en avoir, le peu d'habileté de vos ingénieurs, la capacité de M. de Staremberg, la rage des peuples, vos inquiétudes, vos fatigues : tout cela, mon cher duc, m'a fait passer de mauvaises nuits : je me suis souvent mise à votre place : & je la trouvois la plus mauvaise du monde.

Enfin Gironne est pris : & tout ce qui en fesoit les difficultés fait aujourdhui votre gloire. MADAME, qui sort de ma chambre pour m'en faire compliment, m'a assu-

rée que vous étiez encore aimé & loué de bon cœur : & nous avons conclu que si vous continuez, vous pourrez bien être haï & blâmé de bon cœur aussi.

On nous annonça M. Voisin, en même tems que le capitaine des gardes avertit pour la viande *. Vous sçavez qui est dans ma chambre à cette heure-là. Nous crumes d'abord que ce seroient des nouvelles de Gironne. M. Voisin entra, suivi d'un homme dont la taille étoit fort petite, & dont la barbe étoit un peu plus grande. Ce petit homme commença son récit d'un ton & d'un accent qui charma nos princes. La joie fut extrême, quand on sçut que les forts étoient rendus : car on n'avoit compté que sur la prise de la ville. Je ne vous dirai pas le compte que M. Planque rendit de toutes les attaques, tenant un plan à la main : le roi y prenoit un singulier plaisir : & je veillois sans peine pour le partager. Ce que j'ai le mieux retenu, est ce qui fut dit de vous. » J'ai servi, dit M. » Planque, sous tous vos généraux : vous » n'en avez point, qui ait plus promis que » celui-ci : il a la prudence & la prévoian- » ce de Turenne, la valeur & la vigilance

* Du tems de Louis XIV, on annonçoit les répas du roi en ces termes : *sire, la viande, que Votre Majesté a commandée, est prête.*

» de Créqui, l'intelligence pour l'artille-
» rie de la Frefelliere, & le détail de
» Jaquier «. On alla fouper : pour moi, je demeurai affez lon-tems réveillée agréablement : & j'eus enfuite une fort bonne nuit.

Le lendemain matin, le roi me dit que votre dépêche étoit merveilleufe : qu'il n'avoit jamais vu tant d'ordres, & fi bien donnés : qu'il n'y avoit pas un feul officier, qui ne fçut ce qu'il avoit à faire : & que vous aviez pouffé la prévoiance jufqu'à marquer aux foldats de ne pas entrer trop avant dans la ville, parce qu'ils trouveroient des retranchemens. Nous attendons un courrier de vous, qui nous apprendra ce que vous allez faire. Je fuis bien perfuadée, que vous ne vous brouillerez pas avec M. le duc de Vendôme par les rivalités que prétendent les dames du falon : mais je craindrois la diverfité de vos fentimens fur le fiege de Barcelone, & qu'on ne fe prit à vous en Efpagne de l'oppofition qu'on trouvera dans le roi, qui très naturellement penfe en cela comme vous.

Je vis avant-hier M. le Ml. de Villeroi, qui profeffe une grande eftime & amitié pour vous : il a été des premiers à m'écrire fur cette affaire-ci : M. Defmaretz le fait auffi, & parle fort bien fur votre fujet.

J'ai fait des complimens là-dessus à Me. la maréchale, & à M. le cardinal : & j'ai reçu ceux des autres... *Me. de Maintenon* (c'est le secretaire qui parle) *prit la plume & écrivit ce qui suit...* Le roi commençoit à être inquiet sur Gironne : il a été ravi : & sans rabais, il est bien content de vous. Il me semble qu'il a fait tout ce que vous avez desiré pour les officiers : quant à vous, cela viendra : & j'ai fort assuré que vous seriez satisfait, & qu'il le sera lui-même : on craint de petits embarras : j'ai répondu ce que vous auriez répondu vous-même : & je vous connois assez pour sçavoir ce que vous penserez. Je suis ravi de ce que vous mettez M. de Brancas en train d'avoir des graces : je vous prie de lui faire mes complimens de celle qu'il vient de recevoir. Me. la De. de Noailles doit venir ici à quelques bals : mais jamais elle n'a paru moins empressée. Adieu, mon cher duc, j'étois venue au lieu du repos, pour vous écrire avec plus de loisir : mais le froid m'en chasse : vous ne voulez point ma mort, & vous avez raison : car certainement vous y perdriez une amie qu'on ne retrouve guère. Voici une lettre bien écrite & bien vraie.

DE M. L'ABBÉ DE POLIGNAC.

MADAME, quand ce ne seroit pas l'in-

térêt de l'état qui doit aller avant tout, la ſeule gloire de M. le D. de Noailles m'engageroit à vous féliciter ſur l'heureuſe fin du ſiege de Gironne. Vous ſavez l'eſtime & la tendreſſe que j'ai pour lui : vous ſavez auſſi quelle doit être ma reconnoiſſance de toutes les obligations que je lui ai, dont la plus grande eſt de m'avoir attiré vos premieres bontés. Il y a long-tems que j'ai prévu, par le caractere de ſon eſprit & par ſa façon de penſer, tout ce qu'il devoit être un jour. Il eſt impoſſible de réfléchir ſur tout ce qu'il a fait depuis un an, ſes courſes, ſes négociations, ſes exploits militaires, ſans être affligé de ce que le roi a ſi peu de ſerviteurs comme lui. Les dangers les plus preſſans ne font qu'exciter ſa diligence ; & les plus grandes adverſités ne font qu'animer ſon courage. Le roi d'Eſpagne doit ſans contredit au dernier voïage, qu'il a fait à la cour, ſon rétabliſſement ſur le trône & la ruine de l'archiduc. J'eſpere auſſi qu'un jour nous lui devrons la paix, puiſqu'il n'y avoit aucun pas qui put nous y conduire plus ſurement, que celui qu'il a fait en portant la guerre dans le cœur de la Catalogne. Pardonnez-moi, Madame, ſi je m'amuſe à vous dire tant de bien d'un homme que vous

connoiſſez encore mieux que moi : je n'ai pu, dans l'excès de ma joie, me refuſer au plaiſir de vous en parler, & de me réjouir avec vous de ce que les ordres de S. M. ont eu tant de ſuccès entre ſes mains.

LETTRE CII.

1711. *à Verſailles, ce 23 février.*

M. Voiſin m'avertit qu'il vous envoie ce ſoir un courrier : je ne puis le laiſſer partir, ſans vous écrire un mot, n'ayant pas la force d'en écrire davantage, & mademoiſelle d'Aumale n'étant pas avec moi. Je ſuis ravie de tout ce que vous faites : tout retentit aujourd'hui de vos louanges, à Paris, dans les provinces, & partout où vous n'êtes pas envié : mais, au milieu de tant de triomphes que les poëtes chantent & dont ils m'accablent, je ſens vos peines & le peu de ſecours qu'on vous donne. On va vous ôter M. de Barillon, malgré le nom qu'il porte : & vous aurez M. de la Neuville, qui paroit alerte. Adieu, mon cher duc : votre bonheur conſiſte dans votre maniere de penſer : je ſouhaite de tout mon cœur, que vous ne vous en départiez jamais.

LETTRE CIII.

à St. Cyr, ce 27 février. 1711.

JE vous assure, mon cher duc, que si je vous écris rarement & succintement, ce n'est pas manque de matiere : demeurons-en là. On vous ôte M. de Barillon : vous m'avez écrit sans ménagement pour le fils d'un de mes amans : & j'ai pressé son rappel avec une grande ingratitude. M. de la Neuville paroit plus vif. Il est certain que la grande estime, qu'on a pour vous, tourne à votre dommage, & que l'on attend de vous des choses impossibles. Du reste, vous avez trop de bon sens pour compter les discours de Versailles pour quelque chose. On ne croit point ici que vous chassiez l'archiduc, mais que vous ferez la guerre avec supériorité : ce n'est pas assez pour nous, qui aurions besoin de secours, au lieu de pouvoir en donner. Voici encore des inondations, qui perdent quatre ou cinq provinces : vous perdez aussi le batteau que vous aviez à Maintenon : le parterre est emporté : il y a deux ou trois pieds d'eau dans la salle. Vous & moi voudrions bien que la France en fut quitte pour de pa-

reils malheurs : & l'on a l'effronterie de ſe moquer de vous & de moi, quand on nous voit penſer ainſi. Je ſuis perſuadée qu'on ne vous brouillera point avec M. de Vendôme, quelque ſoin qu'on en prenne à notre cour. Le roi attend de vos nouvelles pour ſe décider ſur votre grandeſſe : je lui dirai bien pour vous ce que vous lui manderez : la reine d'Eſpagne m'en écrit du ton le plus obligeant, & me dit, de la part du roi, que je ne ſerai pas ſi aiſe que lui de la priſe de Gironne, parce que je ne ſaurois vous aimer autant qu'il vous aime. Ces gens-là veulent être adorés, & ils le feront : car pour l'être, les princes n'ont qu'à le vouloir. Je ne vous dis point de nouvelles de notre cour : il me ſemble que tout ce que nous ſommes, tout ce que nous tâchons d'être, tout ce que nous feſons, tout ce que nous voudrions faire vous paroit bien petit. Le roi ſe porte bien : c'eſt tout ce qui vous intéreſſe : il ſait tout ce qu'on dit ſur ſes généraux : & ce qu'on en dit n'influe point ſur ce qu'il en penſe : vous vous en apercevrez.

LETTRE CIV.

à St. Cyr, ce 1 mars. 1711.

JE ſais, Monſieur, ce que vous penſez ſur ce qui ſe paſſe : je connois la vérité de votre vertu, & qu'elle n'eſt pas en paroles : je ſais que vous connoiſſez les hommes : & toute ignorante que je ſuis, je ſais que la lecture donne une aſſez grande expérience, pour n'être ſurpris de rien. Après cela, allons notre chemin, & faiſons le mieux que nous pourrons en tout & partout. Je ſuis plus ſenſible à vos travaux, qu'au retardement des honneurs, parce que je ſuis aſſurée que les uns vous accablent, & que vous aurez un jour les autres. Il faut prendre votre parti là-deſſus, après avoir propoſé ce que vous croiez néceſſaire : car ce qui s'appelle vos travaux, eſt de manquer de ce qu'il faut pour le ſervice. Il ne m'eſt pas revenu un mot de votre famille : la petite vérole l'a diſperſée : & je me cache de plus en plus. Le roi eſt très content de votre belle lettre : il eſt délicat en fait de ſtile, & le vôtre l'a ſatisfait. Je n'ai point encore bien vu comment eſt pour vous, celui à qui vous donnez de l'*obéiſſant*, & qui n'auroit que

de l'*affectionné* ſans ſon maitre. Je ne ſais ſi vous vous ſouviendrez de ce que vous me mandez là-deſſus. Le roi me dit hier que M. Voiſin venoit de lui lire votre lettre : que c'étoient des demandes de ce qu'il vous faudroit : voilà tout ce que j'en ſaurai. Me. la De. de Bourgogne a reçu & lu votre lettre fort ſérieuſement : elle m'a dit ſeulement qu'il n'y avoit nulle raillerie. M. de Brancas m'écrit vivement ſur ce qui vous regarde : je ne montrerai pas ſa lettre : je ne puis lui en ſavoir mauvais gré. Adieu, mon cher duc, & plus cher que je ne le puis exprimer. Je prie le ciel de vous conſerver & toute votre maiſon ! je ſuis charmée de votre lettre : elle part du cœur : l'eſprit ne pourroit fournir tout ce qui y eſt : & on y ſent la verité.

Je reçois en ce moment une lettre de Me. votre mere, déſeſpérée de ce que le roi ne déclare pas votre grandeſſe, j'ai répondu ce que je crois vous convenir, & qu'on vous obligeroit fort de ſe taire.

LETTRE CV.

1711.

à St. Cyr, ce 7 mars.

LA peine eſt toujours mon partage : j'en ai ſenti dans vos ſuccès, parce

que j'ai compris ce qu'ils vous en avoient couté : & je ſens aujourd'hui le triſte état où vous mettent, & votre deſeſpoir & votre zèle. M. de Vendôme ſe trompera toujours par ſon extrême confiance. Me. la princeſſe des Urſins ſe flatte auſſi beaucoup : je ne ſai ſi elle croit tout ce qu'elle mande, ou ſi elle veut ſeulement nous perſuader pour nous exciter à donner de plus grands ſecours. On nous a parlé de vous joindre, de ſerrer Barcelone, de l'aſſieger après avoir pris Sarragoſſe, de chaſſer l'archiduc, & de nous envoier quarante mille hommes pour reprendre ce que nous avons perdu en Flandres. Quoiqu'on n'ait jamais cru ici, que la guerre pût finir ſi-tôt, on a de la peine à voir cette jonction retardée, & vous, réduit à renvoier votre cavalerie chercher à vivre en France. Cependant on voit très bien, qu'il n'y a pas d'autre parti, & que les affaires ne ſont pas diſpoſées á toucher des contributions. Nous prenons ſi aiſément les agréables idées, qu'il eſt dangéreux de nous les préſenter : mais elles nous viennent du côté d'Eſpagne, d'où l'on mande toujours, que tout dépend de nous, & que ſi nous le voulions, la guerre y finiroit bientôt. Le roi ne l'a jamais cru : il a été ravi, & le

ſera toujours, quand il y aura d'heureux événemens en Eſpagne : mais il eſt certain que ne pouvant fournir à tout, il préférera ce qui peut garantir la France & en éloigner les ennemis.

Il n'eſt pas néceſſaire de vous exhorter à faire de votre mieux pour le ſervice des deux rois. Il ſçait ce que vous penſez là-deſſus, & en quel rang vous les mettez : mais je vous conjure de ne vous point pénétrer de déplaiſir, & pour m'expliquer plus élegamment, de n'être pas le valet du diable.

Je ſais qu'on m'accuſe d'être indifférente ſur les affaires d'Eſpagne : il eſt pourtant très vrai, que je ſouhaite ardemment que Philippe demeure ſur ſon thrône : mais je ne crois pas, que les affaires d'état ſe conduiſent par les ſollicitations des particuliers : mais je ne crois pas, qu'où il s'agit de bien public, il faille écouter ſes ſentimens : je ne crois pas que pour affermir la couronne ſur la tête du petit-fils, on doive engager le grand-pere à ſe dépouiller. Me. votre femme vouloit aller chez tous les miniſtres, de porte en porte, les perſuader de ne point faire revenir les troupes du Dauphiné : ce qui marque plus de zèle que de capacité. On dit que vous voulez aller en Eſpagne

& revenir ici : ces voïages ne feroient pas approuvés. Je fuis inquiéte de votre fanté : comment fe rétablira-t-elle au milieu de tant de peines d'efprit ? car pour celles du corps, je crains que vous n'en aiez pas autant que vous le voudriez, & que votre guerre ne devienne une chicane.

Comme je ne reçus, hier au foir, votre lettre, qu'après que le roi fut entré dans ma chambre, je ne fais point encore fa réponfe fur la grandeffe : je l'aurai, ce foir : & je m'attends à trouver tout le monde renverfé fur les affaires d'Efpagne, & difant que tout eft perdu.

M. le maréchal de Boufiers a interrompu ma lettre : il eft bien foible, pour la fanté, & toujours bien grand pour la vertu : il comprend vos peines fur les mécomptes que vous trouvez de tous les côtés : il efpere que nous ne ferons pas fi malheureux, cet été, que les autres : il convient de nos arrangemens & du courage que l'on reprend partout, & voit dans l'air de quoi prédire de grandes révolutions.

M. le duc a perdu fon procès : Me. la Ducheffe eft très affligée, & ceux, qui s'intéreffent à elle, font férieux. M. le D. du Maine n'a point voulu recevoir de complimens.

LETTRE CVI.

1711. *à St. Cyr, ce 8 mars.*

ENFIN le roi m'ordonna hier au soir de vous mander d'accepter la grandesse : je lui lus l'endroit de votre lettre sur cette matiere-là. J'ai bien cru que vous ne seriez pas engoué de ce nouvel honneur. Je dois rendre justice à votre famille : il n'en est pas revenu un mot sur tout ce qui s'est passé par rapport à vous depuis quelque tems : je crois cependant qu'on y sera très sensible à la grandesse : on peut porter ses vues sur des cadets, sur une fille. Je crois qu'avant de vous rien proposer, on vous donnera le tems d'avoir quelques garçons : mais les projets, là-dessus, trouveroient des difficultés sur l'esprit du maitre, à qui je fais que vous ne voulez jamais déplaire.

Le procès de M. d'Antin va commencer tout de bon : je crois qu'il se terminera par devenir duc : tous vos confreres le desirent, pourvu qu'il prenne la queue, & & non la tête.

On continue à publier ici que M. de Vendôme & Me. des Ursins sont brouillés : je ne le saurois croire. Je suis plus

en peine de nos deux miniſtres, quoiqu'ils ſoient ſages l'un & l'autre. Je crains leurs femmes : & il faut convenir que les affaires ſont aſſez difficiles, pour ſe chagriner, quand l'un a toujours à demander, & quand l'autre ne peut donner que le tiers de ce qu'on demande, & le quart de ce qu'il faudroit.

Adieu, mon cher duc, tâchez de vous guérir. Vous ne pouvez rien faire, ſi vous êtes malade : je ne connois rien de plus preſſant pour vous que ce motif-là. Le roi ſe porte très bien : tous ſes capitaines des gardes ſont ſur le côté. Le duc de Villeroi crie miſéricorde ſur le froid, la pluie, la neige & le vent : & le roi n'en ſent rien.

Notre princeſſe eſt accablée de fluxions : elle péye l'excès des plaiſirs du carnaval. Me. la De. de Berry eſt groſſe.

LETTRE CVII.

à St. Cyr, ce 22 mai. 1711.

ON va vous envoier notre petit prodige, qui n'eſt plus prodigieux : on donne autant ſur lui préſentement, qu'on le louoit au dernier voïage de Marli : je ne ſai pourtant rien de poſitif, que

d'avoir donné dans un panneau qu'on lui tendoit ſur le jeu : il a perdu vingt ou trente mille francs au quinze, tête à tête avec un homme qu'on prétend qui avoit bien des moitiés. Quoi qu'il en ſoit, mon cher duc, le fardeau retombe ſur vous. M. le duc de Richelieu a cru, qu'après cette équipée il falloit l'éloigner, encore plus qu'il ne le ſeroit en Flandre : que le marquis de Noailles, qui eſt à préſent le ſujet de ſon admiration, auroit ſoin de lui ſous vous : que Fronſac apprendroit parfaitement ſon métier : & qu'il étoit bien juſte qu'il profitât du bonheur d'avoir un tel couſin-germain. J'ai trouvé tout cela très bien penſé : & j'eſpere que Fronſac ne vous embarraſſera pas plus que de raiſon : c'eſt la plus aimable poupée qu'on puiſſe voir.

Me. la pr. des Urſins m'écrit toujours ſur la facilité & ſur l'utilité du ſiege de Barcelone : on ne penſe pas de même ici.

Nous ſommes bien perſuadés ici, que les ennemis ne nous préviendront pas en Flandres : le général ne ſe preſſe pas d'y aller, de peur d'entamer trop tôt nos magazins.

La finance & la guerre ne s'accommodoient pas encore : il y a eu un peu de bruit : on m'aſſure qu'il n'ira pas plus loin.

J.

Je ſuis plus affligée que jamais ſur ce qui touche votre cher oncle : il a des ennemis, il leur donne beau jeu pour le brouiller tout-à-fait avec ſon maître.

Je ſuis plus ſéqueſtrée que jamais : je ne puis m'accoutumer à tout ce que je vois : & je deviens très inſuportable à tout ce qui environne notre princeſſe : elle eſt plus âpre aux divertiſſemens qu'elle n'a jamais été : je vais à St. Cyr, le plus que je puis. On n'a pas envie de vous voir, parce qu'on vous trouve un ardent ſolliciteur. Je vous aſſure, Monſieur, que je ne penſe pas de même.

LETTRE CVIII.

à St. Cyr, ce 4 avril. 1711.

JE comprends parfaitement votre voiage de Saragoſſe, & que rien n'eſt plus néceſſaire que de concerter ce qu'on veut faire, avec ceux qui doivent en faire la moitié. Je crains que vous ne trouviez de grandes opoſitions dans l'eſprit de M. de Vendôme, qui veut, à ce qu'on dit, le ſiege de Barcelone, qui, d'ici, eſt regardé comme très téméraire & dont le mauvais ſuccès ruineroit les affaires. Je ne comprends pas moins le reſte de votre lettre.

Vous connoiſſez très bien toutes choſes, & les gens avec qui vous avez à faire. Il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont, puiſqu'on ne peut les changer. Votre vertu ne vous manquera jamais : & n'avoir point tort, eſt une grande reſſource. J'ai bien cru que nous ne vous verrions de lon-tems : ce qui eſt bien triſte pour moi, qui ſuis un peu preſſée : mais il faut vouloir ce que les circonſtances veulent, & ſervir nos maîtres à leur mode. Nous allons entrer dans nos inquiétudes ordinaires pour la campagne. Belle armée : peu d'argent. Ce que vous aimez le mieux à la cour ſe porte très bien. Adieu, mon cher duc.

LETTRE CIX.

1711. *à Marli, ce 27 avril.*

JE n'oublierai point votre nom, mon cher duc : je l'entends prononcer trop ſouvent. Et je crois, en vérité, qu'on vous loue trop. Vous augmentez mes inquiétudes ſur le mal de la reine, qui déjà me paroiſſoit conſidérable : nous en attendons des nouvelles avec impatience : & j'eſpere que nous en recevrons par le courrier que vous devez envoier. Il me paroit que M. de Vendôme & vous, êtes d'accord : c'eſt

à quoi je ne m'attendois pas : je ſuis charmée de m'être trompée.

Vous aurez apris la mort de MONSEIGNEUR, dont j'ai fait la rélation à Madame la princeſſe des Urſins. M. d'Antin s'eſt diſtingué par ſes empreſſemens auprès de lui pendant ſa vie, & Mrs. de la Roche-Guion, de Rouſſi, & de Ste. Maure, par leur douleur après ſa mort. M. le dauphin & Me. la dauphine font le plus grand perſonnage : notre princeſſe exprime cela & autre choſe, en diſant qu'elle ſe ſent croitre à tout moment : mais les événemens l'agitent ſi fort, qu'ils altérent ſa ſanté & changent ſes traits. Il vous paſſera bien des choſes par la tête ſur la mort de l'empereur. Je me flate, que Dieu a voulu nous donner la paix : mais ce ne ſera pas ſitôt que je le voudrois.

Les janſéniſtes, les jéſuites, M. le C. de Noailles, M. l'archev. de Cambrai, pluſieurs évêques font un grand bruit : ſi vous vouliez ſavoir mon avis là-deſſus, je vous dirois qu'ils ont tous beaucoup de tort. M. le C. de Noailles a demandé la permiſſion de venir ici mercredi, pour faire ſes plaintes en forme : j'ai grande peur que cette audience ne fâche beaucoup celui qui la donnera, & celui qui l'a demandée.

Rien n'eſt égal à la douleur de Me. la Ducheſſe : auſſi tombe-t'elle de ſon haut. Me. la P. de Conti a toujours été malade depuis la mort de MONSEIGNEUR. La mort de la De. de Villeroi a ſi fort augmenté la fraïeur des dames, qu'aucune n'oſe ſortir de chez elle. Me. la De. de Noailles eſt enfermée dans ſon apartement, ne voulant voir perſonne, & ne ſortant que pour aller à la meſſe le dimanche : St. Cyr lui eſt interdit : parce qu'il y a eu cent vingt filles avec la rougeole. Je m'imagine que Me. la De. de Guiche ne vous laiſſera pas ignorer l'état de M. & de Me. de Bouflers, qui reſſemble fort à celui de Job.

Nos bonnes têtes prétendent qu'il faut ſe tenir en paix fort ſagement pour profiter des événemens du Nord & de l'Allemagne : nos armées ſont pourtant en préſence avec quelque riviere entre-deux. Dieu veuille bénir ce que vous allez entreprendre ! vous n'avez pas beſoin d'être exhorté à faire de votre mieux. Je vous prie ſeulement de vous ſouvenir, qu'il n'y a que Dieu, qui mérite le ſacrifice que votre philoſophie fait aux rois.

LETTRE CX.

à Marli, ce 5 mai. 1711.

JE vois avec bien de la joie que vous êtes d'accord avec M. le D. de Vendôme, & que vous avez fait des projets ensemble qui paroissent pleins de sagesse. La mort de l'empereur va vous fournir de belles idées : les miennes ne sont guères plus gaies qu'à l'ordinaire : je vois l'archiduc empereur, & tout le reste comme il est depuis tant d'années, si ce n'est que nous avons encore moins d'argent, & que je tremble toujours pour la subsistance de l'armée. J'ai dit au roi tout ce que vous me marquez par rapport à ce que M. de Vendôme lui écrit sur ce qui vous regarde : il l'a reçu, j'ose dire, comme il le devoit : car du moins faut-il bien recevoir des sentimens pareils aux vôtres : & le malheur d'être roi ne donne aucun droit à l'ingratitude. Je vous connois si courageux & si vrai, qu'en ces occasions délicates, je répondrai toujours de vous : vous êtes persuadé que c'est peu d'avoir, & que c'est tout de mériter. Je suis dans une grande inquiétude sur la maladie de la reine. Me. la princesse des Ursins n'écrit à personne, & nous ne l'avons ja-

mais vue manquer. Me. la dauphine souffre beaucoup. Nous attendons à tout moment l'arrivée du courrier, qui vous apporte la triste nouvelle de MONSEIGNEUR. Il nous est revenu que le duc de Savoye a paru très affligé de la mort de l'empereur, & qu'il s'est enfermé tout un jour, inaccessible à ses plus intimes confidens : on croit ici que c'est pour pleurer son allié, & moi, pour refléchir sur le parti qu'il doit prendre. Je suis fort aise des services, que vous rendez à nos rois : je trouve votre personnage meilleur que celui que vous feriez à Marli : mais je vous avoue, que je sens beaucoup de peine de n'avoir personne à qui parler franchement. Les deux princesses de mon sang * sont toujours malades & affligées.

Je ne vous mande point les petites nouvelles de notre cour : la cour est si indifférente à ceux qui sont occupés de l'état ! Le Ml. de Boufflers s'est abîmé dans la douleur & dans les maladies. Le Ml. d'Harcourt a toujours un mauvais estomac, & pourtant une bonne tête : il partira dans cinq ou six jours pour l'Allemagne, & passera par Bourbonne. Je ne vous parlerai plus de M. le cardinal : j'ai fait ce que j'ai pu pour adou-

* Mesdames de Noailles & de Caylus.

cir tout de part & d'autre. Je déplais aux deux partis, parce que je ne ſuis d'aucun : on voudroit m'y entrainer : mais les matieres en queſtion me paſſent. J'ai réſolu de n'en plus parler : je vous dirai ſeulement que la lettre des évêques eſt publique & inſoutenable, que le roi indigné en vouloit faire raiſon à M. le C., & que ſans attendre le jour de l'audience, il ſe l'eſt faite lui-même.

LETTRE CXI.

à Marli, ce 9 mai. 1711.

J'AVOIS laiſſé cette lettre à St. Cyr, attendant les nouvelles d'Eſpagne par le courrier qui vous avoit porté celle de MONSEIGNEUR. Nous la reçumes enfin avant-hier au ſoir. La douleur du roi catholique renouvelle la nôtre : mais le meilleur état de la ſanté de la reine nous tire d'une grande inquiétude : il n'eſt pas croyable combien l'on étoit en peine, & l'eſtime & la tendreſſe qu'on ſent pour cette princeſſe : la nôtre devient tous les jours plus ſérieuſe, & fait un aſſez beau perſonnage. M. le Dauphin s'accoutume un peu plus au monde.

Les affaires ſpirituelles s'aigriſſent tous les jours. Le roi a envoié M. Voiſin

au cardinal pour lui déclarer la guerre, ou lui offrir des conditions de paix. Comme j'ignore ce que vous ſavez & ce que vous voulez là-deſſus, je ne vous en fais point le détail : vous ne m'en croiriez peut-être pas, & l'on vous inſtruit d'ailleurs : peut être auſſi n'en voulez-vous rien ſavoir : car vous ne pouvez y mettre ordre. Quoiqu'il en ſoit, mon cher duc, je vous aime toujours également.

LETTRE CXII.

11. *à Marli, ce 16 mai.*

JE n'ai point eu cet ordinaire, de lettre de vous, mon cher duc, je ne vous en fais point de reproche : ce que vous faites vaut mieux, que de m'écrire : j'ai pourtant quelque impatience de voir ce que vous penſez ſur la mort de l'empereur : nos courtiſans ont crié victoire, dès qu'ils l'ont appriſe : on devoit avoir la paix un mois après : une ſuſpenſion d'armes étoit aſſurée : tous les électeurs alloient ſe remuer, & nos cent mille hommes nous attirer du reſpect : tout cela eſt évanoui : l'archiduc ſera empereur, ſans eſſuyer une contradiction : il n'y a pas un électeur qui voulut l'être. L'eſprit de pareſſe a gagné toutes les nations : tout veut vivre en re-

pos : c'eſt que tout eſt épuiſé : le duc d'Hanovre ne veut ni l'empire, ni, ce ſemble, la couronne d'Angleterre : nous ne voions que des philoſophes, & bien peu de héros : il n'y a que M. de Boufflers, & vous, mon cher duc, qui ſachiez être ſages & braves à la fois. Me. la pr. des Urſins me querelle de ce que vous n'êtes pas maréchal de France, de ce qu'on vous demande quatre bataillons, de ce que nous voulons la paix, & de ce que nous ſommes occupés à empêcher l'ennemi d'entrer en France. Vous ſavez ce que je penſe ſur tout : je ne m'amuſerai donc point à vous l'expliquer. Le roi ſe plaint ſouvent de pluſieurs incommodités : mais M. Fagon & moi ne voions qu'une très forte ſanté : mangeant parfaitement bien, dormant de même, & mettant à bout tout ce qui l'environne : je lui ai dit votre vivacité ſur ſa ſanté : & il vous en ſait très bon gré. C'eſt le duc de Villeroi, qui a le bâton, & qui apparemment l'aura long-tems, quoique le maréchal de Boufflers doive venir le 20. Nous avons un peu plâtré l'affaire de M. le cardinal : il viendra mercredi voir le roi : il a de puiſſans ennemis : & il donne tant de priſe ſur lui, qu'il eſt impoſſible, que les embarras ne ſuccédent toujours aux embarras. M. le dauphin s'applique fort aux

affaires, & se rend plus affable aux courtisans. Madame la dauphine, en prenant une place plus haute devient plus jolie & plus attentive qu'elle ne l'a jamais été : elle fait une grande figure, & n'en est pas fâchée : je crois que vous ne seriez pas mal content d'elle, si vous la voïez présentement. Je vous embrasse, M. le duc : je me trouve mal aujourd'hui : mes incommodités sont toujours les mêmes : trois jours de santé, trois jours de fievre, voilà le cercle de ma vie.

LETTRE CXIII.

1711. *à Marly, ce 18 mai.*

J'AI reçu votre lettre du 8 de ce mois par le courrier de M. de Torcy : elle m'afflige par bien des endroits. Je vois que vous prenez trop de peine : & je vous ai déjà mandé qu'il n'y a que Dieu qui mérite d'être servi comme vous servez les rois. Je vois que vous ne vous portez pas bien, sans me dire ce que c'est que votre mal, quelles eaux vous vous proposez de prendre, & en quel tems : ce ne sont pas-là des matieres à traiter fort légérement avec moi. Je vois encore un fond de tristesse dans vos lettres, qui augmente la mienne. Il me

paroit que vous vous ennuyez d'être ſi loin de nous : & en vérité, vous avez raiſon : nos vœux vous rappellent auſſi ardemment que les vôtres vous en raprochent. Quoiqu'on puiſſe dire où vous êtes, il n'y a gueres d'apparence que la guerre ſe termine promptement en Eſpagne. Paſſerez-vous votre vie hors de France ? que vous en reviendra-t'il ? Tout eſt en l'air, & cependant vous vous tuez : je ſuis ſûre que vous travaillez plus que ceux qui y ont le principal intérêt. Je ne ſçais ſi c'eſt l'envie de vous voir qui me prévient : mais je vous avoue que je crois qu'il y a bien des raiſons de revenir ici, dès que vous le pourrez avec honneur. On dit que le prince Eugene eſt arrivé à l'armée de Flandre, qu'il n'y ſera pas long-tems, & qu'il ira en Allemagne. Pour l'Archiduc, bien des gens croient qu'il ne vient pas en Flandre pour n'y rien faire, & qu'il tentera quelque choſe : d'autres croient qu'il n'oſera dans la conjoncture préſente. Il eſt certain que nous avons une belle & grande armée, & bien placée, du conſentement de tout le monde. On ne doute point que l'archiduc ne ſoit élu unanimément, & qu'il ne veuille être auſſi roi d'Eſpagne.

Toulon eſt menacé, & toutes les nou-

velles s'accordent là-deſſus. On ſe conduit en Flandres à l'ordinaire : les lieutenans généraux décrient, autant qu'ils peuvent, le général, & pour le décourager, ils décrient nos affaires : c'eſt pourtant M. de Villars. Le *bisbiglio* de M. de Noailles va un peu ſe raccommoder : il doit voir le roi ici mercredi : s'il ne change de conſeil, il vous donnera de grands chagrins de la maniere dont vous penſez. M. le dauphin fait mieux depuis la mort de MONSEIGNEUR. Me. la dauphine ſe fait adorer de tout le monde. On a été juſqu'à préſent dans une grande triſteſſe, ici, ou pour parler plus juſte, dans un grand ennui. Les chaſſes recommencent : & la princeſſe y eſt préſentement en calêche avec le roi : elle n'a pas voulu monter à cheval, que les quarante jours ne fuſſent paſſés. La petite verole nous a chaſſé de Verſailles : je tremble qu'elle ne nous ſuive partout. J'entendis dire, hier au ſoir, au roi : » il manque quatorze hommes à la compagnie du duc » de Noailles, qui eſt ordinairement la » plus complette, & qui a toujours des » ſurnuméraires : apparemment c'eſt un » effet de ſon abſence «. Me. la ducheſſe eſt dans une triſteſſe extrême. M. d'Antin ſera bientôt déclaré duc : on prétend

que ſon procès n'eſt pas bon, & qu'il fait bien d'aimer mieux être le dernier par grace, que de demander d'être des premiers par droit : on vous mandera tout ce que le roi a réglé, à cette occaſion, pour les duchés & pour les légitimés. Mais aujourd'hui faudroit-il ſonger à être duc ? il faudroit ſonger à rétablir la France. Adieu, inſtruiſez-moi de votre ſanté, modérez votre zèle, ſongez à revenir, & aiez toujours un peu d'amitié pour la perſonne du monde qui connoit le mieux ce que vous valez.

LETTRE CXIV.

à Fontainebleau, 15 *août*. 1711.

J'ENTREVOIS bien, qu'il s'eſt paſſé quelque choſe en Eſpagne qui vous a donné envie de revenir. Je comprends que vous avez voulu quitter, quand vous avez cru y être inutile, & que vous y demeurez par la confiance que vous avez en M. le comte de Bergueich. Je n'ai pas deſſein de combattre tous les ſentimens d'honnête homme que je connois en vous : mais je vous réponds que vous les pouſſerez trop loin, & que vous n'en aurez jamais que la ſatisfaction de votre conſcience. Je ne ſuis pas en belle humeur. Les affaires de Flandres prennent un mau-

vais tour : & celles du Dauphiné nous donneront de l'inquiétude encore un mois. Je vis l'autre jour dans votre dépêche, que vous desiriez des troupes. Mais, quelque merveille que vous puissiez faire en Espagne, nous ne nous consolons point de vous en avoir donné, qui nous seroient bien nécessaires. Il vous est très honorable d'avoir été retenu par leurs Majestés catoliques. Vous saurez bien placer votre retour : & il n'y a qu'à vous laisser faire : le roi approuve toute votre conduite, & démêle bien pourquoi vous ne revenez plus, & pourquoi vous vouliez revenir. Si je considérois mon intérêt & mon amitié, je vous désirerois ici. Mais, selon les apparences, vous n'y trouveriez que des sujets de chagrin, & par les affaires générales, & par les particulieres de M. le cardinal, qui s'étendent déjà sur votre famille. Je languis de tout ce que je vois. Mais je ne meurs pas encore : Dieu me laisse dans ce monde pour souffrir. Cependant M. le dauphin & Madame la dauphine tiennent la cour dans toutes sortes de plaisirs, & se font aimer de plus en plus. Le premier est moins sauvage, & l'autre aime moins le lansquenet. Adieu, mon cher duc : s'il est vrai que l'archiduc soit parti : je m'attends à vous voir revolter la Catalogne.

LETTRE CXV.

1711.

ce 23 août.

VOus avez perdu un bon ami, mon cher duc, en perdant M. le Ml. de Boufflers, qui mourut, hier, ici. Me. la De. de Guiche a conduit Me. sa femme à Paris cette nuit. J'attendois avec impatience la nouvelle certaine de l'embarquement de l'archiduc : mais la lettre de Me. des Ursins, datée du 12, ne m'en dit pas un mot. C'étoit en ce cas-là que je comptois que vous alliez faire des merveilles en Catalogne, c'est-à-dire, par des trahisons & des revoltes, où les miquelets vos bons amis vous auroient bien aidé.

Avez-vous eu quelque révélation sur la paix ? j'avoue que n'en croiant encore rien, votre lettre égaye un peu mon imagination : je suis persuadée que vous feriez tout ce que vous me mandez, & que vous seriez heureux, parce que vous êtes sage. En attendant ce tems-là, je suis accablée de tristesse par les affaires de Flandres, & par celles de M. le C. de Noailles qui venant au surcroit de tout ce que vous savez que je souffre, me poussent à bout : toute ma consola-

tion eſt fondée ſur ma vieilleſſe, qui m'annonce une mort qui finira bientôt tous mes ſoucis.

Dieu veuille vous conſerver & vous aider dans tout ce que vous allez entreprendre ! L'extrême confiance de M. le duc de Vendôme me fait toujours peur. Je vous embraſſe, mon cher duc, *Madame ajouta de ſa main*, toute affligée de notre ami. Il alloit ſe repoſer à Boufflers. Et j'avois peine à croire qu'il en revînt. Car il étoit bien affoibli : ſon grand courage le ſoutenoit. En lui, le cœur eſt mort le dernier.

LETTRE CXVI. *

1711. *le 1 ſeptembre.*

VOus aurez appris, avec bien du chagrin, le renverſement de nos affaires en Flandres : le déchaînement eſt grand contre le maréchal de Villars : le roi n'eſt pas perſuadé qu'il ait autant de tort qu'on le croit : mais le fait eſt malheureux.

Nous ne craignons plus rien pour le Dauphiné : M. de Savoie s'en va prendre les eaux : il ſe dit malade. Il nous faut la paix, mon cher duc : il faut un intervale : nos guerriers ſont rebutés : l'armée eſt pleine de malades : on dit

que le ch. de Maulevrier eſt une perte. La Frezeliére eſt mal : Gaſſion eſt parti pour Bourbonne.

Chacun ſe vante d'être affligé du maréchal de Boufflers : on lui donne mille louanges : que l'on eſt faux en ce péïs, même en diſant la vérité ! Je ſuis bien fâchée de ce que l'archiduc ne part point : on me mandoit ſi poſitivement d'Eſpagne, qu'il étoit parti, que je m'en étois flattée, & que contre mon ordinaire, je voiois tout ſoumis à Philippe V. Plut à Dieu que vous puiſſiez faire quelque choſe d'éclat, qui facilitât la paix ! Je ne doute pas que vous ne la deſiriez autant que moi : vous en connoiſſez encore mieux la néceſſité.

M. d'Antin eſt entré dans l'affaire des évêques & de M. le cardinal, dont il ſe trouve le meilleur ami : il eſt auſſi celui du P. le Tellier : ainſi il va tout raccommoder.

Le maréchal de Villars n'a point demandé la charge de capitaine des gardes : il dit que le roi marche trop bien, pour qu'il puiſſe ſuivre. Revenez, mon cher duc : & revenez plus ſage que jamais : vous en aurez beſoin. Notre dauphine s'attire une grande conſidération : & je ne crois point que ſon mérite céde à celui de la reine d'Eſpagne. Votre maître ſe

porte bien, & se plaint toujours. Vous ne trouverez plus le comte de Brionne: & vous vous en passerez bien. J'ai eté dix jours dans un état de foiblesse, dont je croiois que je ne sortirois jamais. Je ne cesse de mander à Me. des Ursins de se souvenir qu'elle est Francoise : il me semble, qu'elle a le défaut de ne point croire que nous ayons besoin de la paix.

LETTRE CXVII.

1712.

à Versailles, ce 15 mars.

LE roi me dit, hier au soir, mon cher duc, que vous étiez plus mal que nous ne vous avons vu : que vous avez de la peine à ouvrir les yeux : & que vous êtes dans une tristesse mortelle : c'est ce qui met le comble à la mienne. L'intérêt, que le roi prend à votre santé, doit vous consoler. On dit que vous partez demain (*pour Bourbon*), & qu'il est incertain que Me. la De. de Noailles vous suive. Un commencement de grossesse n'empêche point un voiage qui se fait avec les commomodités que vous avez partout : je serois bien fâchée que vous fussiez seul, & que ma niéce ne fut pas à son devoir.

Vous savez, je crois, plus de nouvelles que moi sur ce qui se passe à Utrecht :

j'en ſais aſſez pour mourir de chagrin de nous voir recommencer une campagne. Nous verrons ſi l'on ſera auſſi content du maréchal de Monteſquiou, que du maréchal d'Uxelles : l'abbé de Polignac écrit de belles lettres : nos plénipotentiaires nous donnent de grandes eſpérances, que je m'obſtine à rejetter. Le roi travaille plus que jamais : encore deux conſeils aujourd'hui : la France eſt déſormais ſa famille, & lui eſt au moins auſſi chere que celle qu'il a perdue. Adieu, mon cher duc : aimez-moi : j'ai toujours un ſerrement de cœur, que je voudrois bien que vous ne connuſſiez pas.

LETTRE CXVIII.

à St. Cyr, ce 18 mars. 1712.

CE n'eſt pas dans mes lettres, mon cher duc, que vous trouverez des marques de la confiance que j'ai en vous : cependant donnez-moi une adreſſe ſûre : il pourroit échaper quelques traits à ma défiante *ſolidité*.

Nouvelle inquiétude ſur la rougeole de M. le P. de Dombes : ſon pere en ſeroit inconſolable : & moi, je le ſuis de votre état : il ne me ſort guères de l'eſprit. Le roi travaille plus que jamais. Son cou-

rage ſe ranime dans les adverſités ; & ſa ſanté ſe fortifie de ſon courage. Du reſte, Verſailles eſt auſſi affligé, qu'il l'étoit il y a un mois. Cependant on dit aſſez librement que l'on eſt fâché que notre petit dauphin vive : tant on craint une minorité ! Dieu le conſerve ! peut être conſolera-t'il un jour la France des pertes que nous avons faites & de la paix que nous ferons.

Il ne nous vient point encore de nouvelles d'Angleterre : nos malheurs domeſtiques auroient-ils changé de leurs réſolutions ? La campagne me tranſit par avance : que de maux à porter à la fois.

On ſait en Eſpagne la mort de notre premier dauphin. On attendit une communion du roi pour lui annoncer cette nouvelle : ſa réſignation fut auſſi grande que ſa douleur. Que dira-t'il à l'arrivée de l'autre courrier ? il aimoit M. le duc de Bourgogne : il adoroit Me. la ducheſſe de Bourgogne : Eh ! mon cher duc, qui ne l'auroit aimée ?

M. Deſmarets m'a vu deux fois, & ne m'a parlé de rien, quoiqu'il le put très naturellement : je verrai la ſuite : mais il ne faut pas courir après. Adieu, mon cher duc, je ne ſuis née ni pour moi, ni pour les miens. Mon tempérament me fait toujours mille trahiſons : dans la joie, ma

ſanté eſt languiſſante : elle devient bonne dans la triſteſſe : plus j'ai de raiſons de partir de ce monde, plus je m'y trouve enracinée.

LETTRE CXIX.

vendredi ſaint.

1712.

LE maréchal de Tallard, tranſporté de joie d'être duc, va marier ſon fils. Les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes : on y veut la paix : & même on la preſſe. Cependant il eſt difficile que la campagne ne commence pas : car les ennemis font de grands préparatifs pour un ſiege : il ne paroit pas, que nos malheurs faſſent changer Londres de ſentiment.

On ne ſe conſole point ici : perſonne ne ſait où donner de la tête : & jamais princeſſe ne fut plus regrettée. M. d'Armagnac a la rougeole, & étoit aſſez mal hier au ſoir. Je crois que le roi a brulé le diſcours de M. le cardinal. La De. du Lude ne ceſſe de vous louer : elle dit que vous mêlez avec un agrément infini les choſes les plus réfléchies, dans les converſations les plus gayes. Je vous reconnois à ce portrait ; s'il me revenoit autre choſe, vous en ſeriez promtement

averti. Le D. & la De. de Guiche sont contens. En voila assez pour un vendredi saint.

LETTRE CXX.

1712. *à St. Cyr, ce 6 avril.*

VOus devez avoir reçu bien des lettres de moi : je vous écris très souvent : je suis fort occupée de vous, & de l'envie de vous amuser quelques instans. C'est avoir un courage au-dessus de ses forces, que de vouloir divertir les autres, quand on meurt de tristesse & d'ennui : c'est pourtant ce que je tâche de faire trente fois le jour. Nous allons à Marli pour un mois : on y mene autant de dames que les autres voiages : il y en eut quarante, qui se présenterent lundi : elles se sont piquées d'honneur pour montrer au roi qu'elles pensent à s'approcher de lui, autant qu'elles peuvent. On tâchera de faire une cour à Me. la De. de Berri : ce ne sera pas sans difficultés : mais peu à peu les idées changeront. M. d'Antin & Me. la Duchesse veulent prendre le salon sous leur protection : & ils sont très capables de le ranimer. Je fuirai le plus que je pourrai : mais

l'oiſiveté des dames me ſera à charge : car il faudra bien leur fournir une occaſion de voir le roi. J'eſpere toujours la paix : mais je crains la campagne : des gens de bon ſens croient qu'il y aura une ſuſpenſion d'armes. Adieu, mon cher duc : ma main ſe laſſe, malgré ma bonne ſanté : & je ne ſai pourquoi je n'ai pas pris mon ſecretaire. Je vous embraſſe tendrement tous deux. Car je prétends que mes lettres ſont pour l'un & pour l'autre. Le roi ſe porte fort bien : il me ſemble, que vous voulez que je vous le diſe dans toutes mes lettres, & que vous croiez que j'ai autant de plaiſir à vous le dire, que vous en avez à l'entendre.

LETTRE CXXI.

à Marli, le 16 avril. 1712.

IL y a quelque tems que je ne vous ai écrit, mon cher duc, parce que je ne recevois point de vos nouvelles, & que je ne comprenois pas bien ce que devenoient nos lettres. J'en reçois trois des votres en même tems, l'une du deux, une du ſept, & une de Me. la ducheſſe de Noailles du même jour : il me paroit que vous recevez les miennes.

Je vous pafferois volontiers les lunettes, fi vous vous portiez parfaitement bien d'ailleurs : j'efpere beaucoup de Bourbon, & pour vous & pour ma niece, parce que je fuis bien perfuadée que vous prendrez les eaux fagement l'un & l'autre. J'aurois befoin pour ma confolation de vous voir en parfaite fanté, & Me. la ducheffe de Noailles, heureufement accouchée d'un garçon bien fait & bien fain.

Le roi d'Angleterre & la princeffe fa fœur fe tirent de leur petite vérole à force de bierre, de pain, & de beurre. Je m'informe peu des nouvelles du falon, quelque envie que j'euffe qu'il fe ranimât, parce que le roi le defire: J'abandonne ce projet à M. le duc d'Antin : mais il me paroit que fes plaifirs l'emportent fur ceux du public : car il s'abfente fouvent pour des chaffes & des repas avec Me. la Ducheffe, & avec M. le comte de Touloufe : cette princeffe ne fut jamais plus gaïe, & ne s'eft jamais tant divertie : elle a été à Rambouillet plufieurs fois : elle mene les princeffes fes filles : Me. de Duras eft venue de Paris pour l'y fuivre.

Il me femble que, de tous côtés, on ne veut pas douter de la paix : toutes les lettres des particuliers de Hollande nous en

en aſſurent. Cependant il me paroit, que les négociations, qu'il faut faire en Eſpagne pour la ſucceſſion, nous vont jetter dans une lenteur qui m'alarme fort. Il peut ſe paſſer en Flandre quelque choſe, qui devienne un obſtacle à cette paix ſi deſirée, ſi néceſſaire, & ſi glorieuſe après une ſi malheureuſe guerre.

Si quelque malheur nouveau ne change pas le projet du roi pour cet été, nous irons à Fontainebleau, au commencement de juillet. L'eſcalier, qu'on veut faire à la chapelle de Verſailles, nous empêche d'y repaſſer : c'eſt M. du Maine, M. le comte de Toulouſe, & M. d'Antin, qui ont mis Fontainebleau en tête, dans l'eſpérance d'y amuſer le roi : j'ai dit, que tous les lieux m'étoient indifférens : & cela eſt ainſi dans la *partie ſupérieure* : mais *l'inférieure* aimeroit mieux St. Cyr, que de paſſer mes journées dans un cabaret.

Me. la maréchale de Noailles & moi avons eu un commerce de lettres aſſez court, mais aſſez vif & aſſez aigre ſur un mariage qu'elle voudroit faire, & qu'on dit qu'elle ne fera pas. J'envoiai chercher le D. de Guiche pour mettre un homme entre nous : ce qui réuſſit fort bien. J'ai meilleure opinion du ma-

riage dont M. Desmarets m'a parlé ouvertement, me disant pourtant qu'il n'a pas le courage d'y penser encore. Il est à bout sur l'argent; & je n'en suis point surprise. Pourquoi m'écrivez-vous tous deux en même tems? & pourquoi m'écrivez-vous de votre main? je vous conjure de vous en dispenser. Je vois que vous avez beaucoup de commerce en ce peïs-ci : cependant il vous faut un grand repos. Je voudrois qu'on vous écrivit pour vous amuser, & que vous ne répondissiez guères. Mon commerce avec Me. la princesse des Ursins continue toujours: nous n'entrons point dans de grandes affaires : mais elle me fait sentir délicatement, qu'elle desire la vie du petit dauphin, & qu'elle ne comprend point la politique de ceux qui desirent sa mort. D'autres écrivent plus clairement, que le roi d'Espagne est fort accoutumé où il est, & qu'il auroit de la peine à venir ici : c'est ce que je ne conçois pas.

Je vois assez souvent Me. la duchesse d'Orléans. L'amitié, qu'elle avoit pour madame la dauphine, me la rend plus chere. Toutes les dames viennent dans ma chambre pour voir le roi, c'est-à-dire, dans ce grand cabinet où je vais assez rarement. M. de Dangeau est tombé

malade à Paris : Me. de Dangeau & sa très belle-fille y sont allées : c'est encore une petite contradiction pour moi, & même pour le roi, qui est fort accoutumé à elle. Me. de Caylus a été quitte de la rougeole pour la peur. Vous voïez bien, par ces détails, que ma lettre est pour Me. la D. de Noailles comme pour vous. M. le maréchal de Montesquiou fait des merveilles : vos correspondans vous en rendront un meilleur compte que moi. Adieu, mon cher duc, je compte avec une grande confiance sur votre amitié : comptez sur la mienne, consolez-vous : laissez-vous conduire à Dieu. Je pleure, & pleurerai toute ma vie Me. la dauphine : en vain, on me raporte, tous les jours, des choses qui me font croire, qu'elle m'auroit peut-être donné des grands déplaisirs : je la pleurerai toujours : je la vois dans ce qui nous reste encore d'elle * : cet enfant lui ressemble un peu : Dieu le conserve & fasse misericorde à la mere ! Les médecins prétendent nous consoler, en nous disant que M. le dauphin ne pouvoit vivre encore un an, à cause de sa taille : & M. le duc de Bretagne & notre chere princesse, qu'est-ce qui les empêchoit de vivre plus lon-tems?

* M. le duc d'Anjou, aujourd'hui roi de France.

LETTRE CXXII.

1712. *à Verſailles*, 9 *mai.*

VOus ne trouverez ici que des ſujets de peine, de quel côté que vous vous tourniez : cependant je ne puis m'empêcher de vous deſirer ſouvent. Je ſuis toujours perſuadée que nous aurons la paix : mais je le ſuis auſſi que nous ne l'aurons pas ſi tôt : il y a trop d'intérêts à concilier, & les nouvelles d'Eſpagne ſont un peu longues à venir. Nous en attendons inceſſamment d'Angleterre, qui feront bien importantes. Nous eumes hier une alarme ſur M. le dauphin : il eſt bien aujourdhui : mais ſa ſanté eſt très foible, & met tout le monde dans une incertitude qui augmente toutes les difficultés. Il eſt vrai, que l'on a paru bien allarmé du côté du Rouſſillon. Je ne ſaurois croire que le roi puiſſe douter de votre zèle : je l'en aſſurerai encore : je ſuis très chagrine, & je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXIII.

1712. *à St. Cyr, ce* 15 *novembre.*

NE ferez-vous pas une nouvelle tentative, mon cher duc, pour engager

M. le cardinal à recevoir la ſatisfaction des jéſuites, qui entrainera celle de tous les autres? De bonne-foi, peut-il ſe mettre dans l'eſprit que le public trouvera étrange qu'il aït cette complaiſance pour le roi? Il y va, dit-il, de ſa conſcience. C'eſt un reſſentiment plutôt qu'une punition. Mais quand c'en ſeroit une, c'eſt la longueur de cette punition, qu'il devroit, ce me ſemble, ſacrifier à ſon maitre, à ſon bienfaiteur, à un prince qui ſoutient ſeul la religion. Il ne faut point ſe flâter, Monſieur: nous allons voir une très violente rupture, ſi nous ne voions pas un accommodement. Je connois le roi: ſa colere augmente par le tems: je vous l'ai dit pluſieurs fois: vous l'éprouverez: & vous verrez tous les jours quelque nouvel incident de part & d'autre. Le roi haït les diviſions: il deſire ardemment que celle-ci finiſſe: il ne tient qu'à ce cher oncle de la terminer à ſon avantage: il aura fait voir aux jéſuites le mal qu'il peut leur faire, & au roi ce qu'il eſt capable de lui ſacrifier. La réconciliation, que je vous propoſe, eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver aux jéſuites, s'ils ſont tels qu'on le dit: car on exigera d'eux une conduite plus ſage: & l'on ſaura réprimer leurs emportemens;

on s'adoucira pour M. le cardinal : & tout ira bien. N'oubliez rien, Monſieur, pour faire entendre raiſon à celui qui doit nous gouverner tous, mais qui certainement eſt excité par ſes ennemis, qui veulent du bruit & le mettre à leur tête. Non, je ne m'accoutume point à voir le nom de Noailles à la veille d'une diſgrace : & je crois vous avoir porté malheur.

LETTRE CXXIV.

RÉPONSE DU D. DE NOAILLES.

IL ne tiendra pas à moi, ni aux tentatives que je pourrai faire, que le roi ne ſoit content. Il a beau me reprocher d'être indolent : je ſuis convaincu qu'au fond du cœur, il ne peut croire que je le ſois ſur rien de ce qui peut l'intéreſſer. M. le C. de Noailles eſt en viſite de ſon diocèſe, & n'en revient que demain : je le verrai, dès qu'il ſera à Paris, & je lui ferai toutes les repréſentations que je crois convenables. Mais je ne puis, Madame, ni rien promettre, ni répondre de rien, parce qu'il me paroit que vous êtes tous fort éloignés ſur la maniere de penſer. Ce que vous regardez comme une punition qu'on doit ſacrifier à ſon maitre,

on le regarde comme une obligation de ſon état, comme un devoir indiſpenſable, auquel on a même apporté beaucoup de ménagement, & à quoi les dernieres affaires n'ont aucun raport. Je ferai cependant de mon mieux, Madame : mais, comme je viens d'avoir l'honneur de dire, je ne me flatte point de réuſſir beaucoup. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, quoique cette affaire en ſoit ſuſceptible : je me reſerve à vous en rendre compte inceſſamment. Au reſte, Madame, ce ne ſera jamais vous, qui pourrez porter malheur au nom de Noailles, & de quelque diſgrace qu'il ſoit menacé, il ne s'en prendra qu'à ſa deſtinée, & fera toujours ce qui conviendra pour n'en pas mériter une fâcheuſe. Recevez, Madame, je vous en conjure, les aſſurances de mon inviolable & reſpectueux attachement pour vous, & de ma parfaite reconnoiſſance de vos bontés.

LETTRE CXXV.

de la Solitude.

NOus voilà ſur un bon pié. Vous êtes un des hommes du monde que je vois le moins : mais comme vous êtes, mon cher duc, celui que j'aime le plus, je ne

puis avoir de joie, ſans deſirer d'en jouir avec vous. Les Anglois ſont bien aimables : faut-il que notre cardinal le ſoit moins qu'eux ? ils ſont fort pacifiques : faut-il que notre cardinal nous déclare la guerre & trouble notre paix ? Voiez la lettre d'un très bon évêque : & ne me la renvoiez point. Me. la pr. des Urſins eſt dans une grande inquiétude de ſes lettres : je vous prie de me les rendre : je doute que vous les ayez lues : & je vous aſſure que vous n'y perdez rien : car ce n'eſt pas vous, qu'elles auroient inſtruit, ou diverti. Bon jour, mon cher duc.

LETTRE CXXVI.

à St. Cyr, ce 4 avril.

JE ne crois point que le roi faſſe rien de nouveau ſur Mrs. les ducs. Je vous conjure de ne paroitre dans cette affaire-là, que le moins que vous pourrez. Vous êtes des plus jeunes : laiſſez faire les anciens. Vous ſavez combien le roi haït ces ſortes d'embarras. Vous êtes très bien avec lui : n'allez pas lui donner lieu de croire que vous m'excitez, & que vous voulez me faire entrer dans ces ſentimens. Si je ne me vante pas de leur lettre, à quoi ſervira-t'elle ? Si je la montre, je

vous commets, & rends un mauvais office à tout le corps. Car on n'aime point qu'on s'adresse à personne. Que les ducs ne m'écrivent donc point : vous savez mieux que personne combien il est inutile de me prévenir ou de chercher à me gagner : je vais en tout, le plus droit qu'il m'est possible : & il ne conviendroit pas que ces messieurs vainquissent par une femme. Je vous garderai le secret, & ne vous dirai pas un mot de ma santé, puisque vous ne me parlez pas de la vôtre. Je n'arriverai que tard chez moi pour éviter une couple de princesses qui me galopent.

LETTRE CXXVII.

4 *août.* 1714.

TOUTES les négociations sont rompues : il est tems, mon cher duc, que vous fassiez connoitre au roi combien vous desaprouvez la conduite de M. le C. de Noailles : sans cette précaution, vous pourriez bien vous trouver envelopé dans sa disgrace, à moins quil ne suive l'exemple de M. de Pontchartrain *. Si M. votre oncle continue à préférer les intérêts du P. Quesnel à ceux de sa famille,

* Qui s'étoit retiré du ministere.

il n'eſt pas juſte que je me ſacrifie pour lui, ni qu'il vous entraine dans ſa chute. Je ſai qu'on vous rend de mauvais offices auprès du roi : un éclairciſſement racommodera tout.

P. S. Tout eſt changé : les négociations vont recommencer : ſoiez en repos, cela va mieux *.

1716.

LETTRE CXXVIII.

à St. Cyr, ce 5 mai.

IL faudroit être difficile pour trouver à redire au mariage que vous avez fait : & il faudroit l'être encore plus pour que je ne fuſſe pas contente, lorſque vous l'êtes. Pourquoi me demander mon conſentement ? vous l'aviez déjà, mon cher duc, dans cette approbation générale que je donne à tout ce que vous faites. Je deſire votre amitié, mais je voudrois être oubliée de tout le reſte. Vous me feriez un extrême plaiſir de ne point amener ici M. le prince Charles : une telle vi-

* M. le duc de Noailles trouva le roi aigri contre le cardinal, mais ſans chagrin à ſon égard. Le roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire que le nom de Noailles excitoit quelquefois des idées fâcheuſes dans ſon eſprit : le duc répondit : *Je changerai de nom, ſi V. M. me l'ordonne : j'ai appris de mes peres à na'voir d'autre volonté que celle de mes maîtres.*

ſite convient-elle à une vieille, retirée dans un couvent? Si après cela, vous vous opiniâtrez à vouloir que je voie ce gendre, dont il eſt juſte d'être auſſi charmée que vous, je vous gronderai, mais je ne vous refuſerai pas.

Une perſonne de mes amis me mande que Me. la De. de B.... a déclaré qu'elle vous haïſſoit, & qu'elle feroit ſon poſſible pour vous le prouver. On me permet de vous donner cet avis : mais on ne veut pas être nommé. Vous voiez que l'éloignement du monde ne peut m'empêcher de m'intéreſſer à vous.

LETTRE CXXIX.

DE M. LE D. DE NOAILLES A Me. DE MAINTENON.

JE ne ſai, Madame, ſi vous avez déjà appris la mort de M. Voiſin, arrivée cette nuit par une apoplexie. J'ai cru que mon attachement, mon reſpect pour vous, & mon zèle pour la maiſon de St. Cyr, ouvrage de vos mains, vouloient que je me preſſaſſe de demander à S. A. R. qu'elle voulut bien me charger du ſoin de cette maiſon. Je n'attends plus que votre agrément. Si vous m'en jugez digne, vous n'aurez point d'homme d'af-

faire plus affectionné : vous retrouverez en moi toutes les attentions & tout le zèle de ceux qui m'ont dévancé. J'aurai l'honneur de rendre compte à M. le duc d'Orléans des demandes pour les démoiselles. Pour ce qui est du détail journalier, je prendrai un bon maitre des requêtes de notre conseil, qui suivra toutes les affaires avec exactitude. Je vous conjure, Madame, de me mander si cet arrangement vous convient, si vous approuvez ma démarche, ou si vous avez quelque autre en vue.

LETTRE CXXX.

DE Me. LA De. DE NOAILLES.

JE ne doute pas, ma chere tante, que vous n'ayez été affligée & surprise de la mort de M. le chancelier. Vous avez approuvé le choix de M. le duc d'Orléans pour remplir sa place de St Cyr : là-dessus, je me suis flattée que ce nouvel honneur pourroit réjaillir sur moi : vous me permettrez d'y aller plus souvent, pour prendre vos ordres sur les demoiselles que vous voudrez faire entrer à St. Cyr : & je pourrai soulager un peu M. le duc de Noailles. Les nouvelles no-

minations mettent tout Paris en l'air : complimens de joie & de condoléance. Les filles de M. Voiſin font une perte bien ſentie, ſurtout Me. de la Rochepot qui l'aimoit tendrement. Je vois fort peu Me. de Caylus : je ne ſors preſque point : M. le duc de Noailles travaille tout le matin : & cette matinée dure juſqu'à trois heures. On peut bien dire que c'eſt *un apoticaire ſans ſucre* ; car il eſt préſident des finances, & n'a pas un ſoû. Je ne m'accoutume point à me voir éloignée de vous : je ſuis déſolée de cette petite vérole, qui m'empêche d'aller à St Cyr : je crains que la retraite & l'éloignement ne diminuent vos bontés pour moi. Me. la ducheſſe d'Orléans recommence à donner des ſoupés : il y en a même eu de très gaillards & de très longs : mais tous ces plaiſirs ne ſont que des chatouillemens. Où Me. de Caylus prend-elle tout ce qu'elle vous mande ? Je ne ſai jamais de nouvelles pour remplir une page : vous parler de l'intérieur de ma maiſon, ce ſeroit vous faire bâiller à la premiere ligne : vous entretenir de mon amitié pour vous, ce ſeroit me faire tort à moi-même. Cependant ſi d'être aimée très vivement pouvoit vous faire plaiſir, vous devriez être ſenſible à tout ce que je ſens pour vous de délicat & de tendre. Toute la famille vous

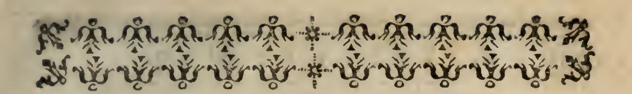
aſſure de ſes reſpects, même le marquis de Mouchi, qui ſera brun, à ce qu'on prétend: que je voudrois qu'il vous reſſemblât !

LETTRE CXXXI.

A M. LE D. DE NOAILLES.

1719. *à St. Cyr, ce 17 février.*

JE ſuis morte, mon cher duc : & je ne veux plus ni demander, ni remercier : je n'en ſuis pas moins ſenſible pour ceux qui conſervent quelque bonté pour moi. Il ne s'eſt pas paſſé une occaſion depuis que je ſuis ici, où M. le premier préſident ne m'ait marqué la ſienne, ſoit par les diſcours les plus obligeans, ou par les actions les plus effectives. J'ai chargé Me. de Caylus de le remercier de ce qu'il vient de faire pour cette maiſon : mais vous le ferez encore mieux qu'elle, mon cher duc. Je ſuis mieux que la derniere fois que vous êtes venu : M. Beſſe me ſoutient par des cordiaux. En vérité, vous êtes admirable par tout ce que vous faites pour St. Cyr : on diroit que vous voulez faire par-là votre fortune. Adieu. Vous ne pouvez exagérer ma reconnoiſſance pour M. le premier préſident, ni douter que je ne meure, comme j'ai vecu, votre meilleure amie...



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON.

A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE I.

A M. LE ML. DE TESSÉ.

à St. Cyr, ce 10 février. 1706.

VOus ne pouvez aſpirer, Monſieur le maréchal, à être oublié : vous êtes ſur le théâtre : vous jouez un grand perſonnage : vous le jouez avec de grands talens : toute l'Europe eſt intéreſſée & attentive à ce que vous faites. Il eſt bien ſûr que vous êtes chargé des affaires les plus triſtes : mais il eſt bien ſûr auſſi, que vous ferez de votre mieux, qu'on ne vous jugera point ſur le ſuccès, & qu'on vous tiendra compte de votre zèle. Je comprends que Me. la princeſſe des Urſins n'eſt pas plus à ſon aiſe que vous : & je n'envie pas plus la place de la

favorite, que celle de l'ambaſſadeur. Votre ſeul bonheur eſt votre union : vous mandez tous à peu près la même choſe : & vous n'embarraſſez point le roi à démêler la vérité comme autrefois : c'eſt beaucoup, & quelques délabrées que ſoient les affaires, nous eſpérons tout de votre capacité & de votre eſprit fécond en expédients. Il y a bien long-tems, que nous ne voions plus Me. de Maulevrier : c'eſt une perte pour elle & pour nous. J'ai reçu une lettre de M. l'abbé de Teſſé, digne du fils de la politeſſe même : & je me ſuis bien réjouie du mariage de M. votre fils aîné. Je ne ſai ſi l'on dit en Eſpagne, comme dans les autres péïs étrangers, que le roi n'a plus de ſanté : je puis vous aſſurer qu'il n'en eut jamais davantage, & qu'il n'a pas même la moindre incommodité. Je ne vous le dis point par politique, mais uniquement à cauſe de l'attachement que vous avez pour lui. Notre princeſſe devient tous les jours plus aimable, & ſeroit parfaite, s'il n'y avoit point de lanſquenet. Je n'ai plus de ſanté : il y a quatre ans que j'ai une petite fievre preſque continue. Je ſuis ſi affoiblie, que je ne puis preſque plus écrire de ma main. Je n'en manque pas à S. Cyr, mais je crains bien d'en avoir choiſi une très

mauvaiſe. Croiez, M. le maréchal, qu'en quelque état que je ſois, je ne changerai jamais pour vous.

LETTRE II.

À M. LE Ml. DE CHATEAU-RENAUD.

JE crois, Monſieur le maréchal, que vous ne ſerez pas fâché que je m'adreſſe à vous pour vous prier de faire rendre à un gentilhomme de Bretagne, nommé M. Duval-pinard, la juſtice qu'il demande & qu'il me paroit lui être due. Il avoit été élu, il y a quelque mois capitaine de milice de ſa paroiſſe : ſon élection avoit été ſuivie de l'agrément de M. le comte de Toulouſe, qui lui donna ordre de s'aller préſenter devant vous, pour demander auſſi votre agrément que vous lui accordâtes, en lui diſant qu'il n'avoit qu'à s'aller faire recevoir dans ſa paroiſſe, & enſuite exercer ſes fonctions. Il paroit, qu'il manqua en quelque choſe au cérémonial envers M. Lezerdot du Parc, qui fait la fonction de capitaine général en ce quartier-là, & par qui il devoit ſe faire inſtaller : mais il me ſemble auſſi que cette faute légere a eu des ſuites plus fâcheuſes qu'elle ne devoit : car ce

M. le Lezerdot aiant fait une eſpece de cabale avec le curé pour le dépoſſeder, & pour faire une autre élection qui n'eſt pas réguliere, & contre laquelle les habitans même réclament, lorſque j'ai voulu demander juſtice à M. le comte de Toulouſe, & le prier de maintenir ce qu'il avoit fait, j'ai appris que c'étoit à vous, Monſieur, qu'il faloit recourir, & que vous aviez la diſpoſition de ces ſortes d'affaires comme commandant dans la province. Il n'y a perſonne à qui j'aimaſſe mieux m'adreſſer, ſoit pour obtenir juſtice, ſoit même pour obtenir quelque grace pour le gentilhomme, dont je vous parle, s'il en avoit beſoin. Mais il me ſemble qu'aiant été une fois élu & inſtallé, c'eſt le deshonorer & le perdre dans ſa province, que de lui ôter ſa place, ſans qu'il s'en ſoit rendu indigne. L'honneur d'un gentilhomme me paroit quelque choſe de ſi délicat, que je n'ai pu refuſer ma protection à celui-ci. J'eſpere donc que vous voudrez bien donner les ordres néceſſaires pour le faire rétablir au plutôt : & quoique ce ne ſoit qu'une action de juſtice, je la regarderai comme un plaiſir que vous me ferez, & comme une marque de votre amitié, ſur laquelle je compte toujours.

LETTRE III.

A Me. DE MONTGON *.

à Marly, *le* 10 *août.*

J'AI été très aiſe, Madame, de recevoir votre lettre : & j'y réponds ſur le champ, pour vous en remercier. Si mon eſtime vous fait plaiſir, vous êtes en vérité, fort heureuſe : vous l'avez toute entiere, & beaucoup plus qu'il ne faudroit pour une perſonne de votre âge : mais je ne me jette dans l'excès à votre égard, que parce que tout ce que nous voions dans la jeuneſſe, doit faire admirer ce qui ſe ſauve de tels exemples. Continuez, ma chere fille, à travailler pour vous établir de plus en plus une bonne réputation : c'eſt un tréſor que vous ſerez ravie d'avoir aquis, & que rien ne pourroit vous donner, ſi une fois vous l'aviez perdu. Jouiſſez du bonheur d'être dans une famille remplie d'honneur & de vertu. Admirez bien vos enfans : car ſans doute

* La comteſſe de Montgon fille du marquis d'Hudicour, & de Bonne de Pons, élevée par Me. de Maintenon, dame du palais de Me. la De. de Bourgogne, & mere de M. l'abbé de Montgon, dont nous avons les mémoires, né en 1690.

ils ſont admirables. Pourquoi ne mandez-vous pas quelque gentilleſſe de leur façon ? Je vous aime aſſez pour vous écouter là-deſſus, & pour voir avec plaiſir, que c'eſt là votre foible : on peut vous le pardonner. Leur grand mere de ce péïs-ci s'appelle préſentemenr *Agathemiter* : c'eſt un nom grec, qui lui a été donné à Marli : appellez-la ainſi dans votre premiere lettre : & cette plaiſanterie réuſſira fort bien. Je vous embraſſe, ma chere enfant, ſans pouvoir m'empêcher de vous careſſer : aſſurez bien tous les Montgons, que je ne vous en reſpecte pas moins : & faites mille complimens à M. votre beau-pere. Je n'oſe rien dire à Madame votre belle-mere, n'aiant pas l'honnenr d'être connue d'elle, quoique je crois avoir celui de la connoitre, par tout ce que vous m'en avez dit, &c.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

le 16 ſeptembre.

IL eſt vrai, ma chere fille, que vous avez un agréable établiſſement, & que ſi vous ſaviez la bonté du roi pour vous en cette occaſion, la joie, que vous en

avez, redoubleroit encore : mais il n'eſt pas beſoin d'exciter votre reconnoiſſance, & je deſire que vous montiez plus haut. Tout vient de Dieu : c'eſt lui, qui vous place auprès d'une jeune princeſſe deſtinée à regner : vous y êtes avec des femmes, qui joignent à leur bonne conduite une grande pieté : il eſt à croire qu'il vous convie auſſi, & qu'il veut, que vous les égaliez dans la conduite. Je ſai les bonnes impreſſions qu'il y a dans votre cœur, & que vous n'êtes retenue que par le reſpect humain : il faut devenir plus hardie. Vous voilà, en quelque maniere, ſéparée des occaſions propres à vous détourner : attachez-vous à votre devoir, qui joint aux affaires domeſtiques, ſuffira pour vous occuper. Commencez à ſervir Dieu avec cette belle-mere, dont vous admirez tant la vertu : & revenez de ſorte qu'on ne vous diſtingue point de vos compagnes. Pardonnez cette petite exhortation à la tendreſſe que j'ai pour vous, & à celle que vous me marquez en toute occaſion. Le duc du Maine n'a pu vous faire réponſe : ayez quelque indulgence pour votre petit frere d'autrefois. Revenez, quand vous voudrez. Nous ne reviendrons point de Fontainebleau avant le 8 ou le 10 de novembre, à moins

qu'il n'arrive des choſes que je ne prévois pas, &c.

LETTRE V.

AU ROI D'ANGLETERRE.

SIRE, V. M. n'aura pas de peine à croire que je n'ai pu lui écrire puiſque je ne l'ai pas fait : il y a huit jours, que je ſuis dans une grande foibleſſe qui m'empêche d'aller à St. Germain : c'eſt une grande peine pour moi de ne pouvoir redoubler mes ſoins auprès de la reine, dans un tems où elle eſt denuée de toutes conſolations. V. M. vient pourtant de lui en donner une par la lettre qu'elle a écrite au roi, qui certainement eſt au-deſſus de tout ce qu'on en peut dire, bien loin d'avoir à y ſuppléer : je voudrois de tout mon cœur qu'elle fut publique : elle augmenteroit encore le zèle & l'eſtime qu'on a pour V. M. Celle, dont elle a voulu m'honorer, me comble de joie : j'oſe dire que je mérite la continuation de ſes bontés par l'ardent & ſincere attachement que j'ai pour ce qui lui eſt le plus cher & pour V. M. Nous la verrons un jour rétablie, & alors les malheurs de ſa jeuneſſe deviendront ſon bonheur & ſa gloire.

Je suis avec le profond respect que je vous dois.

LETTRE VI.

A M. LE D. DE BEAUVILLIERS.

JE voulois vous envoier tout ce qui s'est trouvé de M. de Cambrai dans la cassette de M. le dauphin : mais le roi a voulu bruler lui-même ces papiers : je vous avoue que j'en ai un grand regret : jamais on ne peut rien écrire de si beau & de si bon. Si le prince, que nous pleurons, a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des conseils trop timides, ni pour avoir été flatté : on peut dire que ceux, qui vont droit, ne sont jamais confondus.

LETTRE VII.

A ME. DE BOUJU.

à Versailles, ce 20 mars.

VOTRE chere supérieure a raison de m'excepter de la regle ordinaire, puisque le commerce que vous aurez avec moi

* Elevée à St. Cyr, aujourd'hui religieuse aux ursulines de Mantes.

ne vous dérangera jamais d'aucun de vos devoirs. Je ſuis ravie de la paix que vous goûtez où vous êtes : il n'y a pas lieu de douter, que Dieu ne vous y ait deſtinée : car je ne crois pas que vous en ſortiez. Je me flatte même qu'il veut ſe ſervir de vous, non ſeulement comme bonne religieuſe, mais pour communiquer à Mantes ce que vous avez appris à St. Cyr. Je parle par rapport aux penſionaires : car pour les externes, elles ſont inſtruites à merveille, & ſelon leur portée : mais, entre nous, il me ſemble qu'on n'explique pas aſſez aux autres les devoirs des différens états où elles pourront ſe trouver. Je ne me ſouviens plus ſi Me. de Merinville a vu les choſes depuis la réforme que nous y établimes en 1701 : car ce n'eſt que depuis ce tems-là, que j'admire l'éducation de nos filles : nous ne ſavions ce que nous feſions dans les commencemens : mais Dieu & l'expérience nous ont appris à rendre cette éducation utile & facile, de ſorte que ce ſont les mal ſaines qui veulent être maitreſſes des claſſes, ſoutenant qu'il y a plus de repos que dans les autres offices, & cela, par cette invention de faire la plupart dès exercices par les enfans mêmes. Nous recevrons au premier jour ma ſœur de Mal-

voue

voue * & ma ſœur de Boſbiere †: notre noviciat me donne de grandes eſpérances, & nous en avons beſoin : car les dames ſont très mal ſaines. Aſſurez Me. votre ſupérieure, ma très chere enfant, qu'elle ne peut m'importuner & ſurtout ſi ſon commerce avec moi pouvoit être de quelque utilité. Embraſſez ma ſœur de St. Paul de ma part, & dites-lui que je l'exhorte à prêcher l'Évangile, que St. Paul annonçoit, & les épitres qu'il écrivoit pour établir la religion. C'eſt là où ſe trouve cette pieté ſolide que j'aime tant : il y a aſſez d'endroits bien clairs pour nous : les docteurs expliqueront les obſcurs. Nous parlons ſouvent de vous, ma chere fille, & nous vous regretterions, ſi nous ne voulions nous conformer à la volonté de Dieu. Ecrivez-moi, quand on vous le permettra : vos lettres me font toujours plaiſir : vous voiez que je trouve des forces pour y répondre. Je me porte fort bien, quoiqu'aſſez ennuyée de vivre : mais ce qui eſt le plus important, c'eſt que le roi & M. le dauphin ſont en bonne ſanté, & que nous allons avoir la paix.

* De Malvoue de S. Germain, dame de S. Louis.
† De Boſredon du Châtelet de Bosbiere.

LETTRE VIII.

à St. Cyr, ce 13 mai.

JE prends la plume avec plaiſir, pour aſſurer ma vieille domeſtique, ou plutôt ma chere fille, de l'amitié que j'ai & que j'aurai toujours pour elle : je ſuis ravie de ſon bonheur : & j'eſpere que Dieu ne l'abandonnera jamais, parce qu'elle l'aime & qu'elle ſe confie en lui. Si je n'étois plus occupée de vous que de moi, je ſerois fâchée de votre éloignement : mais j'aime mieux vous ſavoir une bonne religieuſe dans un couvent que j'aime & eſtime, que de vous laiſſer ſans être fixée. Vos prieres, ma chere enfant, me feront plus utiles que vos ſervices : vous ſavez ce que je vous ai recommandé là-deſſus : le roi, le progrès de St Cyr, mon ſalut, voilà ce qui me tient le plus au cœur. Je voudrois bien que Mlle. de Chateaubriant put rendre tout le bien qu'on lui fait où vous êtes. Je ſuis bien perſuadée de votre bonheur : votre cœur & votre eſprit ſont diſpoſés à la paix pour vous & à la donner aux autres : vous devez à Dieu une reconnoiſſance toute particuliere, car il vous a donné un excellent naturel.

Ne croiez pas trouver dans vos externes ce qu'on trouve à St. Cyr. Auſſi ne leur faut-il pas une inſtruction ſi étendue, & je crois que vous vous en tenez à ce qui eſt néceſſaire pour le ſalut : croire en Dieu, ſe ſoumettre à l'égliſe, abhorrer le péché, c'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour les ſanctifier. Adieu, ma chere enfant, je n'ai plus guères de force : & cela eſt dans l'ordre, à l'âge où je ſuis.

LETTRE IX.

à St. Cyr, ce 13 juillet.

JE reçois dans ce moment votre lettre, ma chere fille : & je me fais un extrême plaiſir d'y répondre, pour vous aſſurer que je penſe ſouvent à vous, & que je vous regrette : je ne trouve autour de moi perſonne qui m'ait autant marqué d'amitié que vous. Dieu vous vouloit où vous êtes : rien n'eſt plus marqué : car par toutes ſortes de raiſons vous deviez demeurer ici : ſes vues ſont différentes des nôtres, & vous avez raiſon d'en être contente. Je m'informe ſouvent des penſions pour vos intérêts : on m'aſſure qu'elles ſeront payées : mais on ne commence point. Votre évêque fait des merveilles à Paris, & s'y

eſt établi une réputation d'un très ſaint, très ſavant, & très ferme prélat : nous devons nous en réjouir enſemble : les vertus épiſcopales commencent à devenir aſſez rares. Adieu, ma chere Bouju, je vous aimerai toute ma vie. Je ne ſuis pas de trop bonne humeur ſur le retardement de la paix, qu'on croit pourtant immanquable. Je vois d'ici toute votre ſenſibilité : Dieu vous a bien conduite : laiſſez vous conduire à l'avenir : ſoiez toujours une vraye enfant dans les mains de vos ſupérieurs : employez vos talens quand on le voudra, ſerrez-les, quand on le jugera à propos : puiſque votre vrai mérite eſt l'obéiſſance, donnez toutes vos forces, ne craignez point pour votre ſanté : que vos jours ſoient pleins de bonnes œuvres, ils feront aſſez longs. Priez pour moi, priez pour le roi, aimez-moi toujours puiſque je vous aime tendrement : adieu, encore une fois, ma chere Bouju.

LETTRE X.

ce 2 novembre.

IL y a lon-tems que je deſire un moment de loiſir & de force pour écrire à une de mes plus cheres filles : mais vous ſavez que je ne fais gueres ce que

je voudrois. Je ne ſuis point contente de la lettre que j'ai reçue de vous ; elle eſt pleine de complimens que je n'aime point, & vous m'aſſurez de votre amitié dont je ne puis douter, aïant eu le tems d'étudier votre cœur. Je veux ſavoir vos plaiſirs, vos peines, vos emplois, l'état de votre ſanté, les charges où ſont nos filles, enfin tout ce qui vous plait ou vous déplait : car je ſupoſe que vous m'écrivez en ſureté & qu'on ne voit pas nos lettres. Nous parlons ſouvent de vous ici : & mon diné & ma toilette ne ſe paſſent gueres ſans vous regretter : vous avez pourtant fort bien fait de nous quitter : vous auriez vu ma mort de plus près : & vous en auriez été plus affligée : vous avez choiſi celui qui ne mourra point, qui ne ſera jamais abſent, & le ſeul qui mérite notre attachement ; n'en ayez que pour lui, ma chere enfant : car tous les autres nous éloignent de la paix qu'on goute en lui quand on ne tient qu'à lui. Nous avons grand peur de perdre ma ſœur de St. Perrier, il y a bien plus à craindre qu'à eſpérer. Le roi a donné une grande allarme, quoique très mal fondée, ſur ſa ſanté : c'étoit une très légére fluxion : mais il eſt ſi précieux qu'on croit toujours qu'il va nous écha-

per. Je vous aime tendrement. Adieu, ma chere fille : embrassez la protectrice des demoiselles de St. Cyr & toutes vos compagnes qui y ont été : je les conjure de se souvenir de ce qu'on leur a prêché, & qu'elles soient la joie de leur communauté, souples entre les mains de leurs supérieurs, & fideles à tous leurs devoirs. Embrassez pour moi ma sœur de St. Paul, si une jeune professe ose prendre cette liberté. Ne demandez que mon salut. Je ne vous oublierai jamais : j'irai devant, vous attendre dans l'éternité, où je vous verrai entrer avec une grande joie. Notre sœur de la Neuville mouroit bien saintement : mais il paroit que Dieu veut nous la rendre, & il nous fait grand plaisir. Mes tristes jours se passent entre Sercienne qui s'est chargée de ma caducité, d'Aumale, qui travaille & instruit dans mon antichambre, mes séminaristes que j'ai quelquefois à diné, & Pulcherie qui m'annonce la recréation, où je vais parler de vous.

LETTRE XI.

A M. LE Mquis. DE St. MEXANT.

SI j'avois contribué au mérite de Mlle. votre fille, Monsieur, vous auriez raison de me remercier : car je suis per-

ſuadée, qu'elle vous ſera d'une grande conſolation, tout le reſte de votre vie : ſa ſageſſe paſſe ſon âge : & ſa pieté eſt ſi ſolide, que je crois qu'elle reſiſtera à tout ce qu'elle va voir & entendre de la corruption du monde : elle eſt douce, polie, & ſait vivre, comme ſi elle y avoit été nourrie : elle eſt gaye, complaiſante : & en vérité, Monſieur, je ne lui connois point de défaut. Si la vertu feſoit l'établiſſement des filles, elle en auroit un grand, & ſauroit bien en remplir les obligations, elle feroit un honneur infini à l'éducation de St. Cyr : mais il eſt vrai que la ſienne a trouvé un heureux naturel ; ne regardez pas ce que je vous dis, Monſieur, comme des flateries, mais des vérités que je ſuis ravie de vous dire par le plaiſir qu'elles doivent vous faire.

LETTRE XII.

A LA REINE D'ANGLETERRE.

le 18 *juin.* 1715.

LE roi continue, Madame, à ſe bien porter : il prit hier ſa médecine ordinaire : il a grande envie d'être ſaigné, parce qu'il trouve depuis quelque tems que les ſaignées lui font du bien. V. M.

peut bien croire que M. Fagon les lui accordera volontiers : mais il veut attendre encore quelques jours. M. le dauphin a été enrhumé : mais on croit que c'eſt une de ſes dernieres dents qui a percé. Après les deux articles que je ſai qui touchent V. M. je n'ai pas grand choſe à lui dire : il lui ſeroit aſſez indifférent de ſavoir que Me. de Parabere, favorite de Me. la De. de Berry, eſt dans une ſi grande diſgrace, qu'on ne la veut ni voir ni rencontrer, & que M. le D. d'Orléans travaille à ſon racomodement : on pourroit trouver encore des nouvelles de cette eſpèce-là. Il n'y a rien de nouveau ſur un ſujet plus convenable à V. M. je veux dire, les affaires de l'egliſe : nous attendons toujours ce qui nous viendra de Rome.

J'entendois hier parler de celles d'Angleterre, mais V. M. les ſait mieux que moi. Le roi m'ordonne de bien remercier V. M. de l'inquiétude qu'elle a eue ſur ſon incomodité, qui a fait grand bruit, quoique bien peu de choſe. J'eſpere que V. M. me dira quelque choſe, dans ſes lettres, de M. le chevalier de St. George pour lequel j'ai un reſpect & un attachement, & ſi je l'oſe dire, une tendreſſe, que je déclare d'autant plus hardiment, que ces ſentimens-là ſont très de-

ſintéreſſés : je ne puis exprimer ceux que j'ai pour V. M. : je ſuis ravie de lui ſavoir préſentement quelque joye.

LETTRE XIII.

A M. DE GLAPION *.

à St. Cyr, ce 15 décembre. 1718.

VOus ne pouviez, Monſieur, manquer d'une très bonne éducation avec le pere que vous avez : & vous ne pouvez mieux faire que de l'imiter en tout. Vous trouverez en lui tous les ſentimens & toutes les pratiques d'un homme vertueux avec toute la politeſſe & le ſavoir-vivre qu'on voit dans les plus honnêtes gens de la cour. Il faut tâcher d'allier ces qualités au ſavoir que vous prendrez dans les différentes études néceſſaires à la profeſſion que vous voulez embraſſer. Si vous vouliez être religieux, je vous conſeillerois de vous contenter d'une médiocre ſcience : il vous faudroit une grande pieté & une parfaite ignorance du monde : mais les eccléſiaſtiques ont ſouvent commerce avec lui : je deſirerois donc les leçons de M. votre pere : car, avec ce latin & ces

* Frere de Me. de Glapion, dame de St. Louis, & ſeminariſte à Chartres.

plaisanteries de college, on est fort insupportable aux honnêtes gens : & le bien qu'on a à traiter avec les ecclésiastiques en souffre. Je crois votre lettre très exacte, & dans toutes les regles de l'art de bien dire : mais elle ne me paroît pas conforme à celles du bon goût : je l'aurois voulu plus simple : vous auriez pu vous souvenir, que vous n'écriviez qu'à une femme. Votre bon cœur est pressé de reconnoissance & d'amitié pour moi : je vous permets de le dire : car je suis fort touchée de ces sentimens, & ce sont des vertus : mais il falloit le dire sans chercher des termes gigantesques & des expressions plus propres à une déclamation qu'à une lettre. M. votre pere & Me. votre sœur vous diront mieux que moi comment il faut écrire : mais j'ai voulu vous donner cette marque d'amitié, comme je ferois à mon enfant, & vous assure que je serai toujours la même pour vous. Je finirai plus régulierement, quand vous serez un homme.

LETTRE XIV.

DE M. RACINE A ME. DE MAINTENON.

MADAME, j'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui

a ſi fort dérangé mes petites affaires : mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois ſimplement dreſſé un mémoire, que M. le maréchal de....s'offrit généreuſement de vous remettre entre les mains avec priere de le preſenter à Sa Majeſté.... Voilà, Madame, tout naturellement comme je me ſuis conduit dans cette affaire : mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible ſur les bras. Je vous avoue, que lorſque je faiſois tant chanter dans Eſther : *rois, chaſſez la calomnie*, je ne m'attendois guères que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire paſſer pour un homme de cabale, & rébelle à l'égliſe. Aïez la bonté de vous ſouvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une ſoumiſſion d'enfant pour tout ce que l'égliſe croit & ordonne, même dans les plus petites choſes. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers ſur des ſujets de pieté : j'y ai parlé aſſurément de toute l'abondance de mon cœur : & j'y ai mis tous les ſentimens dont j'étois le plus rempli. Vous eſt-il jamais revenu, qu'on y eut trouvé un ſeul endroit qui approchât de l'erreur ? Pour la cabale, qui eſt-ce qui n'en peut être accuſé, ſi l'on en accuſe

un homme auſſi dévoué au roi que je le ſuis, un homme qui paſſe ſa vie à penſer au roi, à s'informer des grandes actions du roi, & à inſpirer aux autres les ſentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le roi .... J'oſe dire, que les grands ſeigneurs m'ont bien plus recherché, que je ne les recherchois moi-même : mais, dans quelque compagnie que je me ſois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du bien, ni du roi, ni de l'évangile. Il y a des témoins encore vivans, qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu ſouvent combattre des petits chagrins, qui naiſſent quelquefois dans l'eſprit des gens, que le roi a le plus comblé de ſes graces? Hé quoi? Madame, avec quelle confiance pourrai-je dépoſer à la poſtérité, que ce grand prince n'admettoit point les faux rapports contre les perſonnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je faſſe moi-même une ſi triſte expérience du contraire? Mais je ſai ce qui a pu donner lieu à une accuſation ſi injuſte. J'ai une tante, qui eſt ſupérieure de Port Roïal, & à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'eſt elle qui m'apprit à connoitre Dieu dès mon enfance : & c'eſt elle auſſi dont Dieu s'eſt ſervi pour me tirer des éga-

remens & des miſeres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie .... Pouvois-je, ſans être le dernier des hommes, lui refuſer mes petits ſecours dans cette néceſſité ? mais à qui eſt-ce, Madame, que je m'adreſſai pour la ſécourir ? J'allai trouver le P. de la Chaiſe, & lui repréſentai tout ce que je connoiſſois de l'état de cette maiſon. Je n'oſe croire que je l'aie perſuadé : mais il parut très content de ma franchiſe & m'aſſura en m'embraſſant, qu'il ſeroit toute ſa vie mon ſerviteur & mon ami. Je puis proteſter devant Dieu, que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui ſoit ſuſpect de la moindre nouveauté : je paſſe ma vie, le plus retiré que je puis, dans ma famille : & je ne ſuis, pour ainſi dire, dans le monde, que quand je ſuis à Marli. Je vous aſſure, Madame, que l'état où je me trouve eſt très digne de la compaſſion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je ſuis privé de l'honneur de vous voir : je n'oſe preſque plus compter ſur votre protection, qui eſt pourtant la ſeule choſe que j'ai tâché de mériter. Je cherchois du moins ma conſolation dans mon travail : mais jugez quelle amertume doit jetter ſur ce travail la penſée que ce même grand prince, dont je ſuis continuellement occupé, me regarde peut-être

comme un homme plus digne de ſa colere que de ſes bontés. Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

LETTRE XV.

DE M. BOUDIN.

MADAME, je dois aſſez au roi, pour lui ſacrifier un goût qui pourroit lui déplaire, ou l'incommoder un ſeul moment : je renoncerai donc entiérement au tabac : & le profit que je vais faire de l'avis, que vous avez la bonté de me donner, vous marquera combien je mérite que vous ayez la charité de m'en donner d'autres, dont je n'aurai peut-être que trop de beſoin.

LETTRE XVI.

DE ME. DE SCUDERI.

à Paris, le 28 août.

JE n'oſois, Madame, prendre la liberté de vous écrire dans ces tems ſi embarraſſés : mais préſentement qu'on nous dit de meilleures nouvelles, je crois qu'il m'eſt permis de vous rendre graces de la continuation de vos bienfaits, plus touchans & plus néceſſaires à l'état de vieilleſſe,

qu'à tous les autres de la vie. Sans vous, j'aurois bien souffert. Je suis pénétrée de reconnoissance, Madame, que vous ayez eu la bonté de vous souvenir d'une personne, si aisée à oublier, à la mort de Me. de Nemours : il est vrai que j'y perds beaucoup de douceurs. Me. de Villette me dit, que vous me feriez l'honneur de m'en plaindre. Je vois souvent M. le marquis de Villette. Je voudrois bien vous témoigner mon dévoûment & ma passion à vous rendre service, en la personne d'un homme qui a l'honneur d'être votre parent.

LETTRE XVII.

DE LA MEME.

à Paris, ce 12 décembre.

JE vous dois, Madame, tant de respect & de reconnoissance, qu'il me semble qu'il est de mon devoir & de l'attachement respectueux, que j'ai pour vous, de vous faire mes complimens sur la mort de M. le marquis de Villette : je le voyois presque tous les jours, & il vint encore chez moi, la veille de sa mort : il parloit peu depuis quelque tems : mais je vous assure que, ce jour-là,

il nous tint de très bons diſcours & fort chrétiens. J'eſpere que Dieu lui aura fait miſericorde, car c'étoit un des meilleurs hommes que j'aye jamais connu ; c'étoit une joye pour moi de lui pouvoir rendre quelques devoirs, ayant l'honneur de vous être ſi proche ; car perſonne n'eſt avec un ſi profond reſpect, que moi, & n'eſt ſi obligée d'être votre très humble & très obeiſſante ſervante.

LETTRE XVIII.

DE M. LE DUC D'ALBRET.

1714. *à Paris, ce 27 juin.*

MADAME, me feroit-il permis de vous témoigner ma très vive, ma très reſpectueuſe, ma très ſincere reconnoiſſance, de ce que vous avez bien voulu entrer en matiere ſur mon chapitre, avec une dame que vous aimez & qui m'honore de ſes bontés? Elle connoit preſque auſſi bien que moi tous mes malheurs, & n'en ignore pas les auteurs, que par reſpect je dois taire, & tairai toute ma vie. J'ai tout lieu de croire, que Paris eſt bien diſpoſé en ma faveur & me rend juſtice, en me plaignant ſans me blamer. Je craignois, que la vérité

allant difficilement où vous êtes, Madame, vous ne vous fussiez laissé entrainer à quelque prévention : mais vous sentez mon état, & celui où je peux encore me trouver : rien n'est plus consolant pour moi. J'ai eu le malheur de perdre M. le dauphin, & Me. la dauphine, qui par pur zele pour la vérité & pour l'innocence, m'avoient promis très sérieusement leur protection : j'espérois avec un tel secours être assez heureux pour me raprocher du roi, & en être assez connu pour qu'il me trouvât bien différent du portrait, que plus d'une fois, on lui a fait de moi aux dépens de la vérité, & même de la vraisemblance. Cette protection m'ayant manqué, je vous avouerai, Madame, que je me suis trouvé presque anéanti, & que content intérieurement de moi-même & de l'estime du public, je me suis abandonné à la providence. Vos bontés, Madame, me tireroient aisément de cette profonde mélancolie : & je vous proteste que si votre générosité, mes malheurs, ma conduite, ou mon nom me donnoient quelque part à votre estime, je me tiendrois fort dédommagé des biens de la fortune, que pourtant je ne refuserois pas, si je les obtenois par votre puissante protection :

vous la devez, en vérité, aux ſentimens, pleins de reſpect & de vénération avec leſquels &c.

LETTRE XIX.

DE M. D'ARPAJON.

1715. *à Paris, ce 28 juillet.*

MADAME, je n'aurois jamais oſé prendre la liberté de vous écrire, ſi ce n'étoit pour avoir l'honneur de vous informer, que M. le duc de Noailles & moi finimes hier le marché du gouvernement du Berry, que tout eſt reglé & ſigné, de la maniere que M. le chancelier l'avoit trouvé convenable pour la ſureté des uns & des autres. Il ne me reſte plus qu'à vous ſuplier très humblement de vouloir bien m'accorder l'honneur de votre protection, & regarder toujours ce gouvernement de même que ſi M. le duc de Noailles en étoit encore le gouverneur. Je vous demande en grace de trouver bon que le jour que le roi me permettra d'aller à Marly, pour remercier S. M. de l'agrément de cette charge & du brevet de retenue, je puiſſe avoir l'honneur de vous faire la révérence & vous aſſurer &c.

LETTRE XX.

DE M. LE ML. DE TESSÉ.

1715.

à Paris, ce 16 Septembre.

VOTRE souvenir, Madame, eſt un bien que j'ai recherché & dont je raprocherois les moyens, ſi ce n'étoit pas une ſorte de vanité de ſe l'attirer. Votre détachement du monde & votre vertu ne vous laiſſent peut-être pas connoitre ce rafinement de l'amour-propre, qu'il me ſemble que je trouverois en moi, ſi j'oſois vous donner de tems en tems quelque témoignage de mon reſpect. Je me trouve, Madame, bien des défauts, mais je n'aurai jamais celui d'être ingrat.

Voici même un nouveau moien de vous avoir une nouvelle obligation. J'avois une ſœur abbeſſe dans le diocèſe de Séez: j'ai eu le malheur de la perdre: & bien que cette maiſon ſoit d'une indigence qui n'ait pas excité le deſir de beaucoup de prétendans, une de mes filles élevée dans cette maiſon a ſemblé la deſirer, & Monſeigneur le régent a bien voulu me l'accorder. Le premier ſoin de l'évêque diocéſain a été de m'informer, que non ſeulement une des demoiſelles de St. Cyr y ſeroit fort mal à

ſon aiſe, mais que cette maiſon ne ſe trouvoit certainement pas en état de la recevoir. J'ignorois, Madame, que ce fût à vous qu'il convînt de s'adreſſer pour demander la grace d'être oublié pour cette place de regale. J'en parlai à Monſeigneur le régent qui me redreſſa & me dit, qu'il conſentoit de tout ſon cœur à n'en point nommer, mais qu'il falloit pour cela concerter ſa bonne volonté avec vous, Madame, ou avec M. le chancelier : j'en ai parlé au dernier, qui m'a dit qu'il étoit néceſſaire de voir ſi Me. la ſupérieure de St. Cyr s'abſtiendroit de demander cette place : je n'ai point l'honneur d'en être connu, mais je me flatte de l'être encore de vous, Madame.

Il s'agit donc d'oublier, pour cette fois-ci, la très néceſſiteuſe abbéie de Vignas, & je vous demande la grace de cet oubli dans lequel je ferois au deſeſpoir que le ſouvenir de mon profond reſpect fut enſéveli.

LETTRE XXI.

1715. DE M. L'ABBÉ DE MORNAY. *

Liſbonne, 24 ſeptembre.

MADAME, je n'ai que des ſoupirs & des larmes pour exprimer l'extrême

* Alors ambaſſadeur en Portugal.

conſternation où me jette le plus grand de tous les malheurs. Dieu, qui nous le fait ſentir au plus fort de ſa colére, eſt le ſeul à qui nous puſſions recourir & de qui nous devions attendre notre conſolation. Je lui adreſſe mes prieres, Madame, pour qu'il vous conſerve au milieu de la plus vive & de la plus juſte de toutes les douleurs : & je vous ſupplie de croire, que je ſçaurai me rappeller dans tous les momens de ma vie les ſentimens du profond reſpect & de la parfaite reconnoiſſance &c.

LETTRE XXII. *

A M. LE D. DE NOAILLES.

à Marli, ce 13 février. 1711.

LE roi vous eſtime très fort, & eſt très content de ce que vous allez faire. Voilà le principal pour vous & pour moi. Au reſte les diſcours ſont tels que vous les voiez du lieu où vous êtes : mais vous n'êtes pas homme à vous embarraſſer de ce que diſent les dames du ſalon avec un nombre de fainéans, lâches envieux, qui ne veulent rien faire, & qui ſont fâchés que les autres faſſent.

Je viens de voir M. de Duras, qui n'eſt

* Cette lettre oubliée doit être placée à l'année 1711.

pas homme à beaucoup de paroles : j'en dirai tout ce que vous m'en écrivez. Il y en a une grande partie dans votre lettre à M. Voifin, que je viens d'entendre lire ; en vérité, l'état où vous êtes me feroit beaucoup de peine pour quelque général que ce fût : jugez, s'il me ferre le cœur, quand je vous vois dans de pareilles tribulations : je connois en vous un courage qui vous feroit prendre votre parti dans les plus grandes extrêmités : je ne fais fi vous en aurez autant pour la mifere de tous ceux qui vous environnent. Cependant, mon cher duc, je vous conjure de vous armer d'une grande patience : ce ne fera pas en vous une vertu, c'eft une néceffité. Les miniftres ne favent où donner de la tête pour tous les différens fecours qu'on leur demande.

Le roi feroit ravi de pouvoir aider fon petit-fils : mais la Flandre eft bien proche, & vous êtes bien loin. Il faut certainement avoir toute la vertu que vous avez, pour vous être chargé du fervice de ce péïs-là. Il n'y a qu'une chofe fur laquelle vous me paroiffez vous être trompé, c'eft fur la difpofition des efprits parmi les Catalans : vous croyez qu'ils feroient François, & ils montrent autant de zéle pour l'archiduc, que les Caftillans en ont fait voir pour Philippe V. Il ne faut pas ici

rien dire de flatteur : nous prenons les moindres espérances pour des sûretés, & nous ne les oublions jamais.

Que puis-je auprès des ministres pour votre armée ? M. Desmarets a fait de grands efforts, pour que les ennemis ne nous préviennent pas en Flandre : c'est là ce qui prend tout l'argent & toute l'attention : je serois aussi surprise que charmée, si votre armée vous lapidoit, car on dit qu'elle vous adore.

Conservez-vous, je vous en conjure, ce rhumathisme vient de l'horrible fatigue, & d'être toujours dehors. Vous donnez d'excellens conseils aux autres : donnez-vous en à vous-même, & songez qu'il n'y a rien qui mérite qu'on se tue.

M. d'Antin commence à trouver qu'il a entrepris une grande affaire, & qui le tire souvent d'un service plus doux que celui de solliciter. Il voudroit bien que le roi finît ses embarras en le fesant le dernier duc, & le roi n'y est pas déterminé.

Le roi d'Angleterre vint hier au soir au bal : il ne put y danser qu'un menuet : il est accablé de vapeurs & dans une profonde tristesse. La reine a un redoublement de douleurs : & la princesse danse de tout son cœur. Notre duchesse de Bourgogne est dans ces excès de plaisir, qu'elle

pouſſe quelquefois un peu trop loin ; mais c'eſt ſon âge : je crois qu'elle vous a écrit.

Janette * va épouſer le fils de Me. de Villefort, qui profitera de la faveur de ſa femme, qui eſt aſſez grande. La ducheſſe de Noailles, à qui le roi garde un des plus beaux apartemens de Marli, fait eſpérer qu'elle viendra ce ſoir ou demain. Elle n'eſt pas empreſſée pour le monde, & elle nous ramenera le petit prodige qui ſe ſoutient toujours, mais que l'on tuera à force de careſſes : il épouſa hier votre couſine germaine.

à St. Cyr, ce 14.

Il n'y a rien, ce me ſemble, de nouveau. Mlle. de Grammont a la petite vérole, & Me. de la Valliere, qui y eſt demeurée pour être auprès de Me. la princeſſe de Conti, eſt malade de peur. M. le Ml. de Bouflers m'écrit en faveur des officiers de Gironne comme il parloit pour ceux de Lille : mais je n'ai de crédit que pour les choſes dont je ne me ſoucie point.

Adieu, mon cher duc, je ne ſuis bien ni de corps, ni d'eſprit : je crois pourtant que nous ſommes mieux que les autres années.

* Me. la marquiſe d'Hauſſy.

Fin du Tome cinquiéme.

